54e année, No 35

Montréal, 23 janvier 1943

PER
S-400
Con

Université de Montréal

Le Samedi

DIX CENTS

Canadiana

TIMBRES DE GUERRE

LEROY

Ce quelque chose de plus!

...Vous pouvez toujours le repérer



Un jeune homme et une jeune fille, un moment de récréation et une boisson rafraîchissante. Les deux premiers pour se tenir compagnie, et les deux autres pour leur plaisir et leur satisfaction. Tout le monde aime un Coke glacé.



En permission et en route chez lui! La ville natale de chacun a quelque chose de plus que toutes les autres. Des liens de famille . . . des choses familières . . . des scènes et des endroits familiers. Un endroit comme le bon comptoir à rafraîchissements du coin. Et les bons moments de sa jeunesse qu'on y a passés.

Et dans tous ces endroits de réunion . . . du Coca-Cola glacé, la boisson dont tout le monde se souvient . . . et espère retrouver—pour une bonne raison.

Le Coca-Cola a toujours été fait avec des ingrédients de qualité. Le Coca-Cola est une création originale qui a quelque chose de très spécial à offrir . . . un art accompli dans sa préparation et un mélange de saveurs exquises qui lui donnent un goût tout à fait particulier.

Il y a beaucoup de choses pour la soif mais il y en a une qui rafraîchit vraiment . . . c'est le Coca-Cola glacé. Il rafraîchit et fournit de l'énergie—vite et agréablement.

Par suite des restrictions de temps de guerre, la quantité de Coca-Cola est limitée. Quand il vous arrive de ne pas en trouver, rappelez-vous que le Coca-Cola, étant le plus demandé, est le premier à partir. Demandez-le toujours.



De même qu'une "permission" de temps en temps, se rafraîchir fréquemment aide le moral. C'est pourquoi vous voyez si souvent les gars en uniforme en train de boire un Coca-Cola glacé.

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED



Certains travaux demandent un moral élevé. *La pause qui rafraîchit* avec le Coca-Cola glacé les sert à merveille. Cette boisson rafraîchit en peu de temps.



Il vaut toujours mieux acheter ce qu'il y a de meilleur!

CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef: FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité: CHARLES SAURIOL
Directeur artistique: HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif: OSCAR MAJOR
Gérant de la circulation: ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST
20, Ile Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT CANADA

Un an ____ $3.50
Six mois ____ 2.00
Trois mois ____ 1.00

ETATS-UNIS

Un an ____ $5.00
Six mois ____ 2.50
Trois mois ____ 1.25

HEURES DE BUREAU:
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

LA FIN DE DARLAN

QUAND il m'arrive de commenter ici un événement, un assez long délai s'interpose toujours entre l'instant où j'écris et celui où l'article paraît ; ceci à cause des exigences du service. Il ne faut donc pas voir, dans ce que j'écris, des nouvelles à cheveux blancs mais des réflexions sur ce qui est arrivé et ces dernières peuvent être valables pour des semaines ou des mois à venir.

Darlan, amiral-politicien devenu en un tournemain haut commissaire de l'Afrique du Nord, est tombé sous les balles d'un homme à qui cet exploit valut ensuite le poteau d'exécution. Juste châtiment, car il n'est pas permis de tuer un homme sous le seul prétexte qu'il déplaît. Si, d'autre part, je ne m'apitoie pas outre mesure et hypocritement sur le sort de la victime, je ne décernerai pas davantage un brevet de bonne conduite à celui qui l'a envoyée dans un autre monde ; je le mettrai plutôt hors de question dans une certaine mesure. On l'a, selon les milieux, qualifié de meurtrier, d'assassin, de vengeur et peut-être de fou ; je dirai plus simplement qu'il fut l'instrument de la Fatalité. Darlan pouvait s'attendre à cette fin brutale et brusquée.

Il en est d'autres, Laval en tête, qui sans doute y trouveront un avant-goût de leur destin ; je ne souhaite pas, pour cela, que même chose leur arrive, bien au contraire ; ce qui leur revient, en bonne équité, c'est un rapide procès après la guerre, ensuite la vision brève de la guillotine à la pointe du jour avant d'éternuer dans le son.

La suppression de Darlan a déjà fait couler beaucoup d'encre et de salive ; on lui cherche des causes à perte de vue et de raisonnement mais il semble que la vraie soit, en somme, assez simple et se rattache directement au caractère de la victime. Nul n'ignore que Darlan avait beaucoup d'ennemis ; presqu'autant que Laval. Il en avait dans tous les rangs de la société et dans tous les pays du monde, même ceux de l'Axe où l'on avait quelque défiance à son égard ; nul n'ignore non plus que l'hostilité qu'on lui témoignait n'était pas sans motifs sérieux et la vie d'un homme est en danger à moins que cela.

Je ne veux pas, dans ces lignes, accabler sa mémoire, pas plus que je ne tomberai dans le travers opposé, celui d'individus-girouettes qui l'exécraient tout bas de son vivant et chantent ses louanges tout haut maintenant qu'il est mort. Je sais bien que, souvent, il suffit de mourir pour avoir toutes les qualités, mais il est des cas où les louanges sont une manière comme une autre d'exprimer un contentement que l'on n'ose pas étaler ouvertement. N'insistons pas.

Quand Darlan était debout, je ne l'ai pas ménagé ; il aurait eu, de son côté, la possibilité de me faire cueillir et proprement fusiller si les amis de l'Axe avaient gagné la partie; tout était donc bien, par conséquent; c'était sportif. Maintenant qu'il est abattu, j'enterre tout esprit de polémique et s'il me faut rappeler quelques traits saillants de son caractère, je le ferai sans acrimonie, simplement pour analyser le drame qui lui a coûté la vie. Ce n'est pas l'homme que j'examinerai mais son seul vêtement politique.

Or, la politique est trop souvent le plus vilain bandeau qu'un homme se puisse mettre sur les yeux ; il fait dévier la vue plutôt qu'il ne la masque et c'est ce qui explique que de grandes canailles politiques ont pu, de bonne foi, se croire honnêtes.

Pour ne parler que du pire de tous les bandeaux, Darlan eut, sur les yeux, celui de la politicollaboration et le peuple français presque en entier le lui a durement reproché. Darlan croyait-il bien faire ? peut-être, mais quand il comprit que l'Allemagne s'acheminait désormais vers la défaite, il décida de mieux faire. Ce fut alors le coup de théâtre africain. Si ce ne fut qu'une comédie, qu'on la lui pardonne puisqu'elle a fini en tragédie.

Mais cela pouvait être aussi le commencement d'un drame.

Darlan avait quelque influence par le fait même de ses fonctions à Vichy ; il y aurait gros à dire à ce sujet, mais passons. Quand il fit son coup d'Afrique, cette influence pouvait en bénéficier ou disparaître ; en joueur hardi, Darlan gagna ; on lui fit confiance en des milieux où l'on ne soupçonnait pas sa finesse de jeu, où on le surestima de ce fait.

Le monde apprit tout d'abord qu'il était prisonnier de guerre en Algérie puis, sans tarder, qu'on le bombardait chef de toute l'Afrique du Nord ; enfin, chose un peu ridicule pour ne pas dire plus, les journaux portèrent gravement à la connaissance du public que cet ex-prisonnier n'était investi de la confiance que provisoirement, comme "ruse de guerre" ! Ces choses-là, quand elles sont vraies, ne se disent pas ; surtout à la terre entière.

Le résultat le plus clair de tout ceci c'est que, amis ou ennemis de Darlan ressentirent plus d'inquiétude que jamais à son égard parce qu'ils se dirent qu'il devenait réellement trop fort et, par suite, trop encombrant. Chez les uns et les autres on le jugea différemment mais sans bienveillance. On lui prêta mille projets qu'il ne faisait probablement pas, dont celui-ci auquel il rêvait peut-être : mettre la main solidement sur toute l'organisation militaire et civile de l'Afrique du Nord, puis ensuite parler en maître. Quand on parle sur ce ton-là, il y a toujours des choses bien désagréables à entendre pour bien des oreilles qui écoutent. N'oublions pas, surtout, que Darlan était un politicien de première force, capable de rouler Laval lui-même et, de fait, il l'a bellement roulé puisque l'autre est toujours dans les pattes de l'Axe d'où il ne sortira qu'en piteux état si jamais il en sort.

C'est précisément la trop facile, la trop grande réussite en Afrique de l'amiral transfuge qui l'a perdu ; en plus d'un endroit on s'est dit qu'il ne s'arrêterait pas en si beau chemin, à moins de buter contre un obstacle. Et l'obstacle a surgi. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire du monde, que des élans de ce genre sont brisés net.

D'aucuns prétendent maintenant que la politique de Darlan avec l'ennemi n'a pas été aussi noire qu'on pouvait le croire et que sa fuite en Afrique le prouve. Cette fuite l'aurait beaucoup mieux prouvé si elle avait eu lieu quand l'incertitude au sujet de la victoire régnait encore dans le camp des Nations Unies. Elle aurait même pu être magnifique et remettre l'amiral sur son piédestal s'il l'avait accomplie, cette fuite, sur son vaisseau de commandement escorté de toute la flotte de Toulon. Ce sont toutefois là des choses qu'il est préférable de ne pas remuer avant un certain temps ; avant surtout que la paix ait permis de faire la part juste à chacun.

Ne voyons, pour l'instant que les résultats du drame d'Alger ; ils semblent devoir être, en premier lieu, l'union de toutes les forces françaises contre l'ennemi commun ; c'est là une belle et grande chose qui, sans aucun doute, rapproche de nous la victoire finale. Il était, par exemple, douloureux et presque inconcevable que la France Combattante du Général de Gaulle fût considérée en ennemie par des fantoches qui prétendaient, eux, parler au nom de la France ; ceci est effacé car Vichy n'existe plus. Laval, pro-allemand qui, de son propre ou malpropre aveu, souhaite la victoire de l'Axe, ne compte plus parmi les Français.

D'autre part, le Haut Commissariat de l'Afrique du Nord se trouve maintenant entre les mains d'un homme, le général Giraud, justifiant pleinement la confiance qui lui a été accordée spontanément ; il n'a jamais trempé, celui-ci, dans des petites ou grandes combines politiques, c'est un soldat, un vaillant soldat qui fera de la bonne besogne en collaboration avec le général de Gaulle ; il y a quelque chose de beaucoup plus lumineux qu'hier à l'horizon.

C'est en voyant tout ce qui est déjà fait et en pensant à ce qui se prépare que, tout en condamnant le geste de l'homme qui a tué Darlan, je crois qu'il fut guidé par ce que nous appelons la Fatalité, laquelle est peut-être le plan mystérieux, inaccessible aux prévisions humaines, où se trace, en signes sanglants parfois, le destin des hommes.

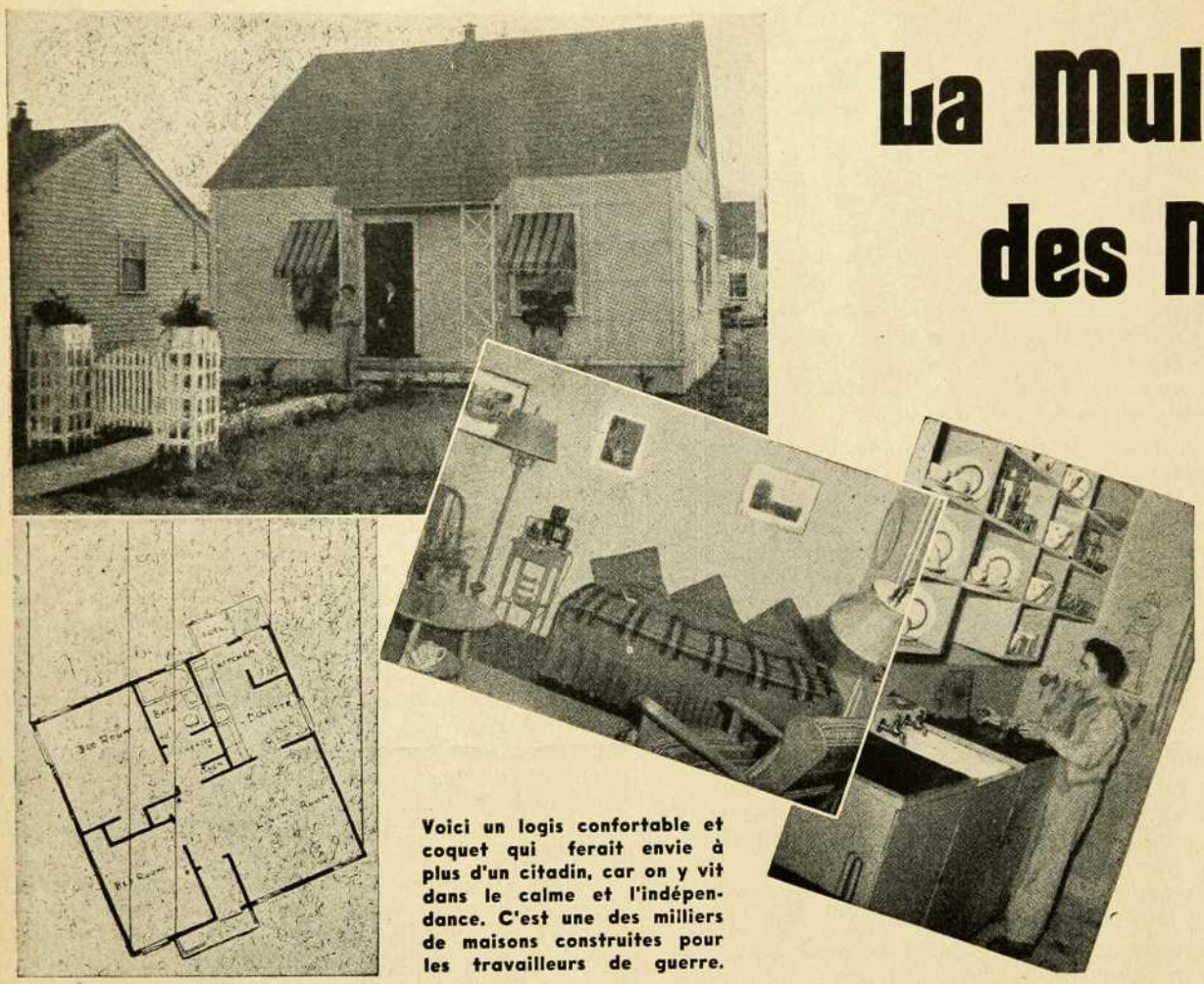
F. de Verneuil

L'AMOUR, le livre pour tous, par F. de Verneuil, est actuellement en vente. Voir l'annonce dans ce magazine.

La Multiplication des Maisons

CHRONIQUE D'ACTUALITE

Par LOUIS ROLAND



Voici un logis confortable et coquet qui ferait envie à plus d'un citadin, car on y vit dans le calme et l'indépendance. C'est une des milliers de maisons construites pour les travailleurs de guerre.

AVEC LA VITESSE, la multiplication est un des signes de notre époque, surtout de ce temps de guerre. L'énorme production nécessaire aux armées exige un immense matériel, et ce matériel demande à son tour un personnel toujours plus nombreux. Hommes et machines, il faut de la place, beaucoup de place pour loger tout cela.

Déjà, pour la machinerie, la construction représentait un problème sérieux ; il fut néanmoins assez facilement résolu. En ce qui concernait la main-d'œuvre, la question sembla plus difficile. Déplacer du personnel ouvrier sur de longues distances était déjà peu pratique, mais le loger sur place semblait impossible ; on ne fait pas pousser des maisons dans les champs comme du blé.

C'est pourtant ce qu'on a fait.

Tel qui aurait vu de vastes champs où poussaient l'avoine, les betteraves et les choux ne les aurait pas reconnus quelques mois plus tard sous leur garniture nouvelle. Il aurait vu de longues enfilades de maisons coquettes, des rues bien entretenues, des jardinets fleuris à la bonne saison, et toute une population satisfaite de se trouver là.

Il n'aurait rien compris à cette métamorphose rapide au point de lui sembler instantanée, mais quelques mots d'explication auraient ensuite suffi à le convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

On fabrique aujourd'hui, comme beaucoup d'autres choses, des maisons en série et, l'expérience aidant, on est arrivé aux plus heureux résultats en ce sens.

Une grande usine d'explosifs ou de matériel de guerre peut avoir ainsi tous, ou presque tous ses ouvriers, à proximité de leur travail, et bon nombre de ceux-ci se trouvent logés plus confortablement qu'ils ne l'étaient auparavant ; ils sont dans une maison indépendante des autres, dans un cottage entouré de terrain, et ceci a bien son charme.

Généralement ces maisons occupent un terrain de trente-cinq pieds de largeur par quatre-vingt-dix de longueur ; une petite pelouse d'une quinzaine de pieds les sépare de la rue ; on peut se sentir bien chez soi là-dedans.

Comment sont disposées ces maisons ? Ordinairement, quatre pièces, cuisine et vivoir d'un côté, deux chambres à coucher de l'autre ; au milieu un passage au bout duquel il y a la lingerie et la salle de bain ; s'il s'agit d'une maison de six pièces, ce passage se termine par un escalier conduisant à deux chambres situées à l'étage supérieur.

Les murs intérieurs sont recouverts en planches spéciales, et ceux de la cuisine et de la salle de bain en fibre. Sont également recouverts en fibre les planchers de bois mou dont l'aspect est alors aussi agréable à l'œil que facile à entretenir.

La maison est faite entièrement de pièces démontables ; leur construction se résume donc à de l'assemblage qui est fait en quelques jours. C'est ainsi qu'un champ désert peut se transformer, presque du jour au lendemain, en une véritable petite ville prête à recevoir sa population.

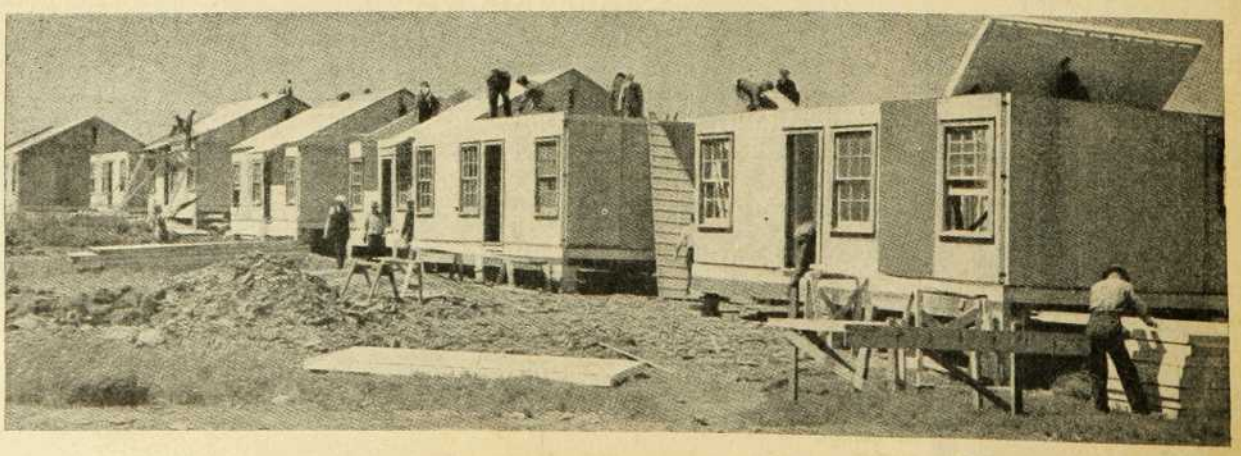
Ces maisons-là, et il y en a aujourd'hui une immense quantité sur tout le territoire du Canada, représentent une valeur globale nullement à dédaigner, aussi une question se pose tout naturellement : Que deviendront-elles après la guerre ?

Il semble qu'on en pourra tirer profit sans difficulté.

Il serait vraiment dommage de les céder à la démolition, surtout quand la crise du logement se fait si durement sentir dans certaines villes. De plus, les maisons se transportent aujourd'hui comme de simples colis, surtout quand elles sont démontables ; on pourra donc transporter celles-ci où le besoin s'en fera sentir et, s'il en reste, vendre ces dernières à des amateurs qui ne manqueront certainement pas.

Elles seront facilement utilisables comme maisons de campagne et même comme maisons d'habitation permanente ; ce sera donc, pour beaucoup, la chance de devenir propriétaire à bon compte.

C'est ainsi que par un retour assez curieux des choses, la guerre qui a détruit et détruit encore tant de maisons en certains pays, en fait surgir, dans d'autres, avec la même facilité apparente que les champignons poussent dans un champ après un jour de pluie.



La construction rapide des maisons avec les pièces fabriquées en série.

(Photos de l'Ovale C-I-L.)

LE CHIEN,

la plus sympathique des bêtes

DE TOUTES les bêtes dont il est fait mention dans l'histoire, le chien est, sans aucun doute, celle dont on a le plus parlé, car le chien, à la vérité, fut l'un des premiers animaux qui se soient entièrement soumis à l'autorité de l'homme. De grands écrivains contemporains, tels Maurice Maeterlinck et Jules Romains, ont été tellement fascinés par cet animal domestique, dont l'instinct et la sympathie le rapprochent si étrangement de l'homme, qu'ils ne surent résister à la tentation de lui consacrer des pages d'une touchante beauté.

Il est présumable que le chien, à l'époque de l'homme primitif, commença timidement à prendre contact avec nos lointains ancêtres pour y trouver sa nourriture. Puis, se domestiquant peu à peu, il devint le collaborateur précieux des pâtres et des chasseurs.

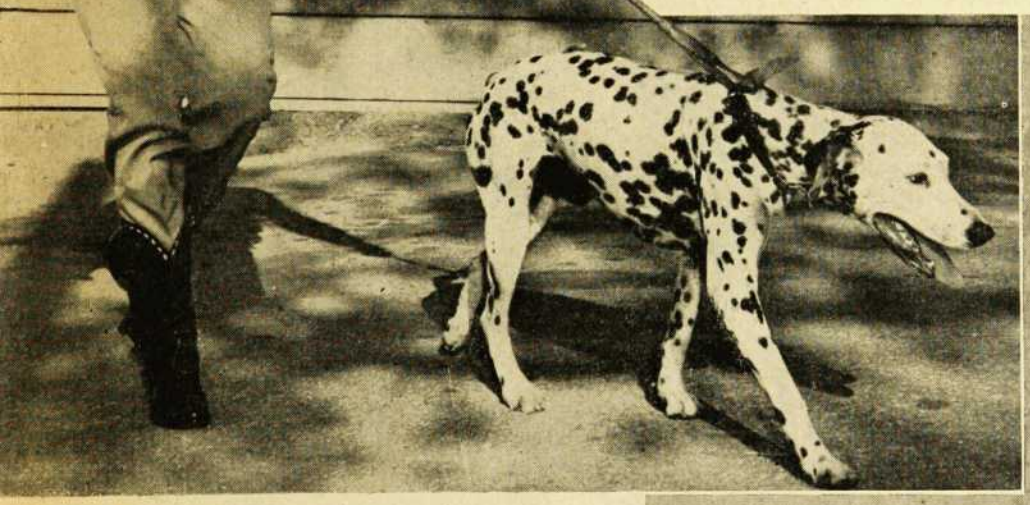
De nos jours, il continue d'être l'indéfectible gardien sur la ferme, en même temps qu'une aide indispensable, dans certains cas, au policier et au soldat. Mais, généralement, lorsque nous parlons du chien, nous pensons aussitôt à ce sympathique compagnon à quatre pattes qui anime notre intérieur et qui nous comble de son affection inaltérable.

Les photos de cette page nous rappellent, d'ailleurs, que c'est peut-être dans le monde des artistes que le chien trouve des maîtres plus disposés à les gater.





Ci-dessus, la ravissante BRENDA MARSHALL faisant sa petite promenade quotidienne en compagnie de ses deux chiens St-Bernard. Malheur à qui voudrait lui faire un mauvais parti !





Ci-dessus, ELEANOR PARKER n'aime rien autant que de se vêtir en cow-girl et de faire une excursion avec son danois, Tom. A propos, si Tom est tenu en laisse, ce n'est pas qu'il soit méchant, loin de là, mais avant d'atteindre les vastes champs, Miss Parker tient à diriger la marche car, voyez-vous, les automobiles sont toujours à craindre — Ci-contre, BILL HOLDEN est tout heureux de voir que son épagneul fait un " large sourire " pour l'instantané qu'il va prendre.





TRANSFORMATION INGÉNIEUSE

Comment, d'une robe de chambre, on peut faire une robe de soirée



Ci-dessous (photo du centre), RENIE, la couturière d'Anne SHIRLEY, étudie la possibilité de transformer une robe de chambre en une magnifique robe de soirée. — Ci-dessus, à droite, enlevons d'abord la décoration que nous saurons bien utiliser plus tard, puis (à gauche) coupons les manches, ce qui peut paraître un massacre, mais attendons . . . Ci-dessous, extrême gauche, ajustons maintenant la décoration qui servira désormais de fermoir, la ceinture originale étant enlevée. — Ci-dessous, extrême droite, l'œuvre terminée, personne ne croira que le même vêtement avait servi pour l'intérieur. Comme preuve de quoi, les restrictions, tout comme la nécessité, peuvent être autant de sources d'inventions. A vous, mesdames, mesdemoiselles, de mettre à l'épreuve toutes les ressources de votre imagination.

Photos R. K. O.



DANS LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

QUELS PAYS ! QUELLES LEÇONS !

Il n'est pas mauvais de jeter, parfois, un regard vers le passé. Surtout, si cet examen peut éclairer des difficultés présentes. Quand s'acheva la Grande Guerre de 1914-1918, l'Angleterre possédait la plus grande puissance aérienne qu'on ait jamais connue. Sur ces multiples champs d'opérations, elle pouvait faire état, à l'automne de 1918, de 14,000 avions en état de combat. Sa production était de 6,000 moteurs par mois et de 3,500 avions, soit plus de 100 par jour.

Au moment de l'armistice du 11 novembre 1918, l'armée de l'air britannique — la Royal Air Force, constituée huit mois auparavant seulement — comprenait près de 200 escadrilles avec 30,000 officiers et 264,000 hommes de troupe en excellente condition physique. Rendez-vous compte !

La paix éclata... Les belligérants divers, tous assagis par cinquante mois de dure existence, reconnurent la nécessité d'un désarmement, voie dans laquelle les vaincus durent, évidemment, s'engager les premiers. L'Angleterre, loyalement, tint sa parole, ouvrit la voie au désarmement universel. En seize mois, les effectifs aériens anglais sont réduits à 23 escadrilles seulement. Toutes sont affectées aux colonies de l'Empire. Faisant confiance à un engagement pris, l'Angleterre ne prévut rien pour la défense métropolitaine. A la fin de 1928, l'armée de l'air britannique demeura au cinquième rang, après avoir, de loin, tenu le premier.

Voici qu'un jour, en 1939, un conflit de forces se révéla. La raison, le droit, la justice ne comptèrent plus pour rien. Et l'Angleterre dut se reconnaître impuissante à défendre une cause juste. Il lui fallut renoncer à la généreuse utopie du désarmement général. Il lui fallut prendre conscience que la force est, pour la civilisation, une indispensable garantie de sécurité.

Dès que ce caractère fatal lui apparut, l'Angleterre, avec l'énergie qu'on lui connaît, se décida aussi à réarmer. Précaution indispensable dans un monde qui préparait la guerre et persistait à trouver dans la violence un élément de raison, avec les milliards prêtés par les gros bonnets de la finance internationale.

Aujourd'hui, l'armée de l'air britannique compte plusieurs centaines d'escadrilles. A la fin de 1943, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, les deux pays les plus sportifs de l'univers, pensent posséder plus de 300,000 avions de toutes sortes, catégorie chasse, bombardier, etc. Le personnel affecté pourra compter près de 1,000,000 d'hommes, pour l'aviation de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Méditez ces chiffres. Comparez les prodigieux efforts anglais et américains. Reconnaissez enfin ce qu'il y a d'admirable dans cette résolution redoutable. Quels pays ! Quelles leçons !

CHOSES ET AUTRES

■ Nous sommes d'opinion que Tony Demers, ex-joueur du Canadien, faisant partie de l'escouade des Provost de l'Armée canadienne, ne jouera plus au hockey, cet hiver. On dit qu'il s'est de nouveau blessé gravement au cours d'une bataille contre trois militaires, qui ne lui ménagèrent pas leurs compliments. C'est dommage que cet accident malencontreux lui soit arrivé, car il devait jouer prochainement une joute pour le Canadien.

■ Il y a quelque temps, Charlie Sands, vétéran ailier du Canadien, perdit son porte-monnaie contenant, entre autres choses, la somme de $250. Les joueurs du Canadien, après cotisation, lui firent cadeau de $175, pour compenser partiellement sa perte. Et l'on dit, en certains milieux mal renseignés, que l'esprit d'équipe semble ne pas régner dans le camp des Canadiens. Le gérant Dick Irvin, qui est dans le hockey depuis un quart de siècle, n'a jamais été témoin d'un geste aussi louable entre joueurs d'un même club professionnel... Léo Durocher, le bouillant gérant des Dodgers de Brooklyn, prétend que le club a perdu la première place de la Ligue Nationale à la suite de la défection de l'une de ses étoiles, Joe Medwick. Lors d'une série finale contre les St-Louis Cardinaux, Joe Medwick ne fut pas satisfait de l'une des décisions du compteur officiel, qui oublia de lui accorder un coup sûr après qu'il eût frappé un dur roulant entre deux joueurs d'intérieur. Léo eut beau réprimander son joueur, rien n'y fit. Joe ne joua plus de la même façon, au point qu'il dut lui faire réchauffer le banc pour les cinq dernières joutes de la saison. Si Joe eût fait son possible, sans s'occuper de sa petite personne, pour aider davantage le club, les Dodgers auraient eu la chance d'affronter de nouveau les Yankees de New-York, dans la dernière série mondiale. Nous ajoutons que, même dans les ligues majeures, il y a un trop grand nombre de joueurs égoïstes, dont l'individualisme est plus à plaindre qu'à blâmer. Le cœur de ces joueurs garde toujours, comme un bouquin entre ses pages, la fleur de leurs premières amours qui représentent, en l'occurrence, des coups sûrs !

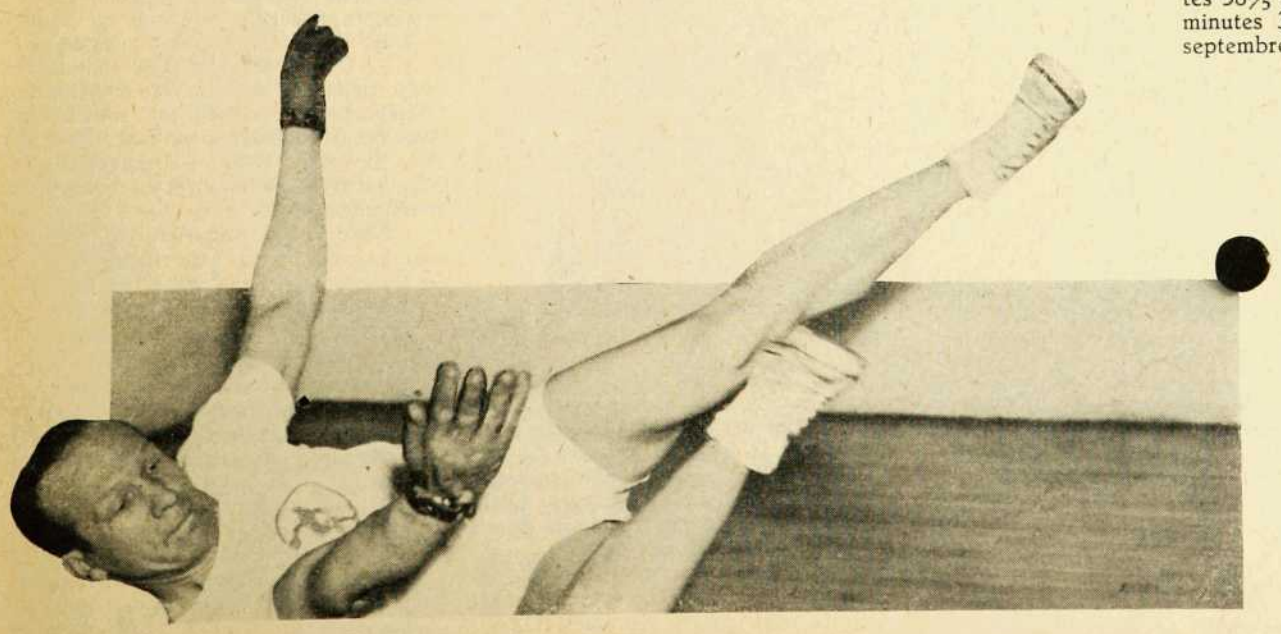
■ Il se pourrait fort bien que la prochaine cédule régulière des ligues majeures commence le premier mai pour se terminer à la Fête du Travail, soit une incision de deux mois ou presque. Les magnats du baseball feraient, certes, œuvre utile s'ils décidaient d'en agir ainsi, durant la présente guerre. Les autorités militaires ont besoin de tous les wagons de chemins de fer pour le déplacement de leurs troupes, le transport du matériel de guerre d'un endroit à un autre, et celui des vivres des soldats, marins et aviateurs américains.

■ Voici la liste complète des records amateurs mondiaux du fameux coureur à pied suédois, Gunder Haegg, pompier de son métier : 1er juillet 1942 — 1 mille en 4 minutes 6⅖ secondes ; 4 juillet — 2 milles en 8 minutes 47⅕ secondes ; 17 juillet — 1500 mètres en 3 minutes 45⅕ secondes ; 21 juillet — 2000 mètres en 5 minutes 16⅘ secondes ; 23 août — 2000 mètres en 5 minutes 11⅘ secondes ; 28 août — 3000 mètres en 8 minutes 1⅖ seconde ; 4 septembre — 1 mille en 4 minutes 4⅖ secondes, brisant son propre record du 1er juillet ; 11 septembre — 3 milles en 13 minutes 35⅘ secondes ; 20 septembre — 5000 mètres en 13 minutes 58⅖ secondes ; 20 septembre — 3 milles en 13 minutes 32⅘ secondes, brisant son record du 11 septembre.



POINTAGE EXCELLENT

JACQUES BACHANT, 22 ans, 6 pieds, 180 livres, fils de M. Léon Bachant, 7875, rue Saint-Hubert, avantageusement connu dans plusieurs cercles sportifs de la métropole, s'est récemment distingué au jeu de quilles, à Calgary, Alberta. Le jeune aviateur-chef montréalais, capitaine de son équipe de quilles, a réussi un total de 954 points, en trois joutes aux cinq " pins ", soit les pointages de 359 — 299 — 296. L'ancien record du genre de la salle de quilles Brunswick de Calgary était de 932, depuis six ans. Cette ligue de quilles, composée de 16 clubs militaires, ne compte que quatre joueurs canadiens-français. Ces derniers, animés par une volonté inébranlable de bien faire, ne restent pas à l'arrière-plan dans tout ce qu'ils entreprennent, loin des leurs.



Les champions du monde ne couchent pas toujours sur un lit de roses. On voit ici JOE PLATAK, le meilleur joueur de balle au mur du monde depuis sept ans, au cours d'un exercice d'entraînement dans un gymnase de Chicago. Après avoir renvoyé au mur la petite balle de caoutchouc, il a fait une chute, mais il se relèvera à temps pour faire manquer son adversaire. Cette photo donne bien l'impression de la puissance de frappe d'un champion, bien que cette attitude ne lui soit point coutumière. Nous connaissons à fond les possibilités de ce sport merveilleux, qui conserve ses adeptes dans la meilleure des conditions physiques.



Jasmine, ravissante, son teint ambré et les diamants noirs de ses yeux, était pour tous une manière d'attraction.

Fleur de Tahiti

Récit d'amour complet

Par Charles De Bussy

Devant une énorme malle, parmi des tiroirs ouverts, Mme Gerly était seule avec sa fille aînée dans la chambre de celle-ci, une chambre aux fenêtres ouvertes, mais avec les stores de pandanus entièrement tirés, tant la lumière du jour était encore brûlante, accablante.

Plus que quelques heures, en effet !

Demain matin, dès le lever du jour, le sifflement de l'énorme bâtiment attendant sa proie annoncerait à la mère que l'instant du départ serait tout proche, sans pitié . . .

Imprudente mère de lui avoir d'abord permis qu'elle pût aller à Nouméa cueillir son diplôme de bachelière ! Mais alors quel indice lui eût fait prévoir que cette fille adorée voudrait ensuite la quitter pour faire à Paris des études impossibles à Tahiti ? Elle s'imaginait dans sa confiance crédule que ce titre suffirait à Jasmine pour apaiser sa soif atavique de savoir . . .

— Tu souffres de mon départ, je te fais beaucoup de chagrin, maman, pardonne-moi.

Mme Gerly l'attira sur son cœur :

— On n'a pas à pardonner ce qui n'est pas une faute, ma grande petite. Ce que tu vas chercher sur le continent, c'est le moyen de nous revenir avec un trésor de science et d'expérience pour soulager les corps malades. Comment te le reprocher ? T'en vouloir par égoïsme serait inhumain. Rassure-toi, je sais dominer une telle faiblesse . . . Mais, n'est-ce pas, tu m'écriras souvent, très souvent, comme je le ferai moi-même ?

— Quand je serai très, très forte en médecine, à mon retour définitif, maman, je le consoliderai tout à fait ce cœur pourtant si vaillant ! Et d'ici là, tu verras, toutes les nouvelles que tu recevras de moi seront bonnes et réconfortantes . . .

Mme Gerly soupira :

•

Au bord d'une ombreuse avenue de Papeete, la maison des Gerly, — rose parmi les palmiers et les mimosas sous une toiture de tôle ondulée — comprenait toutes ses pièces dans un vaste rez-de-chaussée où l'on avait accès par un perron de six marches.

A gauche d'une véranda brillamment parquetée et décorée de plantes comme une serre, s'ouvraient les portes des chambres ; à droite, celles du salon et de la salle à manger, celle-ci par un couloir vitré mise en

MAIS TA MALLE est déjà trop bourrée, Jasmine, ces gros coquillages n'y tiendront jamais ! »

— Tu crois, maman ?

Un rire fusa.

— Toi, sœurette, pourquoi te moques-tu ?

— Parce que les mouchoirs jaunes n'y sont pas encore, les charnières vont craquer.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Ces mouchoirs sont sous le compartiment . . .

— Plus maintenant. Je les avais retirés, ce matin, pour copier une des broderies . . . Ne te fâche pas, c'est presque fini, je vais te les rapporter.

— Oh ! cette Hélo, quelle taquine ! Et la voilà partie. Je suis sûre qu'elle a fait exprès d'attendre le dernier moment . . . Si elle pouvait me faire manquer mon départ ! Elle avait pourtant le loisir de prendre ce modèle d'initiale, depuis huit jours que j'ai ces nouveaux mouchoirs. D'ailleurs, j'ignorais que le prénom de ma sœur commençât par un J !

— En effet, son point de vue nous échappe, approuva la mère. Pensons plutôt à ce que tu n'oublies rien.

communication avec la cuisine située dans une annexe.

Le dîner touchait à sa fin. Hélo s'était levée déjà deux fois pour traverser la baie d'acajou menant au salon non éclairé. Furtive, elle allait jeter un regard explorateur vers le jardin baigné de lune. Que guettait-elle ? Sans doute, la venue possible de quelqu'un, car c'est sur la grille que ses yeux se fixaient ; et de ne pas voir une voiture derrière les barreaux de bois, rassurée, elle revenait prendre sa place de l'air le plus innocent du monde. Or, voici son secret : « Notre cousin Jean ne vient pas faire ses adieux à Jasmine, pensait-elle, c'est donc qu'il ne l'aime pas . . . Oh ! que je suis heureuse ! »

Mais comme elle se rasseyait, la conversation battant son plein, elle tressaillit.

Son frère Fabrice — âme grave, rigide sous des dehors enclins à la plaisanterie — disait, portant un toast à celle qui bientôt les quitterait :

— A ton retour, sais-tu, Jasmine, le mariage qui nous ravirait, maman et moi ? . . . Tous les deux, nous sommes d'accord sur ce point : ce serait de te voir épouser Jean Dumassier.

— Jean ? Quelle idée !

— Il n'est notre parent qu'à un degré très éloigné. Pourquoi donc pas ?

— Tu me surprends tellement !

— Enfin tu ne dis pas non ?

— Oh ! je n'ai rien contre Jean.

— Tant mieux ! Toi et lui, écrivez-vous donc de temps en temps. D'ailleurs, sans doute, t'en prierat-il lui-même ; hier, il m'a dit que, demain matin, il viendrait se joindre à nous sur le port au moment de ton embarquement . . .

Mme Gerly partageait une tarte aux ananas.

— C'est le moins qu'il puisse faire, dit-elle. Je suis même étonnée qu'il ne soit pas venu nous voir aujourd'hui.

Fabrice expliqua :

— Il a dû partir en pirogue, à l'aube, pour réprimer un arrêt de travail dans l'îlot que nous commençons à exploiter . . . Mais s'il n'est pas, en route, mangé par un requin gourmand, certainement, Jasmine, il sera revenu pour saluer ton départ !

Tout le monde rit à la pensée de ce régal problématique, bien que les requins soient des visiteurs redoutables dans ces parages. Mais, comme ils y sont un exceptionnel danger, on ne s'en soucie pas plus que de la foudre à New-York, ou des accidents de chemins de fer quand on est dans un rapide du P.-L.-M.

Cependant Draïna et Maëva, leur service terminé, après avoir posé sur la nappe verte deux plateaux emplis de tasses et de poteries contenant des infusions préalablement sucrées, étaient familièrement restées près de la table. Du plus pur type maoris, les deux servantes aux cheveux crêpés, le torse et les reins serrés en leurs rouges poréos, entre les cils très longs, des yeux aux globes un peu forts regardaient avec attendrissement Jasmine.

— Maîtresse, ti regretteras bien sûrement notre beau pays quan ti seras là-bas, dit Maëva, la moins chargée d'années.

— Ti penseras à nous en dormant, dit la mûre Draïna d'une voix douloureuse de mélopée.

— N'en doutez pas, répondit la jeune fille. J'emporte dans mes bagages des colliers d'ici, des coquillages, votre déesse de la Franchise et même un corail blanc de nos plages. Ces souvenirs, avec des portraits et des vues photographiques, décoreront ma chambre à Paris. De cette façon, vous en jugez, même sans que cela soit dans mes rêves de la nuit, je ne pourrai vous oublier.

— Merci, maîtresse ! dirent ensemble les deux servantes agenouillées.

•

Pour que le gros des préparatifs fût bouclé, on avait dîné tard ; si bien que, depuis ces paroles, la grande aiguille de l'horloge n'avait pas encore atteint un tour complet que, déjà, Fabrice, sa femme et son bébé étaient repartis dans leur habitation.

Peu après, Jasmine, la porte de sa chambre refermée, avait revêtu son pyjama de tussor et commençait à s'alanguir dans le sommeil. Par la fenêtre ouverte derrière les stores de pandanus lui venaient comme une buée de lumière sidérale et le lointain murmure de l'océan.

Tout à coup, elle sursauta. Le bruit d'un petit, tout petit grattement s'accentuait sur l'autre côté de la porte. Elle se releva de son lit, s'approcha tout près de la boiserie et demanda tout bas :

— Qui est là ?

— C'est Hélo.

L'huis entr'ouvert, elle aperçut sa sœur qui lui confia qu'elle voulait lui dire quelques mots confidentiels. Elle la fit donc entrer dans la pénombre et referma lentement le battant derrière elle.

Quand elles furent assises, l'une près de l'autre :

— Voici, je suis venue . . . parce que . . . c'est difficile, Jasmine . . . je ne pouvais pas, non, je ne pouvais pas te laisser partir au diable et pour si longtemps sans te demander une chose . . . Si tu étais restée avec nous, oh ! bien sûr, je ne t'aurais rien dit . . . On aurait bien vu peu à peu ce qui serait arrivé. Mais cette séparation a brusqué l'aveu de mon secret . . . Oh ! toutefois, je ne t'en voudrais pas, Jasmine, si tu m'apprenais que . . . alors, j'essaierais de me raisonner.

— Explique-toi mieux, dit l'aînée, je n'y comprends rien du tout.

— Jasmine, la chose que je veux te demander est celle-ci : te sens-tu de l'amour pour Jean, notre cousin ?

— Mon Dieu ! mais qu'avez-vous, toi et mon frère, à tant me parler de Jean, ce soir ? Pauvre petite Hélo, je crois avoir tout deviné ; c'est toi qui l'aimes, et tu crains que je ne te le dispute ?

— Oui, répondit sourdement la cadette en baissant la tête.

— Eh bien ! sois heureuse, Jean Dumassier m'est tout à fait indifférent.

— Bien vrai ?

— Si vrai que, s'il t'en faut l'assurance officielle, je le proclamerai demain à notre frère.

— Merci, mais encore un mot. Assure-toi bien de ne rien révéler de mon secret à personne, personne, même aux Seltorge que tu vas trouver en France, à la pension de famille où tu vas loger.

— Oui, oui, promis !

Hélo disparut dans la demi-obscurité de la véranda, et Jasmine, de nouveau seule et la porte définitivement close, se recoucha, n'entendant que le lent bruissement du Pacifique, fluide et mouvant désert sur lequel elle voguerait demain vers l'inconnu de son destin.

NOTRE MEMOIRE

Comme une flamme au vent dresse, éploie ou ramasse
Sa souplesse mouvante et sa torridité,
La mémoire, selon la nuit ou la clarté,
Au gré de notre humeur se transforme, vivace.

Et je ne veux point croire à la stabilité
De quelque chose en nous, nous qui changeons sans cesse :
Ce dont je me souviens, un jour, dans la tristesse,
Change bientôt d'aspect au feu de la gaîté.

Soleils, amours d'antan, chagrins, multiples trames
Que créaient mon espoir et ma sincérité,
Je vous retrouve avec la versatilité
Que l'heure et la saison mettent au cœur des femmes.

Hier, quand j'évoquais le jardin déserté
Où, par un matin d'or et de profond silence,
Miraculeusement l'éclat de ta présence
Mieux que Juin et ses fleurs paraît pour moi l'été.

Ce souvenir heureux me gonflait d'allégresse . . .
Mais ce soir, mais demain, ivre de nouveauté,
Peut-être sera-t-il en mon esprit buté
Un accumulateur de haine et de détresse . . .

Car bannis aux remous des enfers sans Léthé,
Toujours nous étirons de l'ombre, du mensonge ;
Car telle est notre force à perpétrer un songe
Que même nous voyons ce qui n'a pas été.

NICOLETTE HENNIQUE.

II

Il y aura bientôt six mois que Jasmine Gerly a pris des habitudes dans la pension de famille que M. et Mme Seltorge avaient recommandée à sa mère. De vieux amis, ces Seltorge, fixés de même à Papeete, lui comme fonctionnaire colonial et, par ce fait, en étant parti pour un congé double, c'est-à-dire d'une année.

Quand elle est arrivée à Paris, ils l'attendaient à la gare, prévenus par un télégramme envoyé de Marseille, dès le débarquement.

•

Ses inscriptions aussitôt prises à l'Ecole de Médecine, elle en a suivi les cours, partant chaque matin — sauf le dimanche — par le métro de Passy, et revenant déjeûner à la table d'hôte de la Villa Perraz. Ses études l'avaient tout de suite enchantée, accaparée toute, car, s'étant déjà beaucoup instruite à Papeete au moyen des livres trouvés dans la bibliothèque de son grand-père, elle s'était immédiatement sentie très à son aise sur un terrain que d'autres pouvaient juger plus aride.

Plusieurs fois, les Seltorge l'avaient pilotée dans Paris pour lui faire admirer les monuments, les musées, les grandes perspectives qui l'émerveillèrent. Mais ils étaient déjà sur le point de s'en aller ailleurs continuer l'important congé, ayant décidé de s'arrêter quelques semaines à New-York, puis à San-Francisco ; au lieu du canal de Panama ou de Suez, la traversée des Etats-Unis avec la vision du lac Salé.

A l'implacable date de leur départ, sur le quai de la gare Saint-Lazare, devant l'express du Havre :

— Allons, Jasmine, dit Mme Seltorge, nous sommes très heureux de te laisser en parfaite santé, bien installée ici, avec un compte en banque abondamment approvisionné, et si bien partie vers le succès de tes examens. Ce que nous en dirons à ta mère confirmera pour la tranquilliser tout ce que tu lui racontes dans tes lettres. Au revoir, ma chérie.

— Au revoir, perfection ! dit M. Seltorge en l'embrassant à son tour.

— Perfection, oh ! que je serais ennuyeuse si j'en étais une !

— Eh ! si, eh ! si, perfection, puisque l'on n'a nulle recommandation à te faire. Ta boussole ne t'indique-t-elle pas en tout le droit chemin ?

— Peut-être, à condition de ne pas la perdre.

Et les jours avaient passé. Bientôt six mois déjà qu'elle était à Paris.

•

Une seule ombre quelquefois sur son bonheur : celle de Vasco Perraz. N'avait-elle pas eu tort en négligeant d'en parler aux Seltorge ?

Ce présomptueux au faciès bizarrement simiesque, garçon massif qu'elle soupçonnait sournois, l'entourait de prévenances exagérées. Ou bien, quand elle rentrait, elle voyait sur sa table de travail un bouquet de violettes émergeant d'une tulipe de verre qu'elle trouvait, un autre jour, ornée d'anémones. Ou bien sur la même table étaient posés des magazines aux pages non encore coupées, pour qu'elle en eût la primeur.

Tout d'abord, elle ignorait d'où lui venaient ces amabilités. Mais, un matin, alors qu'elle traversait le vestibule pour partir, il s'approcha d'elle et, avec son accent moins fort que celui de sa mine olivâtre, il chuchota :

— Comme on vous appelle Jasmine, c'est des jasmins que j'aurais eu plaisir à vous offrir, mademoiselle Gerly, excusez-moi. Les fleuristes sont absurdes de ne pas en avoir en cette saison.

Elle rectifia :

— Ce n'est pas la faute des fleuristes, mais celle des jasmins, monsieur Perraz ! En tout cas, excellente raison pour arrêter des frais inutiles.

— Au contraire, insista Vasco, je dois séparer de mon mieux. D'ailleurs, les Madones acceptent toujours les offrandes de leurs fidèles . . .

— Y a-t-il donc une Madone sur ma table ? trancha froidement la jeune fille.

Il haussa une épaule en répondant sur un ton bourru :

— Oh ! là, là, vous êtes pourtant assez intelligente pour saisir mon compliment !

Elle espérait l'avoir remis à sa place. Illusion ! Vasco, Andalou de race montagnarde, était entêté comme les mulets de la Sierra. Sans se tenir pour battu, il renouvela ses attentions. Quelques jours après cette vaine tentative d'apaisement, en rouvrant un cahier de brouillons laissé dans sa chambre, elle eut le désagrément d'y découvrir un feuillet rose sur lequel, à l'encre rouge, était écrit ce ridicule acrostiche :

*J*e *voudrais vous dire ma flamme,*
Avec l'accent qui touche l'âme.
*S*oyez confiante en ma foi,
*M*ademoiselle, *croyez-moi.*
*I*dole *pour qui je me pâme,*
*N*ymphe *de votre troubadour*
*E*coutez *cet aveu d'amour.*

Une telle stupidité l'exaspéra. Quand elle n'était pas à la villa, l'accès de sa porte ne devait être tolérable que pour permettre à la femme de chambre d'y vaquer aux soins du ménage... Or, le fils Perraz continuait donc à s'y introduire clandestinement ? Qu'il ait apporté des fleurs sur sa table et les journaux agréables, respectueux hommages qu'elle avait eu la bonne grâce de tolérer, soit ! ... Mais, à présent, avoir la preuve qu'il venait farfouiller dans ses papiers, cela, elle ne pouvait le supporter. Tant pis pour lui ! Sans ménagement ni pitié pour un si bel échantillon de littérature, elle déchira le papier, prit une enveloppe sur laquelle, après y avoir enfermé les morceaux roses, elle écrivit le nom de l'audacieux, et l'enveloppe close fut mise dans son sac à main.

Elle tremblait de fureur. Cette contrariété, pendant près d'une heure, l'empêcha de travailler.

Le surlendemain, elle avait encore l'enveloppe dans son sac. Elle hésitait à la lui remettre. L'attitude de Vasco à son égard était devenue d'une discrétion inaccoutumée. Comme il semblait même éviter de lui adresser la parole, il en arivait à se demander si maintenant il ne regrettait pas ce qu'il avait fait.

•

Après le dîner, les pensionnaires qui ne sortaient pas se réunissaient au salon. On bavardait. Quelques-uns jouaient quelquefois aux cartes. Au début, Jasmine s'était souvent mise au piano pour faire chanter sur le clavier des airs langoureux de son pays ; mais, depuis l'installation d'un poste de radio, silencieuses restaient les notes d'ivoire sous leur couvercle fermé, et le haut-parleur maintenant dominait les babillages.

Ce soir-là, le concert diffusé était particulièrement bruyant, si bien que l'on pouvait conserver sans être entendu des voisins.

Malgré son effacement des jours précédents Vasco vint s'asseoir à côté de Jasmine, et, contrairement aux suppositions de la jeune fille, il lui dit de tout près et brusquement :

— Avez-vous lu mon billet doux ?

Ce terme suranné accentua mieux encore dans l'esprit de Jasmine la sotte présomption du fils Perraz. Elle lui vit une expression si grotesque qu'elle en oublia de lui tendre l'enveloppe qui l'eût humilié, et, prise d'une demi-compassion pour le bouleversement suppliant dont elle était la cause :

— Je vous ai déjà signifié de ne pas perdre votre temps, lui répondit-elle d'une voix dolente.

— Ne me désespérez pas, dit-il, je vous en supplie. Mes petits vers vous ont appris... Dans ma patrie, on sait qu'il y a une fatalité dans la passion, et la mienne n'est pas un feu de paille.

Elle l'arrêta d'un geste court :

— Chut ! vous parlez trop fort.

— Je ne me tairai que si vous me promettez de m'entendre.

Le haut-parleur répandit dans le salon les sonorités d'un jazz impétueux.

— Vous avez raison, décida-t-elle doucement. Il faut en finir, et mon explication sera très brève. Sortons, mais pas ensemble. Allez parler ici avec n'importe qui, et tout à l'heure, quand je serai dehors depuis cinq minutes au moins, vous partirez à votre tour et me retrouverez dans le jardin, près du banc... Il faut en finir.

Il lui sourit, se leva, obéit.

Quand il fut bien en train de causer avec un vieil Argentin, elle plia lentement son ouvrage, puis s'éclipsa. Ayant bien eu le temps de réfléchir sur ce qu'elle dirait, et sans nervosité, le plus posément du monde, elle s'en fut prendre le frais dans le jardinet désert.

Cinq minutes plus tard, Vasco arrivait.

— Merci, commença-t-il, merci d'avoir bien voulu me laisser vous exposer...

Elle ne le laissa pas achever sa phrase :

— Permettez, monsieur Perraz, c'est moi qui vous prie de m'écouter. Je soupçonne trop ce que vous voulez me dire. A quoi bon ?

— A quoi bon ? Oh ! vous avez tort de le prendre sur ce ton, mademoiselle Jasmine. Ce n'est pas pour une amourette passagère que je suis là, comme vous le croyez, à la merci d'un caprice. Ma famille n'est pas noble, mais la vôtre non plus. Elles se valent par l'honneur et la probité. Mon père était bon artisan à Séville, comme tous mes aïeux, dont les vôtres n'auraient pas à rougir. C'est en n'ayant l'air de rien que l'on apprend pas mal de choses... Ainsi, je sais par Mme Seltorge que votre mère est veuve, et que votre frère, marié, est à la tête d'une exploitation de phosphates à Tahiti...

— C'est tout ? piqua-t-elle sèchement, outrée par la maladresse de ces propos. Bien tout ?

— Oui.

— Cela est fâcheux, car, puisque vous êtes si renseigné, mon très délicar, monsieur Perraz, vous devriez savoir que mon frère aura bientôt un associé.

— Ah ?

— Un associé qui sera mon mari.

— Vous avez un fiancé là-bas ?

— Parfaitement j'ai un fiancé là-bas. Si son prénom vous intéresse pour lui dédier un nouvel acrostiche, je puis même vous dire qu'il s'appelle Jean.

Un rictus fronça irrégulièrement les narines blêmies de Vasco. D'un geste bref, irraisonné, il arracha une brindille de lilas à portée de sa main raqueuse.

Jasmine s'éloignait. Il resta seul avec le chien caressant auquel il lança stupidement un coup de pied pour l'éloigner de ses jambes.

III

Elle est rentrée et s'est enfermée dans sa chambre, toute riante des souvenirs de Tahiti, décorée de portraits, de vues photographiques, des verroteries étincelantes.

Jasmine regarde pensivement ces objets inertes, venus de si loin avec elle, et, pour la première fois, elle sent son isolement.

« J'ai un fiancé là-bas », cette invention surgie dans son esprit comme un pur reflet de la vérité et pourtant, elle le sait bien, un mensonge. C'est sa Hélo qui l'aime, ce Jean indifférent à ses pensées et dont elle ne s'est servie que pour opposer un argument de poids à l'insistance sans courtoisie de l'insupportable Vasco.

« J'ai un fiancé là-bas », mots en l'air, mais qui l'étonnent, l'oppressent, la déroulent en faisant sourire ses yeux mi-clos.

Parmi tous les souvenirs tangibles qui l'entourent, une impression que sa mémoire n'a pas oubliée vient d'illuminer sa solitude. Une impression récente, qui ne remonte qu'à huit jours...

« J'ai un fiancé là-bas », non, oh ! non, ce n'est pas à son cousin de Tahiti qu'elle voudrait unir son existence !...

•

Il y a huit jours, elle fut d'un banquet monstre organisé pour fêter la croix d'un professeur de l'Ecole de Médecine ; tous les élèves actuels et anciens étaient conviés à y prendre part, pour donner la plus grande importance à cette cordiale manifestation. Elle s'y rendait, heureuse de se retrouver, dans un cadre différent, avec de bons camarades, compagnons et compagnes d'études.

Ce déjeuner — qui avait lieu dans l'un des plus vastes hôtels du West-end parisien — était fixé sur les convocations à 12 h. 30 précises ; mais, quand elle arriva, bien qu'elle ne fût pas en retard, un tel encombrement de convives bavards emplissait l'espace entre les tables que, pour trouver sa place, elle eut de la peine à se glisser dans le brouhaha général.

Avec chaque service, plié en éventail dans un verre, se trouvait un cartonnet portant un nom.

Où donc était le sien ?

Elle avait beau tendre le cou, se pencher de-ci de-là un peu partout, c'était à croire...

Un camarade lui dit :

— Vous, Gerly, ce n'est pas de ce côté...

Les organisateurs n'avaient dû suivre aucun classement raisonné dans la disposition des cartons ; et de plus, après coup, certains arrivants s'étaient hâtés de changer leurs places pour qu'elles fussent mieux à leur goût. Le fait est que, au lieu d'être avec des camarades comme elle le supposait, Jasmine Gerly se trouva toute désorientée de n'avoir auprès d'elle personne de connaissance. Son désappointement lui donnait presque le regret d'être venue. A sa droite, elle avait pour voisin un grand jeune homme blond ; à sa gauche, un gros monsieur chauve et barbu ; l'un et l'autre tout à fait inconnus.

En outre, l'endroit qu'elle occupait ne la ravissait aucunement, très éloigné de la table officielle, où le maître fêté se silhouettait à contre-jour, tournant le dos aux fenêtres, au milieu d'une rangée de personnages importants.

C'est donc d'un air désabusé qu'elle dépliait sa serviette...

Songeuse, comme dans un rêve, elle se revoit à cette minute de désillusion.

En silence, le gros monsieur lui passa des hors-d'œuvre. Elle se servit et, machinalement, tendit les raviers au jeune homme blond. On aurait pu croire que, dans ce coin de la salle, ce repas était une cérémonie muette : on n'y avait encore ouvert la bouche ni pour manger, ni pour boire, ni pour parler !

D'un coup d'œil discret, elle tentait de déchiffrer, sur les cartonnets restés près des assiettes, les noms de ses voisins.

A sa gauche, elle lut : « Docteur del Gorio » Elle crut comprendre que ce docteur italien devait être un élève peu récent ou simplement un ami du héros de l'agape.

A sa droite, elle parvint à lire : « M. Rémy Valière. » Et cela ne lui dit rien du tout, sinon que c'était la bonne étiquette d'un Français.

Celui-ci lui proposa de lui verser dans son verre du vin blanc, en disant :

— A moins, mademoiselle, que vous ne préfériez du rouge ?...

La glace était rompue. Elle répondit avec enjouement :

— Comme vous voudrez !

Cette indolence de volonté — supposée du moins — fit ouvrir très

(Lire la suite page 14)

LE PETIT CONSEILLER SUR L'ALIMENTATION RATIONNELLE DES ENFANTS

Par BERTHE CHAGNON. Préface du Dr J.-A. BAUDOUIN

Editions Bernard Valiquette

Cette mince brochure apporte aux jeunes mamans et à toutes les personnes qui ont de jeunes enfants, confiés à leurs soins, une mine précieuse de renseignements clairs et précis.

Le livre débute par un chapitre sur l'alimentation maternelle, la meilleure et la plus normale de toutes. Malheureusement, ce mode de nutrition n'est pas toujours possible, et il faut alors y substituer une alimentation artificielle.

Pour aider la mère à préparer les repas d'un enfant en bas âge, qui n'est cependant plus un nourrisson, l'auteur lui propose une série détaillée de menus appropriés à l'âge et au développement physique de l'enfant. Est-il besoin d'ajouter que les menus en question sont basés sur les données de l'hygiène alimentaire ?

De nombreuses recettes ne sont pas la partie la moins intéressante, ni la moins pratique de ce travail que mademoiselle Chagnon a préparé de longue main. Comme elle nous le dit elle-même dans l'Avant-Propos: « Les aliments ont été pesés et mesurés, avant comme après la cuisson ; leur valeur calculée et compensée selon les circonstances ; enfin, les recettes correspondant à chaque régime ont été éprouvées d'après les données de l'art culinaire.»

Si l'on se rappelle les résultats inquiétants d'enquêtes récentes qui en sont venues à la conclusion que chez nous les enfants souffrent de dénutrition, et la valeur pratique de ce petit livre qui tente de remédier à ce mal, on ne peut mieux faire que de lui souhaiter, avec son préfacier, une large diffusion.

EN TEMPS DE GUERRE – SERVEZ DE LA SOUPE AUX LÉGUMES CAMPBELL'S!

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



"ELLE EST SI RICHE ET SI COPIEUSE QU'ELLE SURPASSE CELLE QUE JE FAIS MOI-MÊME!"

Les éléments nutritifs des légumes potagers sélectionnés se trouvent dans cette bonne soupe canadienne.

Les gens travaillent plus dur, plus vite, plus longtemps—il leur faut donc des repas qui leur fournissent réellement de l'énergie. La maman—qui est aussi très affairée—a de plus en plus recours à la soupe aux Légumes Campbell's qui est facile à préparer.

Des assiettes de cette soupe copieuse, nourrissante et bien chaude sont *tout à fait ce qu'il faut* quand le froid d'hiver fait accourir toute la famille autour de la table pour se réchauffer. Tout le monde l'aimera—et la maman recevra des compliments pour sa cuisine de temps de guerre.

Dans la Soupe aux Légumes Campbell's si populaire, il y a de bons légumes potagers—du blé d'Inde doré et tendre, des pois sélectionnés, des tomates rouges et mûres, du céleri, des carottes et beaucoup d'autres. Dans les cuisines Campbell, ces légumes chargés de vitamines sont habilement mélangés avec un riche bouillon de boeuf que l'on a fait mijoter doucement pour qu'il soit plus savoureux . . . plus nourrissant. Beaucoup de mères disent que la Soupe aux Légumes Campbell's est presque un repas à elle seule. Et il faut presque moins de temps pour la préparer qu'il n'en faut pour dire "Qu'allons-nous avoir pour souper?"

De plus en plus de repas de temps de guerre commencent par une Soupe aux Légumes Campbell's. Pourquoi ne pas en inscrire sur votre liste d'emplettes?

Il faut en consommer,
C'est un fait péremptoire.
Mangeons-en sans tarder,
Et gagnons la Victoire!



Un repas vite préparé et nourrissant!

SOUPE AUX LÉGUMES CAMPBELL'S
OEUFS BROUILLÉS AVEC SAUCISSES
PAIN D'ÉPICES ACCOMPAGNÉ D'UNE SAUCE AU CITRON
LAIT

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

Maintenant—plus que jamais—conservez les précieux minéraux et vitamines renfermés dans les

Pois "Green Giant Brand"



Faites écouler le liquide au tamis dans une casserole et laissez bouillir à moitié. Ce jus des Pois "Green Giant Brand" contient une partie de leur nutrition (vitamines A, B, et C et les minéraux calcium, phosphore et fer). C'est notre obligation de les conserver jusqu'à ce qu'ils soient dans la boîte—la vôtre de les conserver après que la boîte est ouverte.



Cette boîte de Pois "Green Giant Brand" contient les vitamines et minéraux nécessaires à votre régime quotidien. Ces pois sont frais, tendres et sucrés.





Ils sont mis en boîte dans les trois heures après le cueillage, en vue de conserver cette saveur fraîche. Et vous les reconnaîtrez par mon image sur l'étiquette.

Faites chauffer les pois rapidement dans le jus mi-bouilli. N'oubliez pas, ces pois sont frais, tendres et délicats. Une cuisson trop forte enlève un peu de leur saveur unique et délicieuse. (Ils sont d'une production exclusive—S-537—à enveloppe mince et charnus, ayant en plus une qualité fraîche et naturelle que tout le monde semble goûter)... Ce sont des pois "d'occasion spéciale" à un prix de "n'importe quelle occasion" chez votre épicier.

Cette annonce représente une partie de la contribution de Fine Foods à la campagne de nutrition du gouvernement canadien. Le rôle de "Green Giant" est de vous fournir des légumes frais comme s'ils sortaient du jardin—légumes verts et jaunes... Pois "Green Giant Brand" et Asperges "Green Giant Brand" pour le "vert"... Blé-d'Inde "Niblets Brand Whole Kernel", Blé-d'Inde "Del Maiz Brand Cream Style", "Niblets Brand Mexicorn" et Fèves "Green Giant Brand Golden Wax" pour le "jaune". Servez ces légumes à toute votre famille—chacun sera heureux de prendre ses vitamines suivant la recette "Green Giant"!

FINE FOODS OF CANADA LIMITED, STE. MARTINE, QUE.

MANGEONS LES BONNES POMMES DE CHEZ NOUS

La McIntosh, si juteuse, si appétissante avec ses belles joues, la Fameuse, qu'on croque avec appétit, la Beauté de Rome, la Greening et tant d'autres qui cuisent si bien, toutes devraient prendre place sur nos tables.

Est-ce parce qu'elles sont bien de chez-nous, et qu'on a toujours été un peu porté à donner la préférence aux choses de l'étranger que la pomme n'a pas occupé jusqu'ici, dans notre alimentation, la place de choix qui lui revient ?

Nous en produisons les plus riches variétés, depuis la McIntosh jusqu'à la pomme blanche d'été, si facile à cultiver, et qui se retrouve un peu partout, dans tous les vergers.

La McIntosh, si juteuse, si appétissante avec ses belles joues, peut donner une bonne sauce aux pommes mais n'est généralement pas recommandée pour la cuisson. La Wolf River, la Greening et la King se rangent au premier rang pour la cuisson, et sont maintenant sur le marché.

Pourquoi ne remplacerait-on pas les desserts qui exigent beaucoup de sucre par un bon plat de pommes accompagné de biscuits soda et de fromage, ou une salade aux pommes avec biscuits à la poudre à pâte ou petits pains chauds ?

La Section du Consommateur, au ministère fédéral de l'Agriculture, qui s'est livrée cette année à de nombreuses expériences, a découvert qu'on peut réussir de délicieux desserts aux pommes avec beaucoup moins de sucre qu'on ne le croyait autrefois. On dit, par exemple, qu'une à une et et demi cuillerée à thé de sucre par pomme est suffisante pour la cuisson et pour les compotes. Quelques raisins, enfouis à l'intérieur de la pomme, avant de la mettre au four, lui donneront plus de saveur et ajouteront à sa valeur nutritive.

Ces recettes approuvées, fournies par le ministère fédéral de l'Agriculture, vous donneront un avant-goût des desserts délicieux qu'on peut réussir avec nos bonnes pommes canadiennes.

GATEAU RENVERSE AUX POMMES

3 cuillerées à table de beurre — ⅓ de tasse de sucre brun
3 pommes

Faire fondre le beurre dans un plat allant au four, ajouter le sucre brun et laisser fondre sur le feu de 2 à 3 minutes. Peler, vider et couper en deux chaque pomme afin de faire comme un anneau. Les disposer sur le mélange de beurre et de sucre.

¼ de tasse de gras — 1 œuf — 3 cuil. à table de sucre blanc
⅓ de tasse de mélasse
1 t. de farine à pâtisserie ou 1 tasse moins 2 c. à table de farine ordinaire
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
½ cuillerée à thé de soda à pâte — ⅛ de cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à thé de gingembre
½ cuillerée à thé de cannelle — ⅓ de tasse d'eau bouillante

Battre en crème le gras et le sucre, ajouter l'œuf préalablement battu et la mélasse en brassant bien. Tamiser ensemble les ingrédients secs et ajouter au premier mélange. Ajouter l'eau bouillante en dernier lieu et brasser vivement. Etendre sur les pommes et cuire à 325° F. environ, pendant 40 minutes. Servira six personnes.

SOUFFLE AUX POMMES

6 cuillerées à table de farine — ⅛ de cuillerée à thé de sel
1 tasse de lait
3 œufs séparés — ⅓ de tasse de sucre brun
1 tasse de pommes râpées (2 pommes de grosseur moyenne)
1 cuil. à thé d'extrait de citron — ¼ de cuil. à thé d'extrait d'amande

Mélangez la farine avec une petite quantité de lait. Réchauffez le reste du lait et ajoutez à la farine. Ajoutez le sel, faites cuire au bain-marie, remuez constamment jusqu'à ce que le mélange soit épais. Donnez 10 minutes de cuisson, ajoutez le sucre, laissez refroidir. Ajoutez les jaunes d'œufs bien battus, les essences et les pommes râpées. Incorporez, en dernier lieu, les blancs d'œufs battus en neige ferme. Versez dans un plat beurré allant au four que vous mettrez dans une casserole d'eau chaude. Faites cuire environ 1 heure à 325-350° F. Servez avec de la crème, fouettée ou non. Cette recette sert 6 à 7 personnes. Si désiré, on peut remplacer l'extrait de citron et d'amande par une demi-cuillerée à thé de cannelle ou un quart de cuillerée à thé de muscade.

BETTY AUX POMMES

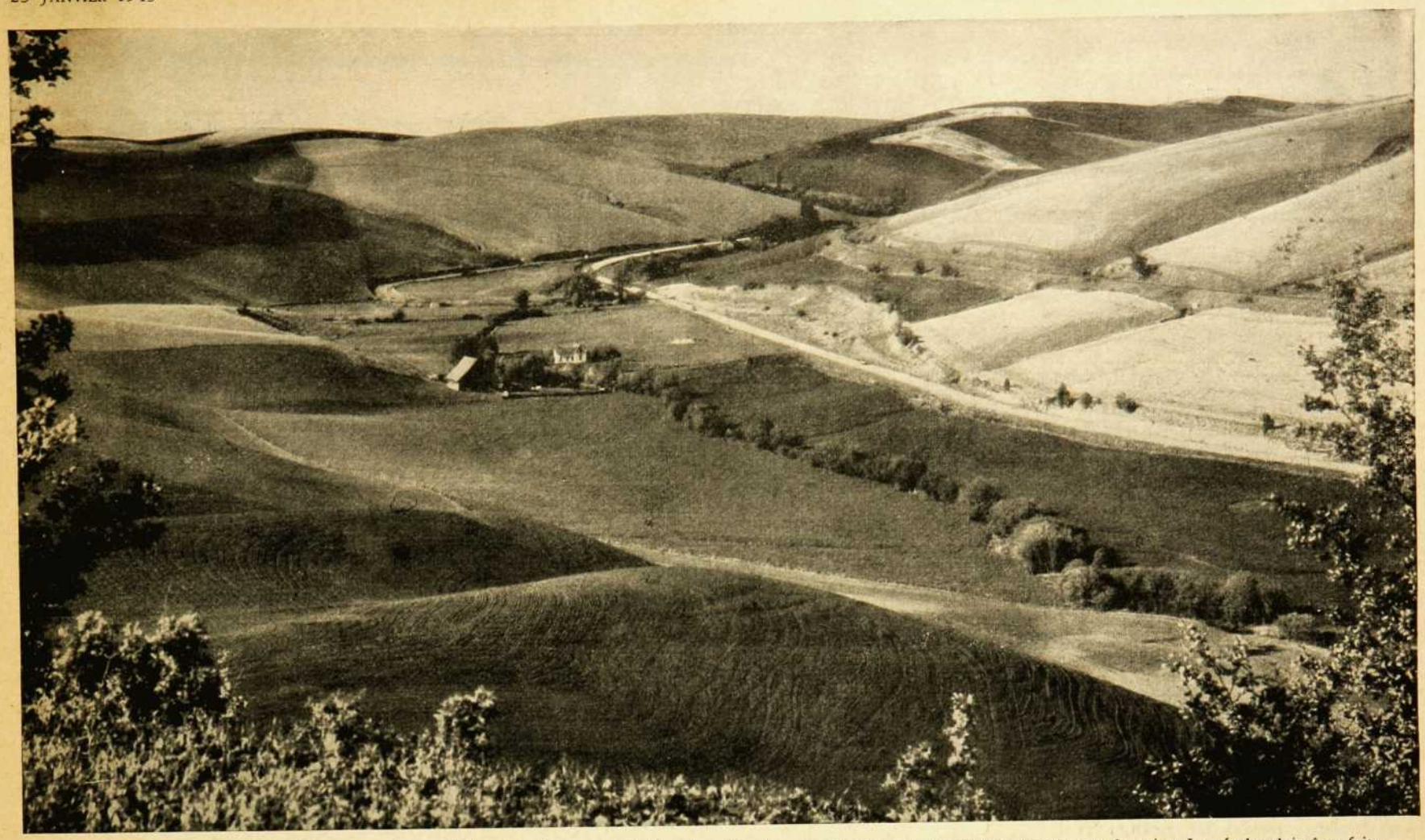
2 tasses de compote de pommes
1½ tasse de miettes de pain beurrées — 2 cuil. à table de sucre brun
1 cuillerée à table de beurre

Etendez ½ tasse de miettes au fond d'un plat beurré allant au four, couvrez avec la moitié de la compote de pommes. Ajoutez une autre demi-tasse de miettes. Répétez et terminez avec une couche de miettes. Saupoudrez de sucre brun et parsemez de noisettes de beurre. Faites cuire à four chaud, 375° F., pendant 25 minutes.

POUDING AUX POMMES A LA VAPEUR

6 pommes
1 tasse de farine — 2 cuillerées à thé de poudre à pâte
½ cuillerée à thé de sel
⅓ de tasse de sucre — 2 cuillerées à table de beurre
½ tasse de lait

Pelez les pommes, enlevez les cœurs, coupez en tranches que vous mettrez dans un plat beurré allant au four. Mélangez et tamisez les ingrédients secs, coupez-y le beurre et ajoutez le lait. Etendez la pâte sur les pommes. Faites cuire 35 minutes à la vapeur. Démoulez avant de servir.



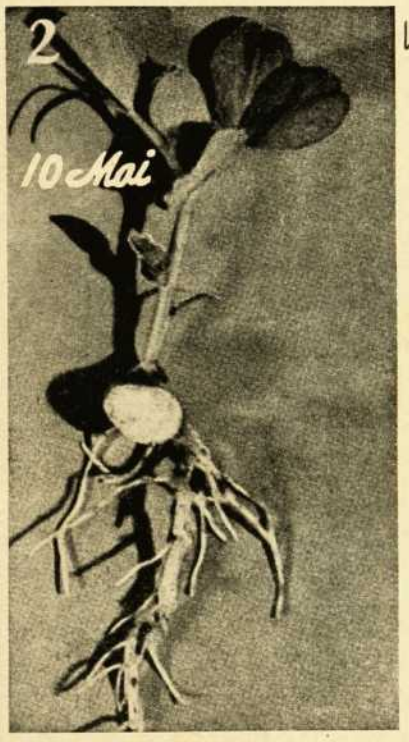
Cet immense champ de pois a mille arpents de superficie : les pois sont semés dans la vallée alors que le haut des terrains est encore sous la neige. La récolte doit être faite sans aucun délai quand les pois sont arrivés à leur maximum de qualité.



1er MAI. Il y a trois jours que ce pois a été semé dans un sol particulièrement riche.



10 JUIN. La plante est en pleine floraison, les gousses vont bientôt paraître annonçant la récolte prochaine.



10 MAI. En deux semaines seulement, les pois ont atteint déjà ce développement de feuilles et de racines.



28 JUIN — Les pois prêts à subir l'épreuve scientifique.

EN DEUX MOIS SEULEMENT c'est la maturité; un examen scientifique des pois a lieu et c'est la mise en boites.

LES POIS, nourriture exquise de tous les temps et de tous les peuples

Peu de personnes, sans doute, savent que l'humble pois ne doit pas sa renommée, d'ailleurs bien méritée, simplement aux excellentes soupes qu'ils sert à confectionner, mais aux multiples manières de le préparer, ce qui lui donne accès aux tables les plus riches comme aux plus modestes.

Si l'on voulait écrire l'histoire de ce légume, il faudrait remonter bien loin dans le passé car il figurait en bonne place dans les banquets des anciens Grecs et Romains lesquels, nous n'avons pas à en douter, s'y connaissaient fort bien en matière de victuailles à la saveur délicate.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les pois connurent une vogue toute spéciale et il n'y avait pas de bons dîners s'ils ne figuraient pas au menu. Ils semblent ensuite avoir subi le destin de tant de choses auxquelles on accorde moins de valeur parce qu'on s'y est accoutumé, parce que, surtout, on peut se les procurer facilement. Ils ne méritaient pourtant pas cette demi-indifférence et, la preuve, c'est qu'ils sont en voie de reprendre leur faveur de jadis.

Par des mélanges de semences très judicieux on est arrivé à récolter aujourd'hui des pois dont la saveur est supérieure à tout ce que l'on connaissait auparavant. Cette sélection s'est opérée déjà sur les pois que les premiers colons ont apportés au pays mais il a fallu trois siècles d'améliorations successives pour en arriver à la culture rationnelle mise en pratique actuellement, depuis 1920 pour préciser.

Ainsi, une certaine variété de pois, connue sous le nom de Green Giant et produite par la Fine Foods of Canada Limited, à Sainte-Martine, P. Q., et à Tecumseh, près de Windsor, Ont., provient d'un croisement, opéré vers 1920, avec une poignée de pois anglais. Plusieurs générations successives fixèrent la variété aujourd'hui sur le marché. Il fallut huit ans pour obtenir assez de graines de semence pour le commerce. Quand ce pois eut à peu près atteint la qualité recherchée, on commença à le faire voyager et on en envoya au-dessous de l'équateur pour les semis d'hiver.

Ce pois est encore aujourd'hui l'un des légumes qu'on fait le plus voyager. Des semences récoltées au Canada en été sont expédiées en Nouvelle-Zélande pour y produire davantage. D'autres graines, venues de l'Alberta, sont cultivées en Floride et à Tecumseh où on les récolte pour les mettre en conserves. Quand ces pois parviennent à l'épicier, ils ont quelquefois roulé sur la moitié du globe . . .

Ces faits démontrent amplement la qualité des pois que nous produisons ici ; serions-nous seuls à ne pas l'apprécier comme il convient ? Ce serait à notre grand dommage parce que les pois, on ne le répètera jamais trop, constituent un mets, non seulement savoureux, mais de grande valeur nutritive tout en restant à un prix accessible à tous.

En temps de paix ce sont là des qualités déjà fort précieuses, mais en temps de guerre, ce serait méconnaître ses propres intérêts que de l'oublier.

(Lire la suite page 16)

grands les yeux bruns de Rémy Valière. Il hésitait :

— Pourtant, n'avez-vous pas une préférence, mademoiselle ?

— Aucune, monsieur, sur la couleur du vin versé, car je ne boirai que de l'eau minérale dans le verre le plus petit.

Il s'empressa de lui servir l'eau qu'elle désirait.

Comme elle se rappelle bien leurs premiers mots ! ... Il ne riait pas, mais l'observait comme si jamais il n'avait rien vu d'aussi plaisant. La conversation était engagée sous un ton joyeux qui tout de suite établissait entre eux un lieu de sympathie. Ils parlaient des raisons qui les avaient amenés là : elle, étudiante de première année; lui, externe à l'hôpital Beaujon, terminant sa dernière année de cours dans quelques mois.

— Et puis, ouf ! je n'aurai plus qu'à passer ma thèse.

— Sur quel sujet, si ce n'est pas être indiscrète ? ...

— Ma foi ! je ne m'en suis pas encore sérieusement préoccupé ; c'est vous, mademoiselle, qui, la première, m'y faites penser.

— Eh bien ! moi, monsieur, je vais vous surprendre ... J'ai choisi pour la mienne, et je me documente déjà *piano, pianissimo*, pour bien avoir le temps ...

— Vous avez choisi, très bien ! Mais, hum ! d'ici cinq ans, êtes-vous bien certaine que vous ne changeriez pas d'idée ?

... Alors, elle a fixé le vide devant elle, comme on scruterait vainement les mystères de l'avenir. Tout drôle, ce qu'elle a ressenti. La question lui paraissait profonde, étrange pour sa jeunesse ... C'est vrai, en cinq ans, les idées se transforment infiniment... Entre onze et seize ans, comme son esprit n'avait plus été le même ! ... Et, depuis sa dix-septième année, quelle perpétuelle métamorphose en ses espérances, ses jugements, ses décisions !

Or, à propos d'un plat dont c'était le tour, il fut question de cuisine étrangère et des mets indigènes que l'on prépare dans nos colonies ... il devait être curieux, intrigué. Avec fine discrétion, il eût aimé lui faire dire d'où elle tenait la nuance naturelle de son épiderme et l'exotisme de son regard. Gentiment elle l'aida :

— Dans mon pays, déclara-t-elle comme négligemment, sur le menu bien composé d'un déjeuner, on verrait peut-être, en fait de poisson, de l'*éroa* pêché autour des atolls ; en fait de rôti, du *puâ te feii*, ce qui signifie du porc aux bananes sauvages ; puis de *l'avao te opaa*, c'est-à-dire du cœur de cacao en salade, avec des ananas, des avocats et des pamplemousses, sans oublier peut-être comme hors-d'œuvre, des noix d'acajou grillées, et pour le dessert du vin d'orange, ce vin un peu dangereux par sa fermentation et qui plaisait tant à la reine Pomaré.

— Le pays de la reine Pomaré ? Ah ! par exemple, c'est de Tahiti que vous parlez ! Moi qui, — ne croyez pas que j'invente pour rendre hommage à votre île enchanteresse, — hier soir, moi qui, pour en relire quelques pages, ai pris dans la bibliothèque de mon père l'un de ses livres préférés, *le Mariage*, de Loti ! ... Il adore ce roman dont les descriptions magiques lui rappellent le plus beau voyage de sa vie.

— Monsieur votre père est marin?

— Oh ! non, tout ce qu'il y a de plus terrien. Il appartient au Ministère de la rue Oudinot ; mais, au début de ce siècle, il fut envoyé pour une inspection dans nos territoires de l'Océan Pacifique. Quant à moi, mademoiselle, devinez mon pays ?

— Paris.

FLEUR DE TAHITI

(Suite de la page 10)

— Point. Sous une latitude moins brûlante, mon pays est au bord d'un océan, comme le vôtre ! Ma famille est Vendéenne. Pourquoi rougissez-vous ?

— Parce que, en vérité, la coïncidence est double. Par mes grands-parents du côté de ma mère, j'ai des attaches originelles en Vendée.

Et les propos ont continué de vivre. Leurs pensées se livraient avec confiance et plaisir. Ils s'amusaient de tout, sans se soucier des autres. Le gros docteur italien parlait à son autre voisine. Et la voisine de Rémy Valière était très occupée à converser dans la direction opposée.

Vint le moment du champagne, qui, dans ces sortes de réunions, est fatalement celui des discours. Ils les écoutèrent avec une attention quasi mystique, tant la parole des orateurs était communicative par sa familière sincérité ... Des bans bissés et trisés éclatèrent dans l'enthousiasme. Puis, peu à peu, ce fut lentement, insensiblement, l'assemblée qui se désagrège.

Maintenant, tout le monde ayant dû se lever, des groupes se formaient. Des camarades étaient venus à elle.

On allait vers le vestiaire. Là, pour beaucoup, la séparation.

— Mademoiselle, au plaisir de vous revoir.

Pour dire cette petite phrase banale, Rémy Valière s'était incliné ; et leurs deux dextres se serrèrent. Voilà tout.

IV

Des mois encore se sont écoulés. Bientôt la fin de l'année scolaire ... Le ciel est lourd, d'un bleu grisâtre comme si les poussières de Paris montaient en ternir l'azur. Depuis cinq semaines et demie, on n'a pas eu de pluie. Cette atmosphère trop sèche, qu'aucune brise du large ne vient rafraîchir, incommode par moments Jasmine surmenée par un surcroît volontaire de travail, à l'approche de son examen.

Oh ! pour ce qui est d'être prête, elle ne doute pas de son bagage de connaissances ! ... Lucie Larolle, sa plus intime compagne d'études, — la seule avec laquelle elle ait des causeries prolongées, car elles prennent quotidiennement les mêmes métros, — lui a dit : « Vous, Gerly, si vous continuez de ce train-là, vous ferez supposer que vous avez idée de faire deux années en une ! » Elle le voudrait, mais est-ce possible ?

Le fait est que c'est un jeu fatigant, auquel il serait bon de mettre un terme. Deux mois de repos bien gagné seraient nécessaires, hors de la ville : heureusement, les vacances vont venir. Mais encore faudrait-il savoir où les passer ?

Lucie Larolle va tous les ans près de La Baule, à Pornichet, où ses parents possèdent une trop grande villa, dont ils sous-louent une partie. Elle voudrait y entraîner son amie, lui faire promettre qu'elle y viendra. Mais Jasmine hésite : d'après les guides illustrés qu'elle a feuilletés, la France est si riche en contrées diverses, prestigieuses, dont elle n'a rien vu et qu'elle aimerait parcourir, admirer ! ... L'idée d'un voyage circulaire la tente.

— C'est fou, lui dit Lucie. En fait de repos, la perspective de ne jamais être installée nulle part, c'est fou !

Loin des siens, si Jasmine, pour ses premières vacances en France est tellement avide de voyager, de découvrir des horizons nouveaux, c'est peut-être de façon toute simple parce que nulle affection ne la retient.

•

Cette chaleur vraiment accable les nerfs.

Pourtant, ce matin de juillet, le ciel est gris perle, brumeux, lourd (oh ! combien !) mais chargé d'une vapeur d'eau qui légèrement tombe sur la chaussée et les trottoirs qu'elle humecte. Ce matin, — Jasmine a passé brillamment, la semaine précédente, ses épreuves de première année, — il y a foule d'étudiants devant l'Ecole de Médecine. Dans un groupe, à l'angle de la rue Dupuytren, elle est là.

Tout à coup, elle entend une voix qui la saisit prononcer son nom.

C'est Rémy Valière. Il vient d'être reçu, il déborde de joie :

— Oh ! mademoiselle, que je suis heureux de vous revoir ! Venez, venez, il faut que je vous présente à papa.

— Avec plaisir.

Ils font quelques pas ensemble et gaiement il dit, ne se rappelant plus peut-être le nom de la jeune fille, ou parce que cette façon de dire est plus nette :

— Papa, voici mademoiselle Tahiti.

— Mademoiselle Tahiti, déclare-t-il en lui tendant la main, je suis enchanté de vous connaître. Rémy m'a fait part de votre rencontre, et je vous avoue que j'enviais les radieux instants qu'il a passés près de vous. Vous êtes d'une île sans rivale dont l'évocation me charme toujours, car j'en ai jadis goûté les décors avec une intensité telle qu'ils reviennent encore quelquefois, pendant mon sommeil, hanter mes rêves. Je vous admire. Ce pays, vous le reflétez si bien sur votre teint doré !

— Un teint qui me fait trop remarquer ! soupire-t-elle d'un air comiquement navré.

— Et ce gazouillis, ce doux accent, Rémy ! ... exclame M. Valière. Ce jour est décidément pour moi plein de bonheur : ta réussite à l'examen final et, pour me ravir davantage, ce rappel exquis de ma jeunesse. Mais ne restons pas là plantés à ce coin de rue, comme si nous avions des racines dans le bitume ... D'abord, mademoiselle, dites-moi votre nom... véritable.

— Jasmine Gerly, monsieur.

Fort prudemment avait parlé Rémy, qui eût écorché le joli nom en faisant la présentation, car il l'avait mal lu, placé de travers pour ses yeux, sur le cartonnet du banquet. Tandis que s'épanchait l'enthousiasme de son père au souvenir d'un paradis, lui la contemplait avec ferveur, comme on admire un chef-d'œuvre de la nature.

— Mademoiselle Jasmine Gerly, dit M. Valière, si vous êtes libre tout de suite, car je vous suppose à Paris sans famille, voulez-vous accepter de déjeuner au restaurant avec nous? Je suis veuf, et nous habitons à Neuilly avec ma sœur ; mais elle est actuellement à Saint-Honoré, dans le Morvan, pour y soigner ses cordes vocales en prenant des bains de pieds, si bien que, jusqu'à son tout prochain retour, nous vivons en garçons ... Donc, au restaurant, acceptez-vous sans façon ?

Une roseur vive était montée aux joues ambrées de Jasmine ; et cette roseur, rappelant tout à coup à Rémy cette même adoration lorsqu'il lui avait dit être Vendéen, lui fit exclamer, avant qu'elle ait eu le temps de répondre :

— Au fait, papa, il y a une chose non moins notoire que j'ai oubliée... Par sa mère, mademoiselle Gerly est comme nous d'origine vendéenne.

— Tout au moins donc à titre de payse, plaisanta M. Valière, acceptez, mademoiselle, nous vous en prions.

— Cela m'est impossible, et je le regrette, monsieur, fit-elle sans fermeté, presque timidement. On m'attend pour le déjeuner dans une famille amie qui compte sur moi.

— Tant pis, dit le père, tant pis !

— Nous en sommes navrés, dit le fils.

— Ce sera donc pour un autre jour et bientôt à Neuilly, dès que ma sœur sera revenue de sa ville d'eaux, ajouta M. Valière. Nous refuser encore serait donner raison à un proverbe indien.

— Quel proverbe ? ... demanda-t-elle, intriguée.

M. Valière plaça son proverbe ?

(Lire la suite page 16)

Adoptons une alimentation rationnelle

LAIT et PRODUITS LAITIERS



. . . une chopine par personne, au moins — plus, pour les enfants — du fromage, ou du lait évaporé ou séché.

ORANGES, TOMATES, PAMPLEMOUSSE



. . . du chou nature ou des salades fraîches — tous les jours.

LEGUMES VERTS ou JAUNES



. . . beaucoup de légumes, les uns au naturel, les autres cuits.

AUTRES LEGUMES, FRUITS



. . pommes de terre, légumes et fruits de la saison.

PAIN et CEREALES



. . . rien de meilleur que les céréales, la farine et le pain.

VIANDE, VOLAILLE ou POISSON



. . . haricots, pois ou noix, excellents pour la santé.

OEUFS



. . . au moins 3 ou 4 par semaine, cuits à votre goût ou incorporés dans des plats.

BEURRE, etc.



. . . matières grasses riches en vitamines, beurre d'arachides et autres préparations du genre.

Les Aliments Salutaires peuvent aussi avoir bon goût

Un petit peu des Fameux "Aide-Appétit" Heinz Rehaussera l'Attrait et la Saveur des Repas de Temps de Guerre

● Maintenant, plus que jamais auparavant, il faut, à l'arrière, des nerfs solides et des corps robustes. Se maintenir en forme est plus qu'un idéal personnel—c'est un devoir patriotique.

La principale des choses pour se maintenir en forme c'est de se nourrir convenablement. Un régime alimentaire de temps de guerre exige les aliments de base qui fournissent de l'énergie . . . qui refont et réparent . . . qui nous protègent et nous fortifient . . . des aliments qui garderont les ouvriers à la tâche, et préviendront les résultats fâcheux de la fatigue de temps de guerre.

Mais l'attrait du repas est aussi très important. Cependant, pour beaucoup de ménagères qui travaillent pour la guerre, le temps destiné à la préparation des repas se trouve restreint. C'est alors que les "aide-appétit" Heinz viennent à point. Même les plats ordinaires ou ceux qui sont préparés en hâte peuvent être très appétissants s'ils sont enrichis de la saveur exquise du Ketchup aux Tomates Heinz, de la Sauce Chili Heinz, ou du Chutney aux Tomates Heinz. Les autres produits Heinz qui sont très recherchés pour la table en temps de guerre sont la Sauce Bifteck "57" Heinz —la Sauce Worcestershire Heinz—la Moutarde Heinz—le Raifort Evaporé Heinz—les Marinades Heinz. Et pour les salades, bien entendu, les Vinaigres Heinz vieillis dans des fûts en bois.

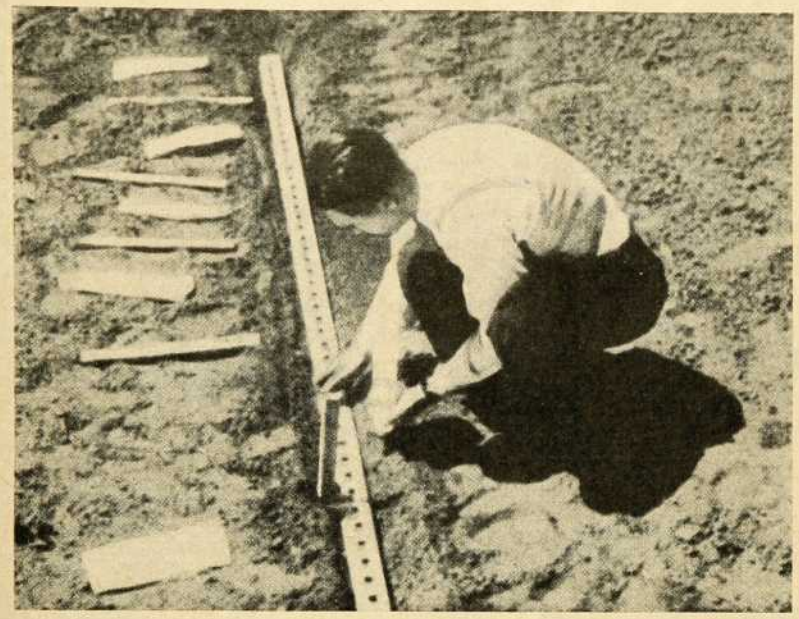
Par les temps qui courent, vous ne trouverez peut-être pas *toujours* la 'variété' Heinz que vous préférez sur les étagères de votre épicier. Dans ce cas, nous vous suggérons de choisir parmi les autres 'variétés' qu'il a en stock. Quelle que soit celle que vous choisissiez, vous lui trouverez la même qualité parfaite et le même goût satisfaisant qui ont fait la renommée des produits Heinz depuis plus de 70 ans.

57

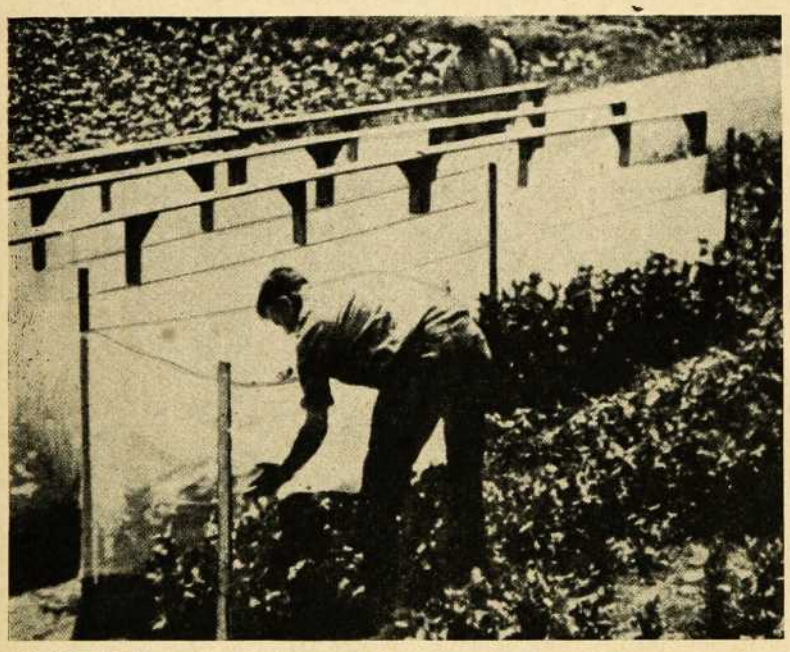
H. J. HEINZ COMPANY OF CANADA LTD.

LES POIS, nourriture exquise...

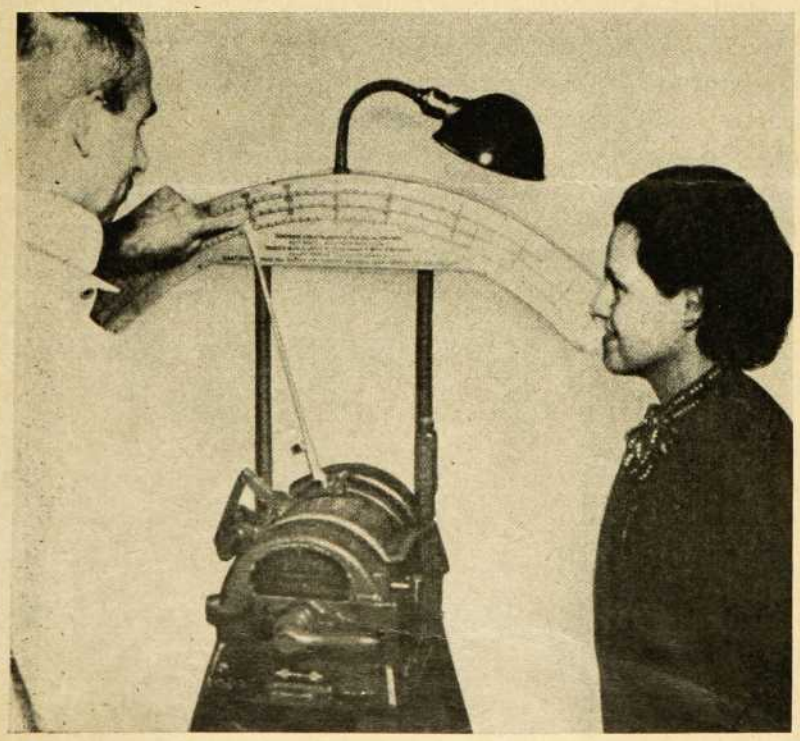
(Suite de la page 13)



SEMIS EXPERIMENTAL. Dix ans de recherches méthodiques ont été employés à perfectionner le système de semis pour les meilleurs résultats.



LES ABEILLES transportent le pollen des fleurs de l'une à l'autre, aussi les plantations de pois sont recouvertes de mousseline pour prévenir les mélanges.



L'APPAREIL qui indique automatiquement la qualité des pois, à la conserverie de la Fine Foods of Canada Limited. Ainsi renseignés sur la tendreté des pois, les chimistes de la conserverie fixent l'heure précise de la récolte, laquelle commence souvent la nuit.

FLEUR DE TAHITI

(Suite de la page 14)

— La bouche qui refuserait toujours une offre amicale finirait par perdre sa beauté.

— Vous voyez, papa a des arguments terribles !

— Mais je ne refuse pas.

— Bravo ! Alors, je vous écrirai, mademoiselle, si vous voulez bien m'indiquer votre adresse...

M. Valière lui tendait sa carte.

Sur la sienne, elle inscrivait l'adresse de la villa Perraz, dont elle nota le numéro du téléphone.

•

Quand elle se retrouva seule, bien plus seule quelques secondes après, sur le boulevard Saint-Germain, devant l'entrée du métro, son cœur battait très fort. Elle se regarda dans la minuscule glace de son plat poudrier, dont elle ne se servait presque jamais.

Pourquoi avait-elle menti ?

Aucune famille amie ne l'attendait pour le déjeuner. Mais une réserve impulsive l'avait empêchée d'accepter. Pudeur d'un sentiment qu'elle craignait de laisser voir, crainte de paraître trop facilement consentante, ou plutôt fierté sans raison ?... En tout cas, elle n'arrivait pas à s'expliquer sa réponse éclose comme à l'insu de sa volonté.

Et tristement elle regrettait sa stupidité, très émue de cette seconde rencontre, plus importante que la première, puisqu'elle aurait une suite : non pas certes, pensait-elle, « la suite à demain », comme dans les romans-feuilletons mais la suite à un jour indéterminé...

•

Passé le boulevard Saint-Michel, M. Valière et son fils avaient pris place au premier étage d'un restaurant dont le bow-Window grand ouvert dominait le quai de la Seine. Une exquise fraîcheur leur venait du fleuve, au delà duquel la ligne bleuâtre des maisons semblait immatérielle.

Ils étaient heureux.

Avant d'attaquer les hors-d'œuvre, Rémy avait demandé la communication téléphonique avec Saint-Honoré-les-Bains pour annoncer à sa tante la bonne nouvelle. Quand leur fut servi le « canneton poêlé catalane », Mme Rolle-Valière ne savait rien encore.

— Ton succès à l'examen mérite une telle récompense, déclara affectueusement le père. Mon cher, ne te gêne pas. Qu'est-ce qui te ferait le plus plaisir ?

— Une récompense ?

— Eh bien ! oui, même la lune, au besoin ! Pas tout à fait, mais à peu près... Je te répète de ne pas te gêner.

Rémy ne répondait rien.

— Voyons, je vois que tu n'oses pas... Veux-tu, d'une marque de haut luxe, une auto de course pour dévorer les routes ?

— Oh ! non.

— Un petit yacht à voiles pour lorgner les gens de toutes nos plages, de Dunkerque à Biarritz, et vice-versa ?

— Non, papa.

— Aide-moi, que diable ! Est-ce donc un hydravion que tu désires, ou bien un appareil pour voyager dans la stratosphère ?

— Non, mais non ! Mes goûts sportifs ne vont pas jusque-là...

M. Valière riait de ses offres, sans être à court d'imagination :

— Alors, quoi ?... Un gratte-ciel de New-York, que l'on te reconstruirait ici, pierre par pierre ? Ou ton portrait par Van Dongen ?... Hum ! Je ne pense pourtant pas que ta modestie se contente d'un bijou en titre Fix, hein ? Alors ?

Rémy semblait, en vérité, songer à tout autre chose.

— Alors, je ne puis pourtant pas te payer un nègre pour écrire ta thèse, car tu la feras mieux tout seul ; ni t'acheter une clientèle... Non, tout de même ! D'ailleurs, il serait trop tôt. Tu me déconcertes. Je ne vois pas, mon bon, je ne vois pas !

Tout à coup, le jeune homme sortit de sa rêverie :

— Papa, dit-il, tout cela est à la fois bien trop beau et pour moi tout à fait insignifiant. Ce que je voudrais obtenir de toi n'a pas le moindre rapport avec ces cadeaux matériels. C'est une chose idéale.

— Ah ! bah ! pour un homme de science... Ouais ! voilà qui mérite attention.

— Oui, grande attention. Il y a d'ailleurs, à l'avant-garde de mon projet plusieurs... dans le cas où... supposé que... pourvu que... bref, plus d'un *si* dont tu seras juge.

Au lieu de devenir grave, M. Valière se mit à rire :

— On prétend qu'avec des *si* on mettrait les tours de Notre-Dame dans une bouteille, et ces tours, nous les apercevons là-bas, se silhouettant idéalement sur le ciel ; ce n'est pas, je l'espère, cette opération que tu me demandes de faire dans la bouteille de Médoc que nous venons de vider?

— Non, non, papa ! Ce qui me rendrait le plus heureux, puisque tu m'a donné carte blanche pour t'exprimer mon désir, ce serait que, ma tante et toi, vous invitiez Mlle Gerly à venir, cet été, passer une quinzaine avec nous en Normandie.

— Excellente idée, ça! Mais acceptera-t-elle ?

— Heu !... Evidemment, il ne faudrait pas trop tôt risquer l'invitation... Mais puisque Mlle Gerly, au retour de ma tante, viendra nous voir...

Le père observait Rémy d'un œil amusé :

— Tu as des idées matrimoniales.

— Oh ! lointaines, papa !... Pour l'instant, avoua le jeune homme en baissant la voix, je me sens seulement un penchant très sensible vers Mlle Gerly, une inclination d'ailleurs fortifiée par ton enthousiasme à son égard. Tu as donc une part de responsabilité.

Ils s'étaient arrêtés de manger. M. Valière, avant tout circonspect et ne s'emballant plus dès qu'ils s'agissait de questions sérieuses, fit remarquer à son fils que, somme toute, ils ne connaissaient rien, absolument rien de la délicieuse créole, sinon qu'elle était venue à Paris pour faire sa médecine. En disant cela, il relisait la carte qu'elle lui avait remise :

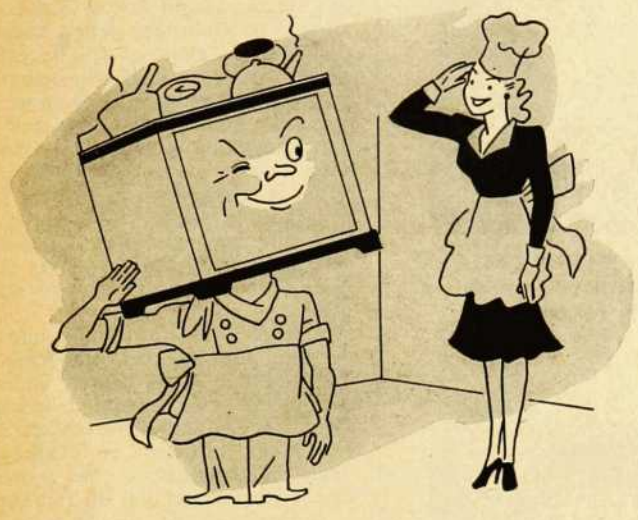
— «Villa Perraz, boulevard Beauséjour...» Eh ! eh ! quartier smart. Tu ne sais rien sur les occupations de ses proches, en Océanie ?

— Rien, papa. Oh ! mais, je n'ai pas pour rien exercé mon esprit dans l'art des diagnostics ; Mlle Gerly, j'en mettrais ma main au feu, est de très bonne famille. Pourtant, tu as raison. Dans de l'ombre épaisse, pour s'éclairer un instant, la lumière d'un projecteur n'est jamais inutile... Or, je t'ai dit que tu serais juge de plus

(Lire la suite page 18)

Comment votre poêle de cuisine peut contrecarrer Hitler!

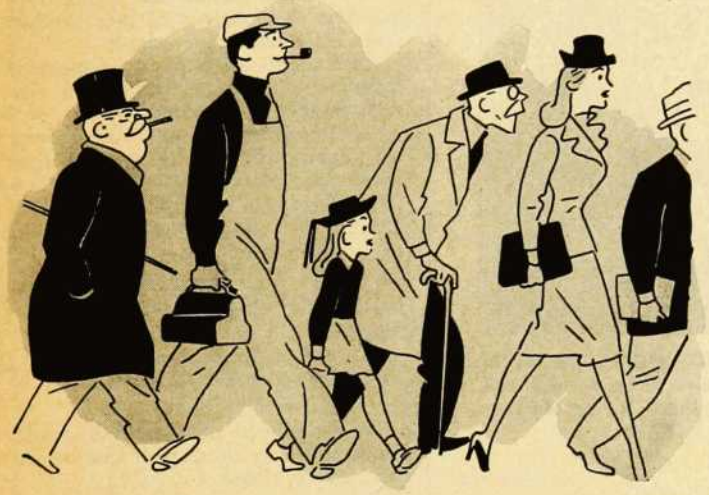




COMBIEN Y A-T-IL DE FEMMES QUI SE RENDENT COMPTE qu'elles ont une arme de guerre puissante dans leur propre cuisine? C'est absolument vrai—les poêles de cuisine sont des outils très importants qui vont nous aider à "finir la tâche".

Toutes les ménagères devraient *connaître* les aliments convenables, les acheter, les faire cuire comme il faut, et les servir *régulièrement* chez elle. Ces aliments, spécifiés dans le Programme d'Alimentation du Canada, sont: le lait, les fruits, les légumes, les céréales et le pain approuvés par le Canada, la viande, le poisson, la volaille et les oeufs . . . ce sont là les aliments essentiels protecteurs de la santé.

Les connaissances en fait d'alimentation peuvent être utilisées immédiatement par chacun de nous afin d'aider à gagner cette guerre! Nos trois repas quotidiens peuvent comprendre la liste *complète* des aliments protecteurs de la santé. Si nous suivons les règles de la bonne alimentation et tirons profit de *tout* ce que nous en apprenons, nous pouvons vaincre la fatigue, accroître l'énergie et aider à faire que notre Canada soit un pays *plus fort* —un pays peuplé de gens sains, pleins de vie, résistant à la maladie, assez robustes et vigoureux pour activer la tâche énorme qui consiste à gagner cette guerre!





IL NOUS EST FACILE, à nous *tous*, jeunes ou vieux, employés de bureaux ou ouvriers d'usine, de suivre le Programme d'Alimentation du Canada, de manger des aliments *convenables* tous les jours—tout en ayant des menus *très variés!* La variété égaie les repas . . . rend les aliments *plus appétissants* et plus nourrissants. Et les aliments en boîtes nous offrent une variété de fruits et de légumes toute l'année.

LES ALIMENTS EN BOÎTES SONT DE LA MEILLEURE QUALITÉ. Les fruits et les légumes sont récoltés spécialement pour être mis en boîtes, "scellés et cuits" dans la boîte, un procédé qui en retient toute la valeur nutritive, et qui est plus scientifique que la méthode de la marmite découverte. Les aliments en boîtes vous apportent une source abondante d'éléments nutritifs essentiels à n'importe quel moment de l'année.

IL EST IMPORTANT de ne pas faire trop chauffer les aliments en boîtes, puisqu'ils sont déjà *parfaitement* cuits. Il est important aussi de ne pas trop les remuer pendant que vous les faites chauffer, parce que cela leur fait perdre de leur valeur nutritive. Gardez le liquide des fruits et des légumes en boîtes, car il est riche en éléments nutritifs. Le liquide des légumes en boîtes est une base excellente pour les soupes, bouillons et sauces, et le liquide des fruits en boîtes peut servir à parfumer des desserts.

MENUS POUR 4 JOURS basés sur les RÈGLES D'ALIMENTATION OFFICIELLE DU CANADA

DÉJEUNER			
Jus de Pamplemousse Refroidi Céréale Prête-à-Servir avec Lait Complet Oeuf Brouillé Toast	Jus de Raisin avec Citron Céréale Complète Chaude avec Lait Complet (et du Sucre ou du Sirop, si vous le désirez) Oeufs Pochés sur Toast	Oranges coupées en deux ou Jus d'Orange Céréale de Blé Cassé avec Lait Complet (et du Sucre ou du Sirop, si vous le désirez)	Pruneaux Cuits Céréale Prête-à-Servir avec Lait Complet Bacon et Saucisses Galettes de Blé Complet Grillées avec Sirop ou Confiture
LUNCH			
Sandwiches au Fromage Grillés Salade de Chou ou de Carottes ou Carottes Crues en Baguettes Poires en Boîtes Petits Gâteaux à la Mélasse	Asperges sur Toast Sauce au Fromage Coupe de Fruits Petits Gâteaux à la Farine d'Avoine	Confiture de Fraises Soupe Crème de Blé d'Inde Crackers Salade Waldorf Muffins Graham	Salade d'Oeufs Farcis avec Laitue Déchiquetée Pouding au Caramel Lait Caillé avec Crème Biscuits Graham
SOUPER			
Rôti de Boeuf (ou à l'étuvée) Sauce Brune Raifort Préparé Pommes de Terre au Four Epinards ou Chou Frisé 'Cherry Cobbler', Dessus du Lait	Croquettes de Poisson ou Filets de Poisson Frits Sauce Tartare Pommes de Terre au Persil Carottes au Beurre Céleri Croquant (facultatif) Compote de Pommes et Pain d'Epices	Foie et Bacon Pommes de Terre en Robe de Chambre Tomates Gratinées Gelée à la Lime, Sauce Cossetarde	Jus de Tomate Refroidi Pâté de Viande avec Légumes (Carottes, Chou-Rave, Oignons et Pommes de Terre) Petits Pois Crackers, Fromage et Confiture

BREUVAGE—du lait pour les enfants, du thé ou du café pour les adultes, s'ils en désirent.
PAIN — Pain approuvé par le Canada (bis ou blanc).

Cette annonce est publiée dans l'intérêt du

PROGRAMME D'ALIMENTATION DU CANADA

par la

AMERICAN CAN COMPANY
Montréal, Hamilton, Toronto

et la

AMERICAN CAN COMPANY LTD.
Vancouver

Fleur de Tahiti

(Suite de la page 16)

d'un *si* à l'avant-garde de mon projet : à ton Ministère des Colonies, ne peux-tu consulter quelque liste des Français notables habitant Papeete ? La profession serait marquée en regard du nom.

A ce moment, le garçon qui les servait vint les avertir que la communication avec Saint-Honoré-les-Bains était obtenue. Une cabine était à l'étage où ils prenaient leur repas ; ils s'y précipitèrent.

Mme Rolle-Valière qui, dans son hôtel, attendait, non sans impatience la nouvelle promise, en apprenant le succès de son neveu explosa en cris de joie et félicitations intarissables.

— Mais, dis donc, tes cordes vocales semblent superbement recalées, constata son frère ; reviens-nous donc aussitôt que possible.

— Vous avez besoin de moi ?

— Pas moi, Rémy. Pour la récompense de son choix, une visite à recevoir avec des intentions particulières, une invitation à faire. Tu es indispensable, on te réclame. Pour quel jour faut-il t'espérer ?

— J'en suis à mon dix-huitième bain de pieds décongestionnant, il en faut au moins vingt pour que la cure soit complète, répondit Mme Rolle-Valière avec une voix fort solide, bien que le timbre en fût atténué par 324 milles de distance. Faites le compte . . .

— Alors, dans trois jours.

— Mettons quatre.

— Eh bien ! on t'en accorde cinq. A lundi, Irène.

— A lundi, ma tante.

— Je vous embrasse tous les deux.

Rémy jubilait. Son père brûlait la première étape.

V

VASCO ne parlait plus guère à Jasmine.

Elle se croyait débarrassée de cet ennui. Mais il portait devant elle un masque d'indifférence. Quand elle ne le voyait pas, il lui jetait furtivement les éclairs d'acier de ses yeux sournois.

Sans doute eût-il mieux valu qu'elle s'en aperçût. Le dépit, dans les âmes viles, est quelquefois la cause de sourdes inimitiés contre lesquelles on ne saurait trop se mettre en garde.

Y songer, le pouvait-elle ? Comment en prendre souci ? Elle avait la richesse d'un tel bonheur, la vie lui paraissait si belle à présent ! . . . Avant-hier, elle s'est rendue à l'invitation que M. Valière père lui avait envoyée de sa main sur un joli vélin où elle a connu, d'après la suscription gravée, l'adresse à Neuilly-sur-Seine.

Plein de cordial entrain, un petit hôtel tout à fait mignon sur l'avenue du Roule. Mme Rolle-Valière était très gaie. Une longue personne, pas poseuse pour un sou, au parler net et vif, qui la reçut comme si, depuis longtemps, tous les quatre se connaissaient.

Douces heures trop vite écoulées! La Vendée forcément avait servi de thème à la conversation, de temps à autre, comme un bref leit-motiv dans un ouvrage musical. Mais c'est surtout sur Tahiti que M. Valière aimait à la faire parler.

Rémy était tout enjouement. Son opinion sur elle éclatait dans la façon dont il tournait ses propos et dont ses yeux émerveilés lui souriaient, si bien que, l'amabilité du père et de la tante étant égale à celle du jeune homme, elle en était toute confuse.

Quand elle est repartie, Rémy l'a accompagnée en auto jusqu'à la grille de la villa Perraz, en lui demandant, au dernier moment, la permission de lui téléphoner, le surlendemain, pour une surprise.

— Parce que cette surprise ne dépend pas de moi seul. Mais je l'espère de tout mon cœur.

Le surlendemain, c'est aujourd'hui.

Déjà 3 heures moins 10, il n'a pas encore téléphoné. Depuis ce matin, elle ne tient pas en place. Elle n'est pas sortie, n'a pu lire ni écrire. Elle voulait terminer une lettre commencée pour sa mère . . . Inutile effort ; sa pensée n'est pas là. Plusieurs fois, elle est descendue de sa chambre vers le bureau où se trouve l'appareil téléphonique pour en épier la sonnerie, sans entrer, dans l'espérance d'un appel la concernant. A travers le vitrage de la porte entr'ouverte, elle voyait le bureau sans personne et ne se gênait donc pas, ses allées et venues ne pouvant y avoir été remarquées.

Arrivée près du vitrage une fois de plus, tout à coup, elle tressaille. Vasco est là, assis devant un registre, et, les yeux relevés, il la voit.

— Entrez donc, mademoiselle Gerly. J'allais justement vous faire prévenir qu'un monsieur vous a demandée à l'instant, et j'ai dû raccrocher

— Pourquoi ne pas m'avoir fait avertir aussitôt ?

— Ne vous fâchez pas. Tandis que je priais ce monsieur de bien vouloir vous attendre, on a coupé.

Cette explication paraît suspecte à Jasmine, mais il ne servirait à rien d'envenimer l'incident.

— On va sans doute redemander le numéro, dit-elle, je ne m'éloigne donc pas.

— Vous me réjouissez en restant si près de moi ! souligne-t-il d'un rictus grimaçant.

— Bien involontairement, croyez-le ! riposte-t-elle sur un ton de moquerie.

L'appel se fait entendre. Elle veut saisir le récepteur, Mais Vasco ne lui en laisse pas le temps :

— Ne prenez pas la peine, mademoiselle Gerly. Il se peut que ce soit tout autre chose . . .

Elle est sur des charbons ardents. Elle le giflerait. Le récepteur à l'oreille, il écoute avec un visage durement impassible. Qu'est-ce qu'il entend ?

— Oui, oui, c'est bien ici, articule-t-il avec lenteur pour l'appareil. Oui, monsieur, Ah ! en effet . . . Veuillez me rappeler de la part de qui ? . . . M. Rémy Valière, très bien.

Et d'un geste froid, posant sur elle un regard singulier, il lui tend la poignée.

Comme elle est gênée, tremblante ! Parler à Rémy Valière devant le fils Perraz, ah ! quelle malchance ! Heureusement, le témoin indésirable ne va pouvoir entendre que ses paroles à elle, et il faut qu'il ne comprenne pas.

— Allo ! Oui, c'est moi . . . Ah ! c'est que . . . Je ne devrais, . . . Non, non, ça, je ne le veux pas ! Pas avant une heure alors . . . Non, non... Oui, je préfère . . . A la gare de Passy . . . Bon, à ce coin-là . . . C'est convenu . . . Mais, vraiment . . . Oui, oui, à tout à l'heure.

Très émue, comme étourdie, elle replace l'écouteur sur son crochet. Vasco, d'un air indifférent, a les yeux baissés sur les inscriptions de son registre.

Alors, sans dire un mot, elle quitte le bureau, persuadée que ses bribes

(Lire la suite page 20)

NOS MILITAIRES



Le soldat LUCIEN GUILLETTE, en service actif au pays. Envoi de son amie, Mlle Juliette Gauthier, Scotstown, P. Q.



Le caporal RAYMOND GASSE en service actif au pays. Envoi de son amie, Mlle Rita Frappier, Joliette, P. Q.



Le soldat FRANÇOIS DESLAURIERS, en service actif au pays. Envoi de son frère, M. Arthur Deslauriers, Hawkesbury, Ont.



Le soldat JOS MORIN, en service actif outre-mer. Envoi de sa filleule, Mlle Eliane Dubé, Rivière-du-Loup, P. Q.



Le soldat LIGORI VAILLANCOURT, en service actif au pays. Envoi de Mlle Hétu, 353, rue Hector, Montréal, P. Q.



Le caporal FLORIAN LAFLEUR, de la R.C.A.F., en service actif au pays. Envoi d'une amie de Hull, P. Q.

SERVICE DE L'AIDE A LA JEUNESSE

Splendide collaboration à notre effort de guerre due à une entente entre l'honorable H. Mitchell, ministre fédéral du Travail et l'honorable H. Perrier, secrétaire provincial.

I — FORMATION DE TECHNICIENS

Le Service de l'Aide à la Jeunesse, par son organisation même, est tout désigné pour assurer une collaboration étroite avec les autorités fédérales, sous le rapport de la main-d'œuvre qualifiée. Etabli en temps de paix par les gouvernements fédéral et provincial, dans le but d'orienter la jeunesse vers des carrières stables et rémunératrices en lui offrant une formation théorique et pratique dans les écoles d'enseignement technique de la province, cet organisme doit faire le joint entre l'Etat et l'industrie sur le plan de la main-d'œuvre. Grâce à la coopération des Ecoles Techniques et des Ecoles d'Arts et Métiers, ce Service est désormais en état de fournir aux industries de guerre les ouvrières et les ouvriers requis pour les travaux d'importance capitale.

Afin de bien marquer la nature de ces activités particulières, cette section du Service de l'Aide à la Jeunesse est connue à travers tout le pays, sous le nom de "PLAN FÉDÉRAL-PROVINCIAL D'INITIATION AUX TRAVAUX DE GUERRE". Le Ministère Fédéral du Travail et le Secrétariat de la province agissent de concert, afin de fournir aux industries de guerre la main-d'œuvre qualifiée et semi-qualifiée dont elles ont un impérieux besoin.

L'honorable Hector Perrier, secrétaire de la province, et son sous-ministre, M. Jean Bruchési, attachent une haute importance au travail accompli sous l'autorité de ce Plan ; à preuve, les sommes considérables affectées à cet entraînement par le gouvernement provincial et les autorités fédérales.

Centres d'initiation :

Des centres d'initiation ont été organisés afin de donner les cours préparatoires aux diverses opérations des ateliers de mécanique et des industries de guerre. On y enseigne la mécanique d'ajustage, le rivetage, l'assemblage, l'ajustage, la fabrication du métal en feuilles, le fraisage, la soudure, la fabrication des moteurs, la fonderie, la forge, la ferblanterie, la lecture et le dessin des plans, etc . . . Outre le cours régulier de trois mois qui a pour but de donner des connaissances générales, on y donne également un cours de spécialisation de trois mois additionnels pour les élèves les mieux doués. Dans certaines écoles d'Arts et Métiers, on a organisé également des cours théoriques et pratiques pour les femmes afin de les préparer à jouer dans l'industrie un rôle en harmonie avec leurs conditions. Il s'agit, dans ce cas, de travaux de précision qui requièrent plus d'habileté manuelle que de forces physiques.

Les principaux centres d'initiation sont :

L'Ecole d'Avionnerie de Cartierville, les Ecoles Techniques de Québec, des Trois-Rivières, Montréal et Hull, et les Ecoles d'Arts et Métiers, Octave-Cassegrain, Chicoutimi, Grand'Mère, La Tuque, Lachine, Lauzon, Maisonneuve, Port-Alfred, Rimouski, Shawinigan, Sherbrooke, Sorel, Thetford Mines et Verdun.

Les élèves de langue anglaise sont groupés à l'école William-Lunn (Montréal).

Peuvent être admis à bénéficier de cette offre exceptionnelle des gouvernements fédéral et provincial, tous les hommes et femmes de plus de 16 ans, non assujettis au service militaire et désirant suivre un cours en vertu du plan d'initiation aux travaux de guerre.

La situation financière des personnes aptes à suivre ces cours a reçu une attention spéciale de la part du gouvernement qui fait en sorte de rendre les différents genres d'initiation le moins onéreux possible pour ceux qui sont dépourvus des ressources nécessaires. Voici les principaux avantages :

a) enseignement théorique et pratique gratuit ;
b) transport gratuit de leur domicile respectif à l'école ;
c) allocations hebdomadaires versées aux élèves comme suit :

1. chef de famille demeurant hors de son foyer .. .. $ 18.00
2. chef de famille demeurant au foyer 13.00
3. célibataire en pension hors du domicile familial 9.00
4. célibataire vivant au domicile familial 5.00

II — FORMATION DES ASPIRANTS-MARINS

Le recrutement des candidats se fait directement par les autorités de la Marine. Les élèves qui suivent ces cours sont actuellement groupés à l'école de Stadacona (Québec). On leur enseigne principalement l'anglais, la technologie propre à la marine, la géographie économique, le français et les mathématiques. Après un maximum de six (6) mois de formation, les élèves sont affectés aux diverses unités de la Marine canadienne.

III — COURS DE PERFECTIONNEMENT POUR LES MILITAIRES

a) FORMATION TECHNIQUE : Afin de donner aux soldats les connaissances indispensables aux diverses fonctions et aux métiers requis par la guerre mécanisée, le Service de l'Aide à la Jeunesse a organisé des cours spéciaux de mécanique d'ajustage, de mécanique automobile, de radio, etc., dans différents centres notamment à l'Ecole d'Arts et Métiers de Rimouski, qui est presque entièrement consacrée aux militaires.

b) FORMATION INTELLECTUELLE : Les besoins de l'armée sont nombreux et variés. Les cadres administratifs ont besoin de commis compétents ; c'est pour fournir aux diverses unités, des sténographes bilingues, des classificateurs et des aides-comptables que le Service de l'Aide à la Jeunesse, en collaboration avec le gouvernement fédéral et les autorités militaires, a inauguré des cours de sténographie, de dactylographie, de mathématiques et d'anglais en différents centres notamment à l'Ecole de Stadacona (Québec).

Ces cours s'adressent aux membres des corps masculin et féminin de l'armée.

IV — FORMATION DES ASPIRANTS-AVIATEURS

En vertu du même plan fédéral-provincial d'initiation aux Travaux de guerre, un certain nombre d'aspirants-pilotes, observateurs, bombardiers et navigateurs, physiquement aptes à ce genre de service suivent des cours de mathématiques et de sciences pour se préparer à leur future mission. Ces élèves ayant fait leur 9e, 10e ou 11e année sont groupés à l'Université de Montréal (Immeuble de la Montagne) et à l'Université Laval (Faculté des Sciences). Les cours donnés dans les deux langues sont organisés exclusivement par la province de Québec, à la demande des autorités fédérales.

Les élèves sont recrutés directement par le Corps d'Aviation Royal Canadien.

V — FORMATION D'OUVRIERS POUR L'AVIONNERIE

L'Avionnerie-Ecole de Cartierville est une institution destinée à préparer des ouvriers qualifiés dans l'art de fabriquer des avions et d'en assurer l'entretien et la réparation.

L'enseignement théorique et pratique se divise en deux sections : la section de *fabrication* qui a pour but de préparer des ouvriers qualifiés requis par les industries qui fabriquent les avions, et la section d'*entretien* qui a pour but de préparer les aides-mécaniciens pour l'entretien et la réparation des avions utilisés dans les services du Corps d'Aviation Royal Canadien. Cette dernière est la plus importante et les élèves en sont recrutés directement par le C.A.R.C.

VI — FORMATION DE MEDECINS, DENTISTES ET INGENIEURS

En vertu de l'entente fédérale-provinciale, cinq cents bourses ont été distribuées cette année aux étudiants de la Province de Québec qui poursuivent des cours de médecins, d'art dentaire ou de génie.

En retour de l'aide financière ainsi reçue, ces étudiants s'engagent à mettre leurs services, au terme de leur cours, à la disposition de l'autorité compétente, pour la poursuite de l'effort de guerre du Canada.

VII — FORMATION AGRICOLE

La prospérité de notre agriculture étant l'un des facteurs essentiels à la Victoire, le Service de l'Aide à la Jeunesse consacre chaque année des sommes importantes pour la formation des jeunes agriculteurs.

Cette cédule vise à perfectionner les jeunes ruraux dans les connaissances du métier qui leur est propre. Elle tend à développer les aptitudes diverses de la jeunesse campagnarde, et urbaine en certains cas, dans les différentes régions de la province.

La simple énumération des différents projets d'initiation donne déjà une idée de l'excellente coopération apportée par le Service à la classe rurale : initiation à l'agriculture proprement dite, à la mécanique agricole, à la forge et à la menuiserie, à l'industrie laitière, à la transformation industrielle du lin, à la culture de la betterave à sucre, à l'artisanat rural, à la coopération, aux pêcheries maritimes ; initiation de « jeunes leaders » à l'économie et à la sociologie agricoles, à la culture du blé d'Inde hybride, initiation de tuberculeux convalescents à la petite menuiserie, initiation de jeunes B. S. A. à l'enseignement rural.

Les principaux centres sont : Ste-Anne-de-la-Pocatière, Ste-Anne-de-Bellevue, Ferme-Ecole de Rouville, St-Barthélémy, Ecole de laiterie de St-Hyacinthe, Ecole du Lin de Plessisville, Ecole Normale Jacques-Cartier (Montréal), Ontario (diplômés en Agriculture — betterave sucrière).

VIII — FORMATION DOMESTIQUE

Le Service de l'Aide à la Jeunesse n'a pas oublié la jeunesse féminine urbaine et rurale. Les cours organisés, avec le concours du ministère fédéral du Travail, visent à deux buts :

1° former, par la théorie et la pratique, des aides-ménagères qualifiées et des cuisinières compétentes afin de leur faciliter le placement dans le service domestique.

2° venir en aide aux jeunes filles de la campagne dont les parents sont cultivateurs et les initier, par la théorie et la pratique, aux travaux d'art et d'économie domestique dont la connaissance est indispensable aux femmes qui doivent vivre sur des fermes.

Les principaux centres d'entraînement sont : Québec, Sherbrooke, Upton, P. Q.

A QUI S'ADRESSER

1o. Pour le Plan d'initiation aux Trauvaux de Guerre

Service de l'Aide à la Jeunesse
88, Grande Allée, Québec
35 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

2o. Pour les Aspirants-Marins

Le Commandant HMCS "Montcalm"
30, Ave Laurier, Québec

3o. Pour les Aspirants-Aviateurs

Aux Commandants des centres de recrutement
53, rue Buade, Québec
1254, rue Bishop, Montréal

4o. Pour les bourses universitaires, l'initiation agricole et les cours d'économie domestique

Service de l'Aide à la Jeunesse
88, Grande-Allée, Québec

EDMOUR-J. PROULX, Administrateur du Service

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Problème No 577

M. Edelmar Bellavance, 627 Des Pins, Dolbeau, comté Roberval, P. Q. ; Mme Adélard Desroches, 1044, rue Richelieu, Village Richelieu, comté Rouville, P. Q. ; Mme Joseph Poulin (D.), St-Côme-Linière, comté de Beauce, P. Q. ; Mlle Celina Doyle, 207, rue St-Olivier, Québec, P. Q. ; M. Emmanuel Auger, 3782a, rue Mentana, Montréal, P. Q.

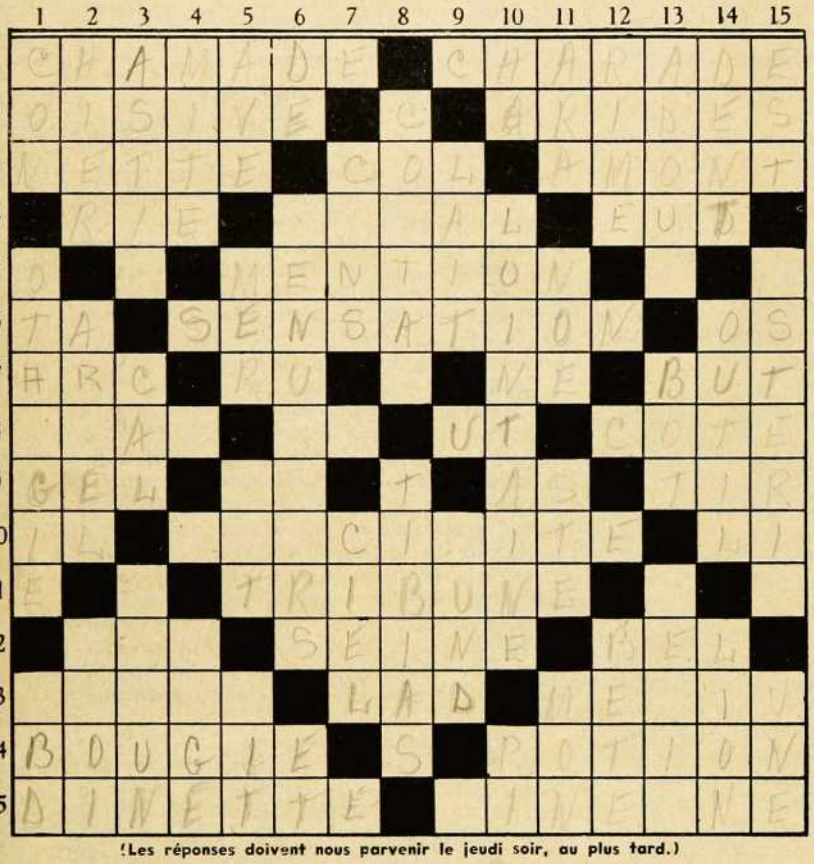
AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

Solution du Problème No 578

SI	■	MACKENZIE	■	AS
UNS	■	BOITIER	■	FLO
PEAN	■	NEREE	■	LOUP
EGLON	■	FER	■	TURCO
RATE	■	E	■	S	■	M	■	EMIR
FLA	■	CLE	■	PIC	■	ETE
LE	■	TAILLADIN	■	EU
U	■	DELTA	■	RAVIN	■	X
■	C	■	LIE	■	M	■	SEL	■	D	■
COQ	■	N	■	RIF	■	T	■	KEF
ABUS	■	PICOT	■	COCO
URE	■	K	■	THE	■	G	■	BOL
SA	■	LAC	■	E	■	ARA	■	RI
E	■	COLIN	■	AROME	■	E
■	COFIDEJUSSEUR	■

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 579



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Signal donné par le tambour pour annoncer que des assiégés capitulent. — Sorte d'énigme où l'on doit deviner un mot à l'aide de syllabes.
2. Inoccupée. — Stériles.
3. Sans surcharge. — Partie de la chemise qui entoure le cou. — Côté où descend un cours d'eau.
4. Subj. d'un verbe gai. — Avance verticale fournie par le timbre d'un casque et destiné à préserver le nez. — Posséda
5. Distinction accordée à un ouvrage.
6. A toi. — Mouvement intérieur qui porte à faire quelque chose. — En évidence chez les maigres.
7. Portion de circonférence. — Petit ruisseau. — Négation. — Point où l'on vise.
8. Ensemble des couches de la partie intérieure du terrain jurassique. — De l'alphabet grec. — Dans la gamme. — Os des parties latérales de la poitrine.
9. Gelée des eaux. — Interjection. — Aviateur célèbre. — Art de lancer.
10. Lui. — Caractère de ce qui est grêle. — Mesure itinéraire chinoise.
11. Lieu élevé d'où parlent les orateurs.
12. Rivière de Suisse. — Fleuve de France. — Qui plait à l'œil.
13. Nom que les musulmans donnent à Dieu. — Garçon d'écurie de course. — Homme désagréable.
14. Chandelle de cire à mèche tressée. — Remède liquide qui ne s'administre que par cuillerées.
15. Petit dîner que les enfants font avec leurs poupées. — Action fine.

VERTICALEMENT

1. Préfixe. — Douleur d'oreille. — Préfixe arabe.
2. Date récente. — Personnage de la *Tempête* de Shakespeare. — Titre légal de l'or et de l'argent.
3. Outil dont les cordonniers se servent pour lisser les semelles. — Durillon. — Engrais.
4. Genre d'arachnides qui vivent dans les fourrures. — Maladie virulente.
5. Grain du chapelet. — Vaste amas d'eau salée. — Application des connaissances à la réalisation d'une conception. — Coup sûr, au baseball (ang.).
6. Etui de métal. — Denymphéacées aquatiques. — Conjonction.
7. Affection hypocrite. — Espace indéfini.
8. Qui appartient aux côtes. — Os le plus gros des jambes.
9. Liquide blanc. — Ville de la Suède.
10. Interjection — Eloignée du lieu. — De l'alphabet grec.
11. Gros perroquet. — Constructeur de l'arche. — Sainte (abr.). — A moi.
12. Retour du même son à la fin de plusieurs vers. — Personne extrêmement ignorante.
13. Cap du Tigré. — Se dit d'une difformité du pied. — Produit par le croissement de sujets différents.
14. Saillie d'une roue d'engrenage. — Instrument de travail. — Colonie pénitentiaire de la France.
15. Point cardinal. — Echinoderme appelé vulgairement *étoile de mer*. — Seule.

FLEUR DE TAHITI

(Suite de la page 18)

de réponses, entre ces murs, n'ont eu qu'un sens incompréhensible.

•

Dans le petit hôtel de l'avenue du Roule il y avait, au même instant, quelqu'un qui n'eût pas vendu son âme au diable pour être plus heureux. C'était Rémy. A ses oreilles vibraient encore les mots caressants que le téléphone venait de lui transmettre.

A quelle délicate réserve elle avait obéi d'abord, hésitant pour la forme à le laisser venir la chercher !... Mais, lorsqu'il lui avait dit, en riant, qu'il mourrait de chagrin s'il ne pouvait la voir aujourd'hui, comme vite elle avait répondu : « Non, non, ça je veux pas ! » Alors, elle avait demandé, pour changer de robe peut-être, un délai d'une heure. Adorable coquetterie de la femme ! Et puis elle avait dit sa préférence pour qu'il ne vînt pas à la pension de famille. Ailleurs donc ? Et elle avait choisi la gare de Passy... Il ferait stopper son auto au coin de la Chaussée de la Muette, comme il le lui avait proposé, et dans soixante minutes, c'est-à-dire un peu avant quatre heures, elle prendrait place à côté de lui dans la voiture !

A l'heure dite, Jasmine sortait de la villa Perraz. Il n'y avait pas même deux cents pas à faire pour être sur le lieu du rendez-vous.

Elle allait d'un pas leste, ne se doutant pas, l'imprévoyante, que Vasco l'avait précédée depuis dix minutes. Ce qu'elle n'avait pas soupçonné, malgré ses précautions vocales, c'est que tout de même il était très bien arrivé à saisir qu'elle irait retrouver dans une heure ce M. Rémy Valière à la gare toute proche. Mais pour y prendre le train, elle et l'autre, supposait-il.

Le jaloux voulait, tout au moins de loin, renseigner ses yeux.

Quand elle passa donc devant la façade de la petite gare du chemin de fer de Ceinture pour gagner la Chaussée de la Muette, sans qu'elle l'aperçût, Vasco, le nez dans un journal, était posté sur le trottoir en face.

En la voyant s'approcher, Rémy ouvrit la portière de l'auto que fleurissait à l'intérieur une grosse botte d'œillets rosés.

Comme ils passaient entre les frondaisons touffues du Ranelagh :

— Mais où me menez-vous ? questionna-t-elle de sa voix gazouillante. Quelle confiance il me faut avoir, je ne me reconnais pas !

— Je vous mène tout près, dit-il. Nous allons rejoindre ma tante au pavillon d'Armenonville, où mon père se rendra, lui aussi... Ils vont vous faire une invitation qui sera pour vous, je l'espère, une agréable surprise.

— La surprise annoncée, avant-hier !

— Cela même. Je vous supplie d'accepter.

— Accepter quoi ?

— Ils vous expliqueront. C'est tout simple. Promettez-moi de ne pas refuser.

— Sinon, vous en mourrez... de chagrin ?

— Oui.

— Oh ! mais, oh ! mais, c'est qu'il dit ça sérieusement !

•

Les deux jours suivants, Jasmine ne put ignorer l'inquiétude et source fièvre de Vasco. Elle devinait qu'il cherchait à se trouver seul avec elle. Qu'avait-il donc d'important à lui dire ? Bien qu'elle eût fait exprès de l'éviter, elle résolut de le décourager à tout jamais. Se trouvant face à face avec lui dans le vestibule désert, elle fut sur le point de prendre elle-même l'offensive. Mais il attaqua le premier :

— Dommage pour le fiancé de Tahiti ! fit-il tout bas avec une intonation railleuse.

Elle se cabra, interloquée :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Dommage, à moins que ce soit avec le dit fiancé que l'on vous ait vue.

— Je me demande, monsieur Perraz, en quoi peut vous intéresser le fait que l'on m'ait vue avec Pierre, Paul ou Jacques. Cela vous blesse ?

— Cela me surprend. Votre fidélité, dont vous vous serviez comme d'un bouclier contre mon amour, était donc une blague ? Vous m'avez trompé. Le prétendu Jean, prétendant imaginaire que vous m'avez jeté si méchamment à la tête, n'existe pas.

Elle eut un petit frisson, se rappelant que, en effet, elle lui avait lancé le prénom de Jean Dumassier. Il ne fallait pas se démentir :

— Mais si, mon cher monsieur Perraz, il existe, soyez rassuré. Par contre, je vous le demande pour la dernière fois, ne m'importunez plus avec vos discussions et vos observations ridicules. J'en ai assez, vous m'entendez bien. Sinon, j'aurais le regret de déménager d'ici, non sans avoir éclairé votre très aimable mère sur le motif de mon départ.

Le commerçant était touché au vif. Il balbutia :

— Oh ! non, allons, vous ne feriez pas ça, mademoiselle Gerly. Je vous jure de ne jamais plus...

— Bon. Alors, tant mieux.

Mais il ne désarmait pas. En la voyant s'éloigner vers l'escalier, une lueur farouche éclairait la violence de son regard.

Elle, délivrée de cette vaine dispute, avait retrouvé sa joie, à la pensée que dans cinq jours, d'ailleurs, elle serait en vacances dans le cottage des Valière, en Normandie.

VI

Le temps des cerises a symboliquement des charmes inoubliables, selon l'une de nos chansons les plus populaires. Pour Rémy comme pour Jasmine ce temps serait plus tard dans leurs souvenirs, quoi qu'il advienne, celui passé dans le pays de Caux par l'un des plus beaux mois que l'on ait vus depuis longtemps sur nos côtes normandes.

Pas tout à fait au bord de la mer était le cottage où déjà, tout petit, M. Valière et sa sœur venaient séjourner en été avec leurs parents ; mais on y respirait quand même le grand air salé. A peine deux milles le séparaient des Petites Dalles, plage minuscule, en hémicycle de galets ne découvrant du sable qu'à marée basse, mais d'autant plus pittoresque par le rapprochement de ses deux falaises aux tons de craie et de rouille sous leurs capuchons de verdure.

D'autres amis étaient invités, qui se succédaient après être demeurés là plus ou moins de jours. Aussi bien, la propriété comprenant plusieurs corps de batiments à la manière d'une ferme transformée en habitation de plaisance, il y avait de la place.

Et c'étaient des jeux et des babillages continuels, les bains et le dancing aux Petites Dalles.

Jasmine avait conquis la sympathie de tout le monde par sa grâce naturelle, son étrange beauté, ses candides impulsions, son parler tour à tour dolent, enflammé, nostalgique. A la mode de Tahiti, elle se piquait parfois de grosses fleurs au hasard dans les cheveux, ainsi que devaient le faire aussi les compagnes de Nausicaa sur les rivages phocéens . . .

Mme Rolle-Valière, lorsque quelqu'un de leurs invités lui demandait si cette jeune créole était la fiancée de Rémy, répondait que, pas du tout, qu'il n'y avait entre eux qu'une camaraderie d'école. Et, questionné pareillement en catimini, M. Valière esquissait un sourire étonné non moins que vaguement négatif.

•

Septembre avait peu à peu fait souffler, sur les flots, une bise plus âpre. Jasmine avait accepté de venir passer ici toute la période des vacances; par discrétion, toutefois à plusieurs reprises, elle avait doucement risqué son intention de ne pas rester davantage, exposant à Mme Rolle-Valière que les autres invités étaient tous repartis.

— Plus un mot là-dessus, ma chère petite ! Votre cas n'est pas le même. Tous ces gens-là ont des foyers en France, tandis que vous . . . Nous vous savons si seule, quand vos livres et vos cours n'accaparent pas toutes vos pensées. Or en ce moment, c'est la récréation. Excusez-moi de vouloir vous garder ; à moins que vous n'en ayez assez d'être parmi nous . . .

— Oh ! madame, pouvez-vous me dire ça !

La tante de Rémy l'embrassa, puis avec son organe de haut-parleur, malgré sa prétendue faiblesse des cordes vocales :

— A propos, j'oublie toujours de vous le demander. Avez-vous reçu des nouvelles de votre mère ?

— Mais non, madame, je n'y comprends rien. Pourtant à la Villa Perraz il était bien convenu que les lettres me suivraient ici. J'ai donné l'adresse au bureau. Quelle supposition dois-je faire pour me tranquiller ? Auparavant, je n'étais jamais un mois entier sans recevoir une lettre de maman.

— Certainement, pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

Hélas ! le soir même du jour où ces propos s'étaient, le matin, terminés par une formule réconfortante, un démenti formel vint en détruire l'optimisme.

Sur la terrasse du cottage, comme M. Valière et sa sœur, Jasmine et Rémy étaient tous les quatre en contemplation devant un merveilleux coucher du soleil illuminant le ciel de nuances et de formes fantastiques, ils virent, au loin, tachant d'un point grandissant la blancheur de la route, le facteur à bicyclette.

— On dirait qu'il vient ici, dit M. Valière. A cette heure-ci, ce ne peut-être qu'un télégramme.

Aucun pressentiment fâcheux ne troublait Jasmine qui, près de Rémy, continuait à s'extasier sur une sorte de gigantesque cathédrale construite par des nuées violettes dans l'éther comme incendié. Ils suivaient avec un mutuel intérêt la métamorphose très lente des lignes constamment déformées de l'édifice immatériel.

Mme Rolle-Valière, à l'exemple de son frère, était moins dans les nuages et fixait sa pensée sur le porteur de nouvelles.

— A moins qu'il n'aille à la ferme des Beugnots, présuma-t-elle.

Quand l'homme fut exactement au bas de la terrasse, M. Valière lui cria :

— Holà ! facteur, est-ce pour nous ?

Surpris d'être interpellé, — car il ne regardait que les cailloux de la route, — il releva la tête et freina sa machine :

— Oui, monsieur Valière, ou plutôt . . . c'est une dépêche pour la demoiselle qui habite chez vous.

— Ah ! mon Dieu ! exclama Jasmine. Qui peut me télégraphier ?

Sur-le-champ Rémy les a quittés, courant vers les bâtiments pour arriver à la grille en même temps que le facteur. Les trois autres prennent à pas contenus la même direction. On s'efforce de raisonner la jeune fille, pour qu'elle ne s'effraie pas inutilement, avant de rien savoir.

Rémy revient, tenant le bleu petit papier qu'il tend à Jasmine extraordinairement pâle, subissant par avance une émotion mystérieuse. Elle déchire le pli d'un doigt tremblant et chevrote d'une voix blanche :

— C'est de là-bas ! Excusez-moi, je n'ai plus de respiration . . . Ah ! c'est donc cela que maman ne m'écrivait pas. Elle est malade et demande à me voir . . . C'est mon frère qui m'a câblé ce triste message. Lisez, cher monsieur, moi, je n'en aurais pas la force.

M. Valière lut tout haut :

« Papeete — 8-9-33 — 8 h. — 36 mots. — Mère en mauvais état de santé te réclame. Très inquiets, nous te prions de t'embarquer sur le plus prochain paquebot. Me répondre oui simplement. FABRICE GERLY.

Au bord d'une allée qu'éclairait de sa projection vermeille un des derniers rayons du couchant, ils restaient tous les quatre immobiles et consternés.

VII

Ici le printemps commençait.

Parmi les jeunes feuillages dominés par les minces cocotiers aux grandes palmes nervées, en lavant du linge au ruisseau bleu, Draïna chantait dans son parler naïf mais tout coloré de poésie primitive :

Tutai ! Tii !
Sur mon cœur sombre
Des nuages lourds font une ombre
Qui me fait mal.
Tutai ! Tii !
De la pluie est en eux,
Comme mes yeux
Sont pleins de larmes.

— Ruma-ruma (voile de tristesse) ! Maëva. Depuis que Tii (esprit malfaisant) a fait souffrir madame maîtresse, il nous a nous-même empêchées de rire, Draïna !

— Oui, dit l'autre servante, je n'ai plus aux lèvres que des soupirs ténébreux ou bien le silence.

— Toi et moi, dit Maëva. Naguère, nous étions des oiseaux gazouillant comme les phalènes aux ailes de velours noir.

•

Assise derrière une fenêtre opposée à la façade de l'habitation, recluse volontaire comme si elle ne voulût plus s'intéresser au mouvement de l'avenue, Mme Gerly regardait dans le vide, n'ayant que de grandes fougères et des hibiscus devant sa détresse, quand elle se dressa subitement.

— Mère, je viens t'annoncer une visite.

C'était le grave Fabrice qui lui parlait.

Pauvre amour . . . quand

LA MAUVAISE HALEINE ENTRE EN SCÈNE !



Ne prenez pas de chance ! Employez la Crème à Dents Colgate — le dentifrice qui purifie votre haleine tout en nettoyant vos dents !



LA CRÈME À DENTS COLGATE, voyez-vous, a une mousse active et *pénétrante* qui va dans les interstices cachés entre vos dents — aide à déloger les particules d'aliments en décomposition et à mettre fin aux odeurs de salive stagnante qui sont une *cause* commune de mauvaise haleine.

Et Colgate a un agent de polissage doux et inoffensif qui nettoie parfaitement l'émail des dents — qui leur redonne leur brillant éclat naturel ! Et puis Colgate a une délicieuse saveur piquante qui plaît aux enfants comme aux adultes.

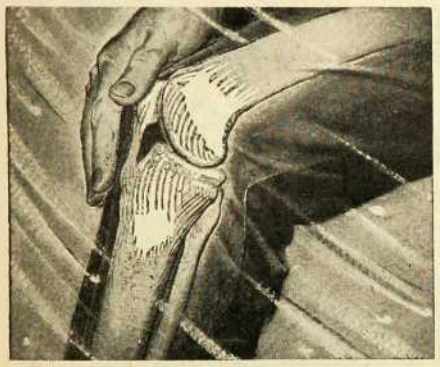


SI L'ON NE VOUS DÉROBE PAS DE BAISERS — DEUX FOIS PAR JOUR — ET AVANT DE SORTIR — EMPLOYEZ LA CRÈME À DENTS COLGATE



ELLE PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

Soulagement rapide des ARTICULATIONS



DOULOUREUSES AU FROID

Quand les vents glacés vous transpercent, ressentez-vous de vives *douleurs aux articulations ?* L'Absorbine Jr. soulage rapidement ces tortures de l'hiver !

Normalement, de minuscules vaisseaux sanguins alimentent les articulations d'un liquide lubrifiant. Le froid comprime ces vaisseaux. Les articulations *" grincent "*.

Frictionnez-vous avec l'Absorbine Jr. ! Elle répand une *chaleur* bienfaisante, active la circulation du sang, aide la nature à contrecarrer les effets du froid. Vos *articulations* sont bientôt *soulagées*.

Dans les pharmacies, $1.25 la bouteille. Ecrivez à W. F. Young Inc., 286 ouest, rue St-Paul, Montréal, P. Q., pour échantillon gratuit.

FAMEUSE aussi pour soulager 'pied d'athlète' foulures, contusions

ABSORBINE JR.

Avant le Dîner,

SERVEZ À VOS HÔTES DU

Sherry

SEC

SUD-AFRICAIN

(35% esprit de preuve)

26 onces . . 95¢

BRANDY (78% esprit de preuve)
10 onces $1.15
26 onces $2.80
40 onces $4.20

PAARL TAWNY (Porto) (34% esprit de preuve)
26 onces . . . . 90¢

148NFR

— Personne, répondit-elle en se rasseyant comme accablée, je ne veux voir personne.

— Nous te comprenons bien, pauvre mère, mais laisse-moi penser que cette visite pourrait néanmoins t'occuper quelques instants, donc distraire un peu ton chagrin . . .

— Le coup qui m'a frappée fait que tout m'indiffère, Fabrice. Tout, entends-moi bien, tout excepté ma blessure. Je ne veux voir personne.

Le fils préféra d'abord se taire pour ne pas heurter d'un nouveau choc la sensibilité à vif de sa mère ; c'est donc seulement au bout de quelques secondes que d'une voix très lente, comme se parlant tout bas à lui-même :

— Je vais aller dire à M. et Mme Seltorge . . .

— Ils sont donc de retour ?

— Oui, mère, je l'ignorais comme toi. Au Consulat, j'ai rencontré M. Seltorge. Il m'a dit son désir, et celui de sa femme, de venir t'apporter les impressions de son beau voyage. Revenus avant-hier, ils auraient voulu, sans plus tarder, te parler . . de . . .

— De qui ? Tu leur as révélé quelque chose ?

— Non, rien.

— Ce n'est pas possible.

— Mère, je ne t'ai jamais menti. Ils ne savent absolument rien ; je n'ai fait qu'échanger quelques mots avec M. Seltorge.

Mme Gerly se releva. Comme la brûlant d'un feu intérieur, une décision subite l'exaltait.

— Eh bien ! dit-elle, c'est donc moi qui vais les mettre au courant ! Fabrice, j'ai hâte de les voir. Quand m'arriveront-ils ?

— Bientôt. Ah ! arrange-toi pour que ma petite Hélo nous laisse seuls.

Il répliqua, hochant la tête :

— Ne crains pas de la voir avant le dîner, mère ! Elle est au tennis avec son cousin Jean.

A la manière de tous ceux qui reviennent en bonne santé et sans souci d'un congé agréablement rempli, — pour eux douze mois de béatitude en divers pays de leur choix ! — les Seltorge débordaient d'exubérance. Ils furent fort étonnés de trouver à Mme Gerly une figure de deuil, un regard douloureux en des traits durcis, malgré le sourire forcé d'un accueil qu'ils supposaient tout autre.

— Qu'avez-vous, chère amie ? s'inquiéta Mme Seltorge. Je vous vois changée. Est-ce que ça ne va pas ?

M. Seltorge accentua la question sur un ton affectueux :

— Rien qu'une contrariété passagère, espérons-le ?

— Hélas ! soupira la veuve quand, ayant invité les deux arrivants à s'asseoir, ils eurent pris place sur des sièges rapprochés, le mal qui me mine est — en dehors de la mort d'un de ses enfants — la plus grande peine dont une mère puisse souffrir.

Mme Seltorge crut avoir deviné :

— Auriez-vous des ennuis avec Hélo ?

— Non, il ne manquerait plus que ça ! . . Mes bons amis, plaignez-moi, c'est de Jasmine qu'il s'agit.

— Jasmine, allons donc ! objecta le fonctionnaire.

— Jasmine, que nous avons quittée si studieuse, en si parfaite sécurité ! affirma sa femme. Que lui est-il donc arrivé ?

— Ce que, sans mon imprévoyance, j'aurais pu si facilement éviter. Quel remords pour moi de ne pas avoir empêché ma fille aînée de partir ! . . . Paris est une ville dépravée, corrompue, un redoutable et soi-disant paradis où l'on côtoie à chaque pas des pièges. Je m'en doutais bien, ayant mis Jasmine en garde contre les dangers des tentations. Inutiles conseils avant son départ et par la suite. Elle avait beau m'écrire épître sur épître pour m'illusionner, mes craintes persistaient, si bien que la vérité cruelle est venue à moi sans tout à fait me surprendre.

M. et Mme Seltorge, stupéfiés par cette déclaration dépassant le vraisemblable, étaient visiblement impatients de connaître enfin ce qu'elle avait appris. Elle déclara, haletante :

— J'ai reçu une lettre significative, impitoyable, dans laquelle m'est révélé que Jasmine, au lieu de travailler, mène indignement à Paris une vie de plaisirs.

— Ho ! . . . voilà qui . . . Elle n'a pu passer son examen de première année à l'Ecole de Médecine, cet examen de physique et chimie qui l'intéressait tant ?

— Si, tout de même, répondit la mère. Du moins, elle le prétend sur le dernier papier que j'ai reçu d'elle.

— A la bonne heure ! Mais qui donc ainsi s'est permis ?

— Une personne à l'abri de tout soupçon.

— Que vous aviez priée de vous renseigner ?

— Pas du tout.

— C'est alors quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

— Ne dites pas cela, Seltorge. La lettre qui m'a mis sous les yeux la conduite de Jasmine est un service spontané, un élan dans la bonne intention de ne pas me laisser ignorer un fait que tout le monde connaît dans la pension de famille où vous l'avez laissée.

— C'est donc un client de la Villa Perraz qui vous a écrit ?

— Oui, un missionnaire brésilien. Vous devez, comme moi, reconnaître l'autorité indiscutable d'un tel témoignage.

M. Seltorge fit un sursaut et consulta des yeux sa femme. Sans un mot, ils parurent se comprendre, car ils échangèrent un regard d'intelligence dont l'effet fut de provoquer cette question de Mme Gerly :

— Quelle pensée avez-vous donc ?

— La certitude que la lettre reçue par vous est apocryphe. Celui qui l'a soi-disant écrite, ce client de la pension de famille du boulevard Beauséjour, ce missionnaire brésilien dont vous croyez avoir un respectable autographe se nomme le Père Anselme, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Vous le connaissez ?

— Nous l'avons connu. Mais il est mort, huit jours avant l'arrivée de Jasmine en France.

Très agitée, ouvrant aussitôt dans la pièce où ils se trouvaient un secrétaire en bois moucheté. Mme Gerly balbutiait des exclamations indistinctes. A l'intérieur du meuble, elle fit jouer un ressort, qui fit sortir un tiroir secret contenant le document suspect. Elle agissait précipitamment, entraînée par une espérance à laquelle elle n'osait encore s'abandonner, mais comme si déjà, sous la force d'un bon vent, le voile d'un mystère était secoué, prêt à se déchirer.

— Voici, dit-elle en remettant la lettre à M. Seltorge, qui pour mieux lire de près avait changé ses lunettes.

Penchée sur son épaule, sa femme lisait aussi.

— Abominable calomnie ! clama-t-il après avoir d'abord examiné la signature. Nons seulement c'est un faux, pour la raison que je vous ai donnée et que je vous certifie, mais mensongères sont toutes ces insinuations, perfides. Ah ! ma chère amie, comment le ciel a-t-il permis que vous soyez le jouet . . .

— Le jouet ? . . . Mais une preuve, une preuve absolue que tout ce que vous me dites n'est pas inventé par généreuse pitié pour alléger ma douleur !

— La preuve, répondit le fonctionnaire, je crois pouvoir vous l'apporter dans quelques minutes. Juste le temps d'aller à notre maison et d'en revenir. Pas besoin d'être graphologue pour démasquer l'imposteur qui vous a écrit ceci.

— Te voilà donc devenu détective, Henri ! Tu soupçonnes le coupable, et tu as un moyen de certifier sa fourberie ? Qui ? Comment ? questionnait Mme Seltorge sans rien entrevoir.

— A tout à l'heure ! fit Henri, rayonnant.

Et, en disant ces mots, il rendait à Mme Gerly, profondément bouleversée, la pièce sortie du tiroir secret.

A quelques pas de là, sous la voûte verte de l'avenue, il rencontra Fabrice, qu'il mit au courant de la situation, lui exposant son espoir de guérir dans un instant l'immense chagrin de Mme Gerly. Tout en parlant, il l'entraînait chez lui.

— Le tout est que je mette la main sur certaines factures d'une banalité absolue.

— Des factures ?

— Oui, oui, tout à fait insignifiantes. Mais, grâce à l'Ad-mi-nis-tration, ayant de l'ordre, je vais les retrouver et votre mère va guérir !

Quand ils revinrent dans la pièce où les deux femmes attendaient avec une anxiété fébrile, M. Seltorge, en plus de ses lunettes, avait maintenant à sa disposition une grande loupe apportée pour une meilleure expertise des écritures à confronter. En moins d'une minute, il fut fixé. Alors, tel un mage ou un juge brandissant des pièces à conviction, tourné vers Mme Gerly, frémissante :

— La lettre qui vous a tant désolée, chère amie, ce tissu de mensonges est tout simplement l'œuvre d'un imbécile.

— Le fils Perraz, Vasco ! s'écria Mme Seltorge, tout à coup éclairée.

— C'est toi qui l'as nommé, dit-il. Comparez ces feuillets avec la lettre infâme, mes amis, comparez . . . Par bonheur, j'avais rapporté un paquet d'écrits de sa main : tous les comptes à la pension de famille sont faits par lui, et les notes de la semaine. Le vilain garçon ! Voilà pourquoi cette allusion à un fiancé auquel elle serait infidèle . . . Un fourbe qui se rendait ridicule par ses compliments à Jasmine !

— Certes, ah ! si je m'en souviens! renchérit Mme Seltorge. Il essaya souvent de me faire parler sur elle, sur vous, sur la vie qu'elle menait ici. Je ne me serais jamais douté qu'il avait l'âme aussi noire.

Fabrice et sa mère, sous ces flots de paroles, paraissaient en extase, éblouis par l'évidence devant les écritures étalées sur un guéridon. en pleine lumière. Indiscutablement. sur la lettre soi-disant signée par le missionnaire brésilien — mort plusieurs mois avant la date marquée en haut du texte ! — on reconnaissait toutes les formes de caractères, les mêmes majuscules, les mêmes barrages des *t*, la même inclinaison que sur les notes manuscrites du fils Perraz. Toutes ces remarques définitives, ils les exprimaient dans l'émotion la plus vive.

— Alors, alors, triompha M. Seltorge, vous voilà tranquillisée à présent, j'espère, car vous n'avez plus à maudire la pauvre enfant odieusement calomniée ! Elle n'en sait rien, j'aime à croire ? Qu'y a-t-il encore ? Eh bien ! mais, mais . . . on dirait que votre enthousiasme a du plomb dans les ailes . . .

— En vérité, dut avouer Fabrice, nous nous sommes épouvantés trop tôt sans contrôle. Nous avons eu la crédulité d'ajouter une aveugle foi à cet écrit, parce qu'il n'est pas ano-

nyme. Or, pour arracher Jasmine aux entraînements dont on nous la disait victime, je l'ai rappelée par télégraphe sous le prétexte : « Mère en mauvais état de santé, te réclame. » Ce matin, j'ai reçu la réponse brève que je lui demandais. Elle va revenir.

Le fonctionnaire levait les bras au ciel. Mme Seltorge se désola :

— Mais, c'est navrant, affreux ! Pauvre petite, elle doit être dans tous ses états, elle vous aime tant. N'allez-vous pas vivement, à l'instant, la détromper ?

— C'est que, en la laissant faire, murmura Mme Gerly, je serais si heureuse de l'embrasser ! . . .

Elle avait des larmes de joie dans les yeux.

Une tubéreuse aux cheveux — la blanche tiare sur l'oreille droite, — Hélo revenait du tennis, épanouie d'insouciance. Elle se jeta dans les bras de la visiteuse, ravie de la revoir. Fabrice avait aussitôt chuchoté à leur envoyé de la Providence de ne pas souffler mot à la sœur cadette de ce qui concernait l'aînée, et Mme Seltorge en fut par un signe immédiatement prévenue.

VIII

Le soir où leur était arrivée, comme une flèche funeste, la dépêche de Tahiti, les habitants du cottage proche des Petites Dalles ne pensèrent pas à dîner. Au bourg de Sassetot, on avait pu faire rouvrir la porte verrouillée de la poste, et dans le bureau mal éclairé, — après des recherches en ce lieu presque impossibles pour fixer le tarif en francs-or d'un envoi tellement extraordinaire, — la réponse avait enfin été acceptée, avec promesse qu'elle serait transmise, le lendemain, dès la première heure.

La réponse annonçait son retour à Papeete, n'est-ce pas, pour Jasmine, la fin de sa vie en France ? Y reviendra-t-elle jamais ? Elle est ravagée par le désespoir. A l'angoisse qui l'étreint de savoir sa mère frappée d'un mal subit, inexpliqué, se joint la peine profonde de quitter ses études et Rémy.

Quel jour le plus prochain paquebot s'en ira-t-il pour l'Océanie ? Via Suez ou Panama ? Elle en est totalement ignorante, et cela est bien naturel, car avait-elle lieu de s'en soucier, de connaître les dates, les mouvements présumés des départs, confiante comme elle l'était de rester plusieurs années sur le continent européen ?

Il fallait au plus tôt se renseigner.

On convint que, seule avec les domestiques, Mme Rolle-Valière resterait en Normandie ; juste le temps brusqué des arrangements nécessaires. Et, dans la matinée du lendemain, Jasmine et ses deux compagnons surgissaient, boulevard de la Madeleine, au Service des Passagers dans le bureau central des Messageries Maritimes.

Ils apprirent là que le *Céphée* partirait dans trois jours de Marseille vers Nouméa par Pord-Saïd, Melbourne et Sydney ; et que le navire *Espérance* quitterait le même port deux jours plus tard pour Tahiti par la Pointe-à-Pitre et Cristobal. Dates inexorables entre lesquelles elle devait choisir. Une remarque pouvait influencer des voyageurs pressés : le premier trajet nécessitait une escale d'une semaine et demie à Nouméa avant de repartir pour Tahiti.

Les regards de Jasmine et de Rémy se rencontrèrent.

— Ces deux jours de plus à Paris vous mèneront plus vite au but, dit-il.

Elle l'approuva d'un triste sourire.

M. Valière était pour les décisions immédiates :

— Vaut-il mieux prendre le billet déjà ? fit-il au préposé, jeune joufflu au crâne dénudé comme celui de Socrate.

— Même la veille, il n'est jamais trop tard. Qui sait ? répliqua l'aimable philosophe. Vous pourriez changer d'idée, et se faire rembourser ne s'obtient pas tout de suite, en pareil cas . . .

Changer d'idée ? Cette possibilité merveilleuse illumina l'esprit de Rémy, mais seulement pendant un quart de seconde, comme un éclair dans un ciel ténébreux. Quant à Jasmine, cette éclaicie ne la visita même pas. Hélas ! le télégramme pour son frère était à destination déjà.

— Voici le programme que je propose à Mlle Gerly, dit M. Valière, quand ils furent sortis du bureau des Messageries Maritimes. Elle va tout de suite retourner à sa pension de famille afin d'y faire ses malles et solder sa note . . .

— Ce que je voudrais d'abord, dit-elle, c'est passer à la Banque où j'ai un compte, pour en toucher la totalité. Puisque je vais quitter la France . . .

— Ne faites pas cela, ma chère petite, protesta M. Valière. Votre carnet de chèques n'est pas épuisé ? Non. Ne vous chargez donc d'aucune somme importante. Allons à votre Banque, d'accord, mais seulement pour y prendre une petite provision, comme argent de poche . . .

— D'autant plus qu'on ne sait jamais si l'on ne changera pas d'idée ! plaisanta Rémy, hanté par la réflexion du philosophe joufflu.

— Suite de mon programme ! continua M. Valière. Je commande un omnubus du P.-L.-M., qui, sur la fin de la journée, ira chercher vos bagages à Passy ; et, nous-mêmes, nous prendrons le train, ce soir, afin d'être à Marseille demain, à l'hôtel des Trois-Mouettes. Je vous noterai tout à l'heure l'adresse, que vous remettrez à votre pension de famille, en cas de courrier à faire suivre, jusqu'à mardi . . . Vous voyez que je pense à tout, hein ?

Sur ces mots, il héla un taxi.

— Sans vous deux, je serais bien plus malheureuse ! dit-elle sans oublier Rémy dans sa reconnaissance.

Au bord du trottoir, la voiture s'arrêta. Une sorte de mendiant, pauvre hère vendeur de journaux, leur proposait sa dernière édition, en murmurant le classique refrain :

— Etrennez-moi, ça vous portera bonheur.

D'un même mouvement instinctif, chacun des deux jeunes gens s'empressa de donner une offrande au falot tentateur. L'amour affligé, pris de vertige, s'accroche aux plus décevantes illusions.

•

Jasmine est dans sa chambre, dont l'exubérante Mme Perraz est montée lui rouvrir la porte.

— Nous étions fort intrigués de rester tant de sémaines, verdaderamente, sans autres nouvelles qué des mandats ! Mais à cause de votre médecine, on sé doutait bien tout dé même qué vous n'alliez plous tarder à rentrer . . .

— Je ne rentre, madame Perraz, que pour mettre au plus vite dans mes malles tout ce que je vous ai laissé.

— Que dice usted, vous nous quittez ? se rebiffa l'Espagnole, presque agressive.

— Hélas ! oui, madame Perraz, ma mère étant malade, mon frère m'a précipitamment rappelée.

Quel goût a une vitamine?



Nous ne savons pas quel goût a une vitamine . . . mais nous savons qu'en matière de cuisine, la saveur et la valeur nutritive marchent de pair.

Cela veut dire que, si les aliments sont préparés de façon à garder leur saveur, il y a des chances pour qu'ils conservent aussi la plus grande partie de leurs vitamines. En général, l'aliment le plus *nutritif* est également l'aliment le plus succulent . . . surtout s'il s'agit de légumes.

Ce sont là des notions encourageantes. C'est également un défi à toute personne qui prépare un repas, que ce soit pour elle-même ou pour les autres. Une cuisson malhabile est susceptible de ne donner que des repas insipides et peu appétissants . . . et de faire perdre aux aliments leurs précieux sels minéraux et leurs vitamines.

La *bonne* cuisine est à même de transformer les aliments les meilleur marché en mets appétissants et nourrissants. Pour varier, on les combinera à d'autres aliments, et on les agrémentera de sauces savoureuses et de garnitures. Les livres de cuisine modernes, les magazines, les programmes de radio, donnent, à ce point de vue, tous les conseils désirables.

Voici quelques indications sur la façon de conserver les vitamines — et la saveur ! — des mets que vous servez à votre famille.

Pour conserver les vitamines

► Quand on fait cuire les légumes, il est préférable d'amener la température aussi rapidement que possible au point d'ébullition, après quoi l'on peut baisser la flamme.

► Quand on fait cuire des aliments si on les aère, en les remuant, on détruit les vitamines.

► Les aliments ne doivent pas être passés au tamis pendant qu'ils sont chauds.

► Les aliments doivent être cuits dans le moins d'eau possible.

► L'eau de cuisson, et l'eau des légumes en conserve sont bonnes pour préparer les soupes, les sauces, les jus.

► Les fruits et les légumes coupés en morceaux ne doivent être préparés qu'au moment de servir.

► Les aliments congelés doivent être mis à cuire avant qu'ils soient dégelés.

► Les aliments congelés destinés à être consommés crus, doivent être employés aussitôt dégelés.

Vous trouverez des conseils additionnels, et des renseignements sur la valeur nutritive de divers aliments, dans le feuillet gratuit de la Metropolitan, basé sur les règlements officiels du Gouvernement canadien, concernant l'alimentation, et qui est intitulé : "Vos aliments — quelle est leur valeur au point de vue santé ?"

• • •

Publié par la Metropolitan Life Insurance Company au bénéfice du Programme d'Alimentation du Département Fédéral des Pensions et de la Santé Publique.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

PRÉSIDENT DU CONSEIL
Frederick H. Ecker

PRÉSIDENT
Leroy A. Lincoln

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 1-S-43, "Vos aliments — quelle est leur valeur au point de vue santé ?"

Nom _____

Numéro de rue _____

Localité _____ Prov. _____

"Ils commencent à appeler mon garçon "CRIQUET"!

LE GRUAU D'AVOINE QUAKER EST-IL UN BON ALIMENT POUR LUI?

Les savants disent que si vous voulez que votre garçon profite et grandisse, il lui faut beaucoup d'énergie alimentaire, de protéines et de vitamines B. L'avoine roulée est supérieure à beaucoup d'autres céréales de grain entier en protéines! Elle est riche en énergie alimentaire... et "triplement riche"* en vitamines B1. Ces avantages et d'autres encore font de cette nourriture l'aliment de déjeuner FAVORI du Canada.

* *En proportion des calories*



1¢

PLACÉ DANS LE GRUAU D'AVOINE QUAKER

Comparé à la moyenne de plusieurs autres céréales de grande marque

VOUS DONNE...

267% PLUS de protéines • 100% PLUS d'énergie alimentaire • 150% PLUS de vitamines B1 • 95% PLUS de fer • 429% PLUS de phosphore.

Délicieux Gruau d'avoine entière

QUAKER OATS

L'aliment de déjeuner favori du Canada!



Contient 70 U.I. de vitamine B1 par once

A l'instant, l'expression féroce se fit bonasse, attendrie ou simulant de l'être :

— Ah ! pauvre fille, c'était donc ça, cetté dépêche qué jé vous ai fait souivre, hier !... Quel dommage ! Car, bien sour, vous né rétraverserez plous les océans vers nous, jamais... Maintenant adios les cours et les examens. Ces choses-là, quand on les a interrompues pour rétourner si loin, si loin chez soi, bernique !

Pourquoi donc, je vous prie ? trancha la créole agacée par ce pessimisme, et tout en commençant à décrocher du mur les photographies de Tahiti.

— Oune idée commé ça, ma belle. Et donc, je vous prie à mon tour, quand partez-vous ?

— A cinq heures, un omnibus de la gare viendra chercher mes colis, madame Perraz. Je vous prie donc de faire descendre du grenier au plus tôt mes malles vides pour que je les emplisse en vidant vos armoires.

— Compris. Jé vais préparer moi-même votre dernière note dé location, car Vasco est sorti jousqu'à la fin dou jour. Il régrettera beaucoup, j'en souis soure, dé né pas avoir pou vous présenter ses civilités et vous souhaiter bon voyage. Et, dé même, tous les pensionnaires qui vout ont connoue sont dehors, ils regretteront aussi.

Sur ces mots dits du bout des lèvres, elle allait s'en aller. Jasmine la retint et lui remit un petit papier :

— Tenez, madame Perraz, puisque vous descendez au bureau, voici à quel endroit vous voudrez bien me faire suivre mon courrier, s'il me venait quelque chose avant mardi midi. Du reste, les indications d'heure de mon départ sont inscrites, le nom du paquebot et le numéro de téléphone à l'hôtel. Prenez-en bien note.

— Merci, ma belle, vous mé faites plaisir. Jé croyais qué oun beau Parisien vous avait enlevé dé notre trop sérieuse pension dé famille, et qué votre retour au pays était oune frime ! Gracias, à tout à l'heure donc. Vos malles vont descendre à la minoute.

L'irritation de Jasmine grandissait. Sous les sourires forcés de l'Espagnole, elle avait senti la rage et le dépit. Démunie des bibelots océaniens — les verroteries, le corail blanc, les gros coquillages et *Ruahine-faaipu*, la déesse de la franchise, — qu'elle avait retirés de la cheminée et jetés pêle-mêle sur le lit, cette chambre lui paraissait morne, vide, hostile à ses goûts. Elle n'y voyait plus qu'un décor banal, sans âme, n'importe quoi pour n'importe qui. Se faire enlever, elle ?... Une frime son retour au pays natal, auprès de sa mère ?... Quelle impertinente, cette marchande de soupe à face de gitane !... Les battants des armoires grands ouverts, Jasmine suffoquait, s'impatientait, attendant les malles. Ah ! il était temps qu'elle sorte de là !

•

Quand Vasco fut rentré dans le bureau, en apprenant par sa mère la visite, les paroles et le départ définitif de Mlle Gerly, qu'il ne reverrait plus, un son rauque s'étouffa dans sa gorge. Il se raidissait pour être plus fort que cette secousse imprévue.

— Tout est réglé avec dé bons pourboires, dit la commerçante toutefois satisfaite. Céci, tou vois, c'est l'indication de l'endroit, à Marseille, pour loui faire parvenir ou bien pour loui téléphoner, s'il arrivait encore quelqué chose dé la poste... Jousqu'à mardi, c'est inscrit.

Vasco sembla médusé par ce document tourné entre ses doigts, en silence, et qu'il rangea finalement dans le grand registre, à la page du compte qui venait d'être soldé.

Or, Mme Perraz s'en étant allée pour surveiller le service du dîner, il restait immobile, debout, les traits creusés par une inquiétude. Remords, épouvante de ce qu'il avait secrètement fait ? Il songeait : « La mère malade ?... Peut-être à cause de ma méchante lettre ? Non, non, tout de même, ce serait trop dur, je n'ai pas voulu cela... La jalousie me possédait, il me fallait une vengeance détournée, j'ai cru follement par ce moyen... Sais-je au juste ce que je voulais ? La retenir ou la rendre au besoin à ce fiancé que je ne connais pas, pour l'arracher à celui qu'elle m'a préféré et que j'ai vu de loin ? Car c'est celui-ci seul que je jalouse. Que faire ?... Je me suis conduit odieusement. »

Entre les sourcils épais, sa perplexité sans but précis creusait son front d'une plissure profonde. Puis la peau olivâtre se détendit ; il reprit sa physionomie normale, ouvrit lentement une boîte, en sortit une cigarette et l'alluma.

IX

L'Hôtel des Trois-Mouettes — s'il avait été choisi par M. Valière parce que, plusieurs fois, il en avait apprécié les avantages — n'était ni trop grand ni trop petit. On y trouvait le confortable, sans exagération de modernisme, sans personnel encombrant. On était à faible distance des quais, et pourtant à l'abri du tapage, des odeurs de saumure, d'ail et de goudron.

Venir là tout de suite, plutôt que de s'attarder à Paris, pourquoi ? Afin d'offrir un dérivatif à la jeune fille, afin d'occuper par tous les moyens son esprit attristé jusqu'à l'instant de l'embarquement. Les décors et les milieux nouveaux distraient forcément par la surprise. Ainsi, selon l'une des bonnes formules de son expérience, M. Valière avait agi en se disant par ailleurs que ses derniers jours de vacances ne pouvaient être plus agréablement employés qu'à revoir l'antique cité phocéenne. Une toute petite part d'égoïsme, mais généreux, se cachait donc dans sa combinaison.

Il était le boute-en-train du trio dans les promenades et les excursions. Jasmine n'avait entrevu Marseille qu'à peine, devant monter aussitôt en wagon, le jour où elle avait mis, pour la première fois, ses petits pieds sur le sol de France. La Corniche et le Prado bien plus que la Cannebière, le jardin public dominant le Vieux-Port et le fort Saint-Jean, et, autour du phare Sainte-Marie qui termine la jetée de la Joliette, le panorama tout animé de steamers aux lourds panaches de fumée, de voiliers immenses, de tartanes et de légères barques à voiles latines, l'enchantèrent. Elle tentait de faire partager son enthousiasme à Rémy, mais il avait perdu son sourire.

Dans la petite île méditerranéenne, à deux milles de la ville de la plateforme du château d'If, ils se trouvèrent, elle et lui, un moment isolés du groupe des touristes.

— C'est à croire que notre séparation prochaine vous laisse indifférente, lui reprocha doucement Rémy. Pas la moindre mélancolie dans les beaux miroirs de votre âme, toujours aussi radieux.

— Mais parce que je suis encore près de vous ! lui dit-elle avec le regret attendri d'une telle remarque. Et ce sera pareil encore, demain tout entier ; d'ailleurs, il y a là quelque chose de très bizarre...

Elle se tut, fermant à demi ses longs cils. *(Suite à la page 33)*

L'HORLOGE TOUJOURS NEUVE

SON cadran : le calendrier ; son mécanisme : le Temps. Durée de la garantie : jusqu'à la fin du monde. Sa date de service change automatiquement chaque année le 31 décembre à minuit ; exactement au point insaisissable reliant, à cette heure-là, le 31 décembre au premier janvier.

La date qui ne sert plus est mise aux archives de l'Histoire pour être examinée plus tard par ceux qui feront l'autopsie du passé. Celle qui la remplace est une porte entr'ouverte chaque jour un peu plus sur les événements à venir ; elle a un petit air mystérieux que des personnes craignent un peu mais en lequel beaucoup d'autres placent toute leur confiance.

De même qu'un chapeau neuf pare joliment la tête d'une personne, il semble qu'une date nouvelle remet à neuf l'horloge du Temps qui marchera ensuite à la satisfaction de chacun. L'horloge précédente a sonné des heures diverses, les unes gaies, les autres tristes ; on attend un meilleur service de l'horloge neuve car c'est le propre de l'homme d'imaginer l'avoir conforme à l'idée qu'il s'en fait.

Quelles heures sonnera-t-elle, cette horloge neuve, au millésime de 1943 ? Si son timbre se fait l'écho de ce qui vibre dans nos cœurs, elle sonnera l'heure de la victoire des Nations Unies et de la délivrance des peuples asservis.

Elle en sonnera d'autres encore.

Elle sonnera l'heure du châtiment pour les coupables qui ont plongé le monde entier dans un gouffre de souffrance et de sang depuis plus de trois ans.

Elle marquera le commencement d'une ère de paix qui sera durable si les hommes comprennent enfin la futilité des haines terrestres.

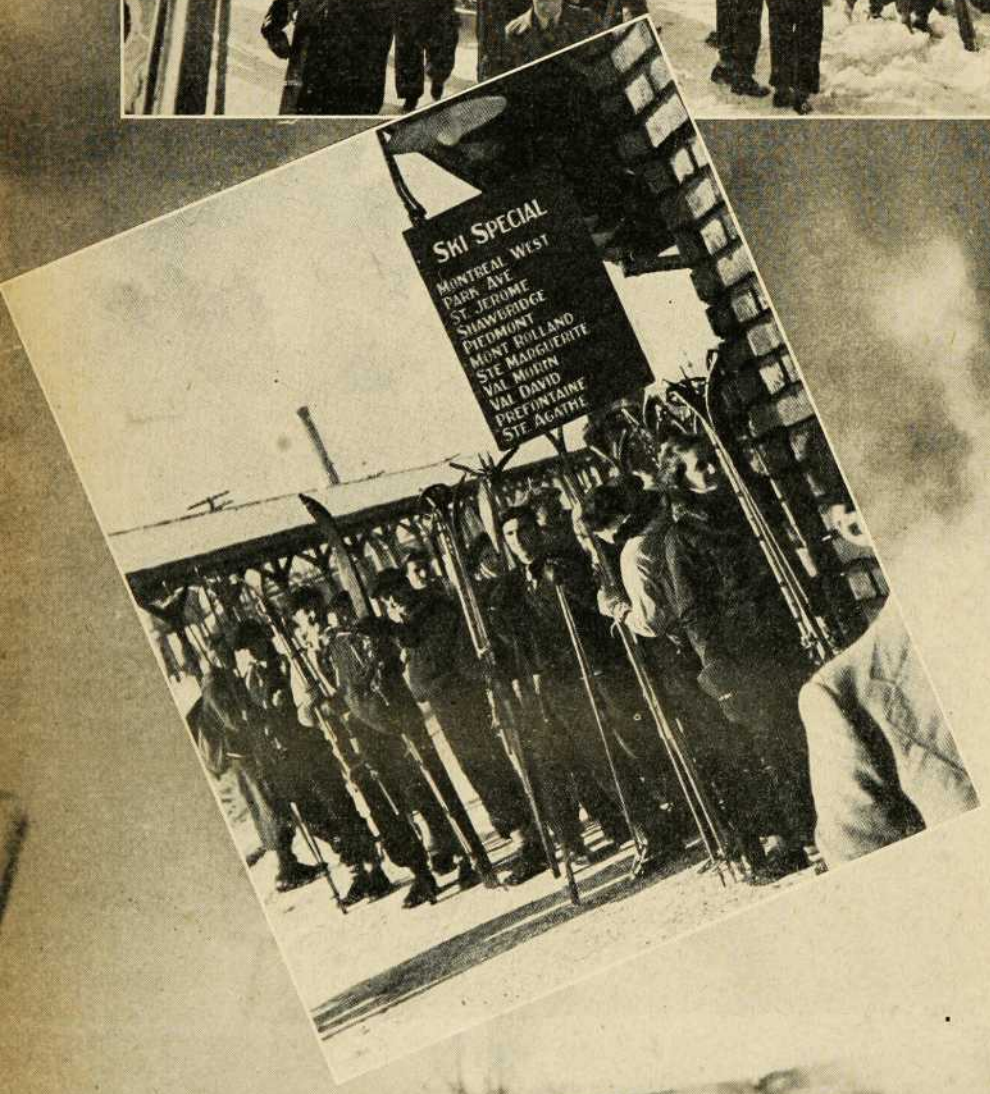
Paix qui sera profitable à tous, s'ils comprennent surtout que chacun a droit ici-bas à la vie et à un minimum de bonheur pour embellir cette vie ou faire oublier les peines que nul ne peut éviter.

Il faudra pour cela faire disparaître l'égoïsme de la société, en chasser les parasites et donner le pas à l'honneur sur les intérêts mercantiles. Immense travail qui n'est pourtant pas impossible et à laquelle pensent déjà tous les hommes de bonne volonté.

Elle sonnera toutes ces heures-là, espérons-le, l'horloge de 1943, et ceux qui sont tombés pour la juste cause des peuples libres en entendront l'écho peupler le silence de la tombe où ils reposent.







Train de Plais



Si vous êtes "pantouflard" dans toute l'acception du terme, et ne connaissez rien du monde des skieurs, soyez assuré qu'un spectacle qui en vaut la peine vous attend tous les beaux dimanches d'hiver à la gare Jean-Talon. Dès que vous pénétrez dans le grand hall d'attente, vous éprouvez l'impression d'un mortel égaré au milieu d'une foule dense, composée de jeunes gens et jeunes filles débordants d'une saine gaieté. Leur enthousiasme désinvolte, exubérant même, crée une rumeur étourdissante, alors que la multitude innombrable de costumes aux couleurs variées s'offre à votre vue comme une grouillante symphonie pour la plus grande délectation de vos yeux... Il vous faudrait beaucoup de courage pour atteindre le guichet, et ce n'est pas sans avoir joué des coudes que vous pourrez enfin demander votre billet pour Val Morin ou Ste-Adèle. Mais le brouhaha, comparable au déplacement d'une immense armée motorisée, ne se produira que lorsque le signal sera donné, annonçant l'arrivée en gare du "snow train"... Toute cette fourmilière armée de skis s'engouffre alors dans le long tunnel, et ne seraient les éclats de rire qui fusent de partout, ainsi que les joyeuses interpellations qui surgissent de-ci, de-là, on croirait assister à l'étrange spectacle d'une foule subitement devenue démente. Enfin, quand le train s'ébranle, il y a longtemps que s'est faite l'invasion de chaque voiture, de chaque banquette, et cela, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. De ces skieurs, il y en a de solitaires, il y en a par couples, il y en a par groupes. C'est surtout de ces derniers que l'on remarque, et on peut lire dans leur joyeuse physionomie, tout le bonheur qu'ils éprouvent à se sentir enfin bien installés dans le train de plaisir... car le "snow train", indubitablement, est un véritable train de plaisir puisqu'il vous conduit dans les pentes enneigées du nord et que vous êtes skieur.



ir

La rugissante locomotive vient d'ébranler le train en partance pour le paradis des skieurs, le Nord, dans toute sa grandiose et silencieuse féérie... L'arrivée est aussi joyeuse que le départ, et le trajet a été une fête inoubliable. Durant tout le parcours, on a rigolé, on a chanté, on a ri, tant et si bien que ce n'est pas sans un peu de regret que l'on quitte cette atmosphère... Mais l'enivrante randonnée en ski chassera cette impression pour en créer une autre plus agréable encore ! — (Photos C.P.R.)



Déroule-toi, mon bel écheveau...

Ma sœur tricote!







Tricot, danse des aiguilles et de la laine ; tricot à la fois travail et passe-temps, tu es aujourd'hui, plus que jamais, à l'honneur, puisque tu contribues à la victoire en donnant du confortable à nos soldats. Et plus d'un, parmi eux, en admirant le chaud tricot qui lui parviendra, pensera aux mains agiles et fines qui l'auront fait.



Il faut de l'attention,
Et parfois la maille saute ;
On la rattrape vite,
Et parfois l'on se pique.
Un petit pansement
Et l'on dit gentiment :
Ce n'était rien du tout, mains que
rien, la piqûre, et nos soldats, au
front, bien de l'autre en endurent ...
Tricotons donc pour eux tant que la
guerre dure.

(Photos Conrad Poirier)









Les Vocations Féminines et le Mariage

Par FRANCINE

IL existe actuellement, chez les jeunes, un sentiment d'inquiétude, d'impatience. L'époque bouleversée que nous traversons suffit amplement à expliquer ce malaise.

Chaque automne on peut diviser les débutantes en trois catégories : celles qui se marieront jeunes, celles qui attendront les abords de la trentaine, et celles qui ne convoleront jamais. Rassurez-vous, mesdemoiselles, c'est là le petit nombre. Comme le disait ma vieille grand-mère : « Il n'y a pas de fagot qui ne trouve son lien. »

La plupart des gens mariés vous expliqueront qu'il vaut beaucoup mieux se marier jeune, soit parce que cette expérience leur a réussi, soit parce qu'ils regrettent d'avoir été forcés d'attendre leur bonheur, soit encore parce qu'ils sont persuadés que le mariage est la plus risquée des imprudences, et qu'il vaut mieux ne pas avoir le temps d'y réfléchir trop longuement avant de s'y aventurer.

Bien entendu, il y a aussi ceux qui professent la théorie contraire. Ce sont ceux qui n'ont pas eu de jeunesse et qui ont dû, trop tôt, porter le poids de lourdes responsabilités. Ils diront à la jeune débutante de prendre son temps, de s'amuser, de bien observer les jeunes gens qu'on lui présente, et de ne pas croire qu'on épouse nécessairement son premier amour. Il arrive qu'en suivant à la lettre ces conseils on demeure célibataire, bien que la proportion de jeunes filles qui se préparent à une vie de solitude, sans avoir auparavant éprouvé le moindre chagrin d'amour, soit une si petite minorité qu'il ne vaut pas la peine d'en tenir compte. Nous mettons à part, bien entendu, celles qui ont une vocation religieuse, puisque le désir d'entrer en communauté n'est certes pas inspiré par un besoin de solitude.

Quel que soit l'avenir que la vie vous réserve, il est sage de vous préparer à l'éventualité qui vous sourit le moins : celle du célibat. Si vous l'entrevoyez sans frayeur, vous aurez beaucoup plus de chance pour qu'il ne soit pas votre lot. Rien ne fait tort à une jeune fille comme de dire, en parlant d'elle : « Elle est mordue pour se marier. » Cela effraie les jeunes gens qui s'attendent presque à ce qu'elle les mette au pied du mur et leur arrache de force la grande demande. Ils redoutent de lui faire une politesse ou un cadeau qui pourraient être pris comme une déclaration, sans compter qu'ils auront plus de mal à croire, et on ne saurait les en blâmer, que la jeune personne est éprise du mari et non pas seulement du mariage.

La jeune fille moderne, plus avertie que ses aînées, doit être assez habile pour ne témoigner aucune impatience si le soupirant désiré tarde un peu à se présenter. Pourquoi se lamenter quand la vie moderne lui offre tant de manières d'employer ses talents et d'occuper ses loisirs ? Sans parler des carrières qui imposent de fortes études et réclament une longue préparation, les jeunes filles d'aujourd'hui peuvent être dessinatrices, agents de publicité, photographes, journalistes, secrétaires, etc., pour ne rien dire de celles qui ont des dispositions artistiques ou la vocation de la charité.

Et ce sera peut-être précisément en accomplissant de leur mieux la tâche qu'elles auront choisie qu'elles rencontreront celui qui doit fixer leur destinée. Il aura ainsi l'occasion de les voir à l'œuvre et d'admirer non pas seulement leur taille élégante ou leur joli visage, mais ce qui, pour un jeune homme sérieux, devrait compter davantage, à savoir la manière consciencieuse dont elles s'acquitteront de leurs devoirs, leur esprit méthodique, leur tact, leur discrétion, leur égalité d'humeur et leur obligeance jamais en défaut. De là à se dire qu'il ferait bon avoir une compagne de vie semblable à celle-là, il n'y a qu'un pas . . . Ils le franchiront, n'en doutez pas.



Photo de l'Armée Canadienne

VOTRE Horoscope

DU 20 DECEMBRE 1942 AU 19 JANVIER 1943



20, 21 décembre — Dimanche, lundi. Combattez allégrement. Vous avez de bonnes cartes en main. L'amour boude un peu. Ne vous affligez pas, ce sera pour plus tard.

22, 23 décembre — Mardi, mercredi. Jours peu calmes pour vous, avec des alternances bonnes et mauvaises : les bonnes étant en majorité. Le lendemain est chargé de trésors. Travaillez à les découvrir.

24, 25 décembre — Jeudi, vendredi. Soyez prudent et ne vous risquez pas sur la mer. Vous devez, cette année, stabiliser votre situation sociale, car vous êtes en très bonne posture pour le faire.

26 décembre — Samedi. Très bon équilibre astral. Tout doit vous réussir. Né à l'aube ou à midi, vous pouvez avoir confiance en la vie.

27, 28 décembre — Dimanche, lundi. Votre esprit manque de clarté. Vous tâtonnez dans une demi-obscurité qui vous irrite. Attendez l'automne qui vous donnera plus de joie.

29 décembre — Mardi. Ce jour apportera le grand amour à celles qui n'ont pas Saturne dans leur destin.

30, 31 décembre — Mercredi, jeudi. La musique, la nuit, la poésie, le cinéma vous réussissent, ainsi que la mer. Trois rêves qui s'y rapportent sont pour vous des présages.

1er, 2 janvier. — Vendredi, samedi. Un très riche mariage passe près de vous. Celles dont le ciel de naissance recevra les plus fortes influences de ce moment heureux le verront se réaliser.

3 janvier — Dimanche. Ne cherchez pas le mariage actuellement, mais placez toute votre énergie à bien accomplir votre travail. Votre chance est là.

4 janvier — Lundi. Si vous devez prendre une décision au sujet du mariage, faites-le sans attendre le lendemain.

5, 6, 7 et 8 janvier — Mardi, mercredi, jeudi et vendredi. Jours excellents pour les femmes, et tout particulièrement pour celles qui sont nées à l'aurore. Jour d'intuition magnifique quasi générale, qui leur permettra d'agir dans le sens le plus favorable à leurs intérêts sentimentaux et familiaux, et cela en conformité avec leur sens social, leurs aspirations religieuses et dans la forme de leur idéal le plus élevé. Elles seront le pôle rassurant, affectueux de ce ciel troublé par les méfaits.

9 janvier — Samedi. C'est le meilleur jour pour répondre à une lettrre pour un engagement et, sur un autre plan, pour entreprendre un travail artistique.

10 janvier — Dimanche. Tout ce qui débutera ce jour-là par la volonté d'une femme aura toute chance de réussir.

11 janvier — Lundi. Fuyez les gens pessimistes, évitez les discussions déprimantes et gardez-vous de la rêverie et de l'inaction.

12, 13 janvier — Mardi, mercredi. Tendance au mécontentement, à la révolte. La médisance trouvera des auditeurs attentifs, la discussion prendra vite le ton de la querelle.

14 janvier — Jeudi. Soyez très prudent pendant ce jour. Ménagez votre système nerveux et dormez au moins huit heures par jour.

15, 16 janvier — Vendredi, samedi. Il fera bon mettre de l'ordre dans sa maison, établir son budget, récupérer de l'argent, donner un élan sérieux à une affaire commerciale.

17, 18 janvier — Dimanche, lundi. Un peu trop d'imagination peut vous nuire ces jours-là. Attention aux exagérations dans les actes et dans les pensées. N'inaugurez rien, accomplissez le plus passivement possible votre tâche quotidienne.

19 janvier — Mardi. Jour nettement défavorable au pessimisme et à la malveillance. De grandes satisfactions vous viendront par les enfants qui auront besoin d'une toute particulière tendresse.





LE VERSEAU

Vous êtes un penseur. Vous exercez le contrôle sur vous-même et vous vous conduisez habituellement avec dignité. Vous êtes ambitieux et avez assez de persévérance pour travailler longtemps et ardument pour accomplir ce que vous avez à faire. Vous devriez épouser une personne née sous le signe du Taureau ou de la Balance.

Pour les emplettes ou le thé



4482 — Robe pour jeunes filles et adolescentes, dans les grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour la grandeur 14 : 3⅜ v. de 35″, 3 v. de 39″. Prix : 15 cents.

4488 — Robes pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : 3 v. de 39″, 2¼ v. de 54″ Prix : 25 cents.

4501 — Robe pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3¼ v. de 35″, 2¾ v. de 39″. Prix : 25 cents.

4503 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20 Tissu requis pour la grandeur 18 : 3⅝ v. de 39″, 2½ v. de 54″. Prix : 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

FLEUR DE TAHITI

(Suite de la page 24)

— Parlez, Jasmine, expliquez-moi vite . . .

— Oui, très étrange, continua-t-elle. La France est si belle, et je l'aime tant, de tout mon être quand vous êtes à mon côté ; je ne puis m'imaginer que cette féerie va finir, mardi matin. En êtes-vous bien certain, oui, bien certain, vous, Rémy ? Maman est malade, m'a dit la dépêche de mon frère ; toutefois je n'en souffre pas comme cela devrait être . . . Alors, je m'interroge. Y a-t-il un mystère dans mon apaisement, ou suis-je une fille sans cœur ? Vous n'osez pas me répondre.

— Votre cœur n'est pas en faute, Jasmine, soyez-en certaine. Il pressent peut-être l'inconnu, un inconnu que je souhaite merveilleux. Laissons-nous bercer par cette espérance ; mais, dans cette attente, permettez-moi de vous faire le serment . . .

— Oh ! pas de serments, Rémy, on ne les tient pas !

Il recula d'un pas :

— Si je vous demandais de penser à moi quelquefois, quand nous serons séparés, me mentiriez-vous donc en me disant *oui ?*

— Méchant ! fit-elle en se rapprochant de lui.

— Jasmine, laissez-moi donc vous promettre, vous assurer de toute la force de ma volonté que, dès la réception de ma thèse, si vous n'êtes pas revenue à Paris, j'irai vous retrouver en Océanie. Si ce n'est vous, ce sera moi qui, là-bas, exercerai de mon mieux l'art de guérir, et vous serez ma femme . . . Oui ! madame votre mère ne refusera pas votre main à mon père. Notre beau roman ne peut finir si vite, il doit être plus fort que la cruauté des événements. Avant d'espérer avec vous le miracle immédiat, j'ai pour l'avenir pris cette décision . . .

Déjà dans le ciel opalin scintillaient quelques paillettes d'or. Par l'escalier montant des prisons le groupe des touristes surgit, et M. Valière n'eut pas l'air de se demander comment ses compagnons s'étaient arrangés pour être là, bien avant les autres.

•

La veille du départ, dans la matinée, Jasmine crut bon de téléphoner à la Villa Peraz pour s'assurer qu'aucune correspondance n'y était venue à son nom, depuis qu'elle avait quitté Paris.

Dans l'appareil ce fut l'accent espagnol de Vasco qu'elle reconnut, demandant :

— Je n'entends pas bien. Qui parle?

Elle articula très lentement, en déguisant un peu sa voix :

— Ici l'Hôtel des Trois Mouettes, à Marseille. Avez-vous reçu du courrier pour Mlle Gerly ?

— Non, rien. Sinon, nous aurions fait le nécessaire. Mais Mlle Gerly, est-ce vous ?

Elle ne répondit pas. Il insistait par saccades :

— Je veux lui parler. Quatre fois, j'ai voulu . . . Elle n'était pas à l'hôtel . . . Ne lui a-t-on pas dit ? Prévenez-la que M. Vasco Perraz désire absolument . . . Quatre fois j'ai téléphoné.

Mentait-il ? Qu'avait-il donc de si pressant à lui apprendre ? On était peut-être venu de l'Ecole de Médecine ; ou bien son amie Lucie Larolle, après sa saison à Pornichet . . . Elle se dédia, et reprenant sa voix naturelle :

— Me voici.

Alors, elle l'entendit, comme haletant au bout du fil :

— Je remercie le ciel, mademoiselle Gerly ! Enfin, je puis vous parler. Je n'ai pas osé vous écrire, c'était impossible. Votre départ est affreux, il faut, il faut rester. Pardon, mademoiselle Gerly, pardon ! . . . Ne vous en allez pas . . .

— Vous m'assurez qu'il n'y a pas de correspondance pour moi ? trancha-t-elle froidement.

— Non, mais restez, attendez que...

Le renseignement pour lequel elle avait la communication était acquis. Dans le désordre de ces prières elle ne sut comprendre qu'une simplication d'amoureux éconduit ; et, comme il ne s'arrêtait pas de l'implorer en des termes par instants incompréhensibles, elle raccrocha le récepteur d'une main nerveuse.

X

Sur l'autre face de la terre, comme on le sait, la première impulsion de Mme Gerly n'avait pas été de rassurer au plus vite Jasmine, tant elle éprouvait d'enchantement à la savoir innocente des accusations dont elle l'avait cru coupable. Pourtant, après le départ des Soltorge, — que la rieuse Hélo était allée reconduire jusque chez eux afin d'y chercher un souvenir de New-York rapporté pour elle, — l'heureuse mère peu à peu se laissa convaincre par son fils.

Ame pondérée, Fabrice se sentait responsable du retour précipité de sa sœur, retour interrompant peut-être à jamais les études pour lesquelles elle avait eu tant de mal à vaincre la résistance maternelle. C'est lui qui, de son propre gré, avait fait câbler, signé de lui, l'ordre bref dont la cause était maintenant abolie.

Un second télégramme fut donc rédigé, le soir même, pour annuler le premier. Celui-ci partirait par radio. Mais arriverait-il à temps ? Sans doute déjà n'était-elle plus à Paris, car, d'après les renseignements fournis au port, le *Céphée* — via Suez avait dû, la veille, quitter Marseille ; l'*Espérance* — via Panama — s'en irait de France demain matin . . . Dans lequel des deux avait-il décidé de voyager ?

Sur l'adresse de sa sœur à Paris, Fabrice notifia que l'on fît suivre le radiotélégramme au bureau des Messageries Maritimes de Marseille. Là, les noms des passagers partis ou allant partir sont inscrits. Avec des suppléments réglés d'avance, il y avait ainsi grand espoir de la joindre.

Et de Tahiti, plus rapides que des flèches au vol infini, les mots s'élevèrent dans l'éther, mystérieusement emportés par les ondes surnaturelles.

•

L'eau glauque claquait doucement contre la coque du navire. Parmi les rangées de bagages, les colis de toutes sortes, les caisses énormes passaient de porteurs affairés.

Le billet était pris depuis la veille, à la fin de la journée ; les malles étaient enregistrées, les valises déjà placées dans la cabine. Deux légers sacs de cuir, contenant des objets de valeurs, étaient seuls restés entre les mains de la jeune créole et de Rémy. *(Lire la suite page 42)*



"NOTRE MARIAGE AVANT TOUT"

donc, en piochant pour la victoire, je conserve à mes MAINS leur douceur

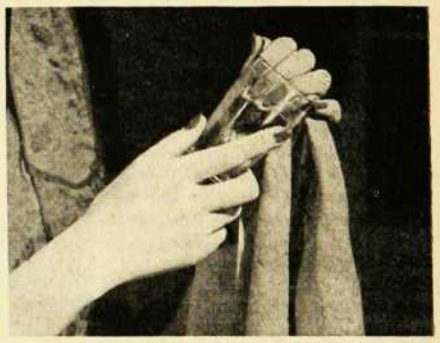
C'EST CORINNE MACLENNAN, de Short Hills, New Jersey, qui parle.

Comme vous, elle connaît ces soins rapides, quasi-professionnels des mains. La Lotion Jergens fournit 2 ingrédients dont bien des docteurs usent pour guérir une peau **rêche.**

De plus, Jergens fournit cette moiteur lénitive si nécessaire à la peau des mains souvent à l'eau ou exposées au vent et au froid qui dessèchent leur humidité naturelle embellissante. Alors—servez-vous de la Lotion Jergens.



1. Changer de pneu arrive souvent à Corinne MacLennan, volontaire au Service Automobile. Dur travail pour de jolies mains! Elle met donc un flacon Jergens dans la poche de l'auto.



2. "Quand il s'agit du ménage", dit Corinne, "je compte sur la Lotion Jergens pour empêcher la peau de mes mains de se durcir ou se gercer. Il est sage d'employer Jergens!



3. Le premier essai de Jergens aide déjà les mains négligées et gercées. L'emploi régulier de Jergens assure des mains toujours exquisement lisses. Ne colle pas.

★ ACHETEZ EPARGNES ET TIMBRES DE GUERRE ★ (FABRICATION CANADIENNE)

L'infâme Trahison

par VICTOR CHAUVET

VOILÀ la question.

Je réfléchis encore un instant, puis je n'hésitai plus.

« — Toujours devant toi, mon vieux Costaud, toujours devant toi ! me dis-je la tête perdue, inconsciente, ces chemins de traverse, elle n'a pas même dû les voir, et c'est la route qu'elle a dû suivre . . . suivre jusqu'au moment où elle est tombée . . .

« Et sans m'en apercevoir je venais d'allonger le pas, de me mettre à marcher plus vite . . .

« Parfois je m'arrêtais pour jeter un coup d'œil sur les maisons bourgeoises, les villas que je rencontrais . . . Si j'apercevais à travers la grille un domestique ou un jardinier, je l'appelais, je l'interrogeais . . .

« Mais tous me regardaient d'un air étonné. Ils n'avaient pas vu la femme dont je leur parlai. Mais d'autres avaient pu la voir. « — Si elle est passée par ici, ajoutaient-ils, poussez plus loin, vous aurez certainement de ses nouvelles . . .

« Et je repartais toujours aussi têtu, toujours aussi tenace, de plus en plus confiant dans le hasard, qui, sans doute, me servirait . . .

« Et j'allais, j'allais toujours, sur la longue route toute blanche, quand tout à coup, je m'arrêtai brusquement, tout saisi.

« Ne rêvais-je pas ?

« Sur ce tas de pierres . . . que voyais-je donc ? . . . N'était-ce pas un petit soulier d'enfant ? . . .

« Je me baissai . . . Un soulier bleu ! . . . « — Je crois que je brûle, me dis-je tout joyeux. Elle s'est assise là, et ce soulier est celui de son enfant . . . Oui, c'est sur ce banc de pierre qu'elle est tombée, ne pouvant pas aller plus loin . . . Oui, c'est ici qu'on a dû la trouver . . . c'est d'ici qu'on a dû l'emmener si on a eu pitié d'elle . . . Car jamais elle n'aurait eu la force de repartir, de se remettre en route . . .

« Et je restais toujours immobile et tout saisi devant le tas de pierres, le petit soulier dans une main, quand mon regard se porta sur une superbe villa, un château plutôt, qui se dressait à quelques pas de moi . . .

« Et tout de suite j'eus le pressentiment que c'était chez ces gens cossus qu'on avait dû la recueillir . . . que c'était chez eux que j'allais la retrouver.

— Et vous ne vous étiez pas trompé ? Elle était là ? dit Antonine.

Mais le Costaud, d'un petit geste de la main, venait de lui faire signe de ne pas l'interrompre.

— Attendez, n'allons pas si vite, fit-il. Je m'approchai de la grille et me trouvai devant une petite porte qui s'ouvrait sur une allée assez longue et très étroite . . .

« Au fond de cette allée, à travers la verdure, on apercevait la tache blanche d'un pavillon.

« Et comme j'allais sonner, à l'une des fenêtres de ce pavillon, une vieille femme au visage très sympathique et très doux m'apparut.

« Je l'appelai :

« — Madame !

« — Vous désirez ? me demanda-t-elle.

« — Vous parler, répondis-je . . .

« Elle disparut de la fenêtre, puis, quelques secondes après, elle arrivait vers moi, trottinant plus lestement qu'on ne s'y serait attendu pour une femme de son âge.

« Et là, répétant sa question :

« — Que désirez-vous, monsieur ?

« — Un renseignement.

« — Lequel ?

« — Voici, dis-je. Je suis chargé, par une personne qui s'intéresse à elle, de rechercher une jeune femme qui, très malade, délirante, folle de douleur et de chagrin, s'est enfuie hier de chez elle . . . enfuie hier de son domicile à Paris . . .

« Cette jeune femme a été vue d'abord, quelques heures après sa fuite, à Sèvres . . . puis, un peu plus tard ici, à Saint-Cloud . . . Et la preuve qu'elle est bien passée par là . . . qu'elle s'est bien arrêtée tout près de chez vous, c'est cette trouvaille que je viens de faire là . . . c'est ce petit soulier qui appartenait à l'enfant qu'elle portait dans ses bras . . .

« Or, peut-être l'avez-vous vue ? . . . peut-être pourriez-vous me fournir des indications qui me permettraient de retrouver sa trace ? . . .

« La vieille dame hochait la tête, toute saisie.

« — Oui, oui, fit-elle, ce petit soulier, je le reconnais bien . . . c'est celui de ce pauvre petit ange qu'elle portait dans ses bras et à qui je ne puis penser sans avoir des larmes dans les yeux . . . Oui, cette malheureuse qui avait la mort empreinte sur le visage, je l'ai vue . . .

« — Ah !

« — Et j'ai même mieux fait que de la voir, je lui ai ouvert ma maison . . . j'aurais voulu la garder un peu près de moi . . . lui laisser le temps de se remettre . . . Mais sans que je sache pourquoi, brusquement elle s'est évadée, brusquement elle est partie . . .

« — Partie !

« — Oui, partie ! . . . Oui, tout à coup elle s'est enfuie comme si elle venait d'être prise d'une crise de folie . . . Et maintenant où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Je n'en sais rien . . .

« Et la voix plus lente, plus sourde, la vieille femme ajouta :

« — Peut-être à cette heure est-elle morte !

— Elle venait encore de s'enfuir ! . . . Elle venait d'être reprise encore par son vertige ! s'écria Antonine toute glacée, toute frissonnante. Mais alors où donc l'avez-vous retrouvée ?

Le Costaud venait de nouveau de la faire taire.

— Attendez, attendez encore, dit-il. Après ces dernières paroles qui l'avaient fait tressaillir comme vous venez de tressaillir maintenant, la vieille femme qui paraissait très émue reprit :

« — D'ailleurs, monsieur, je vais tout vous dire, tout vous raconter . . . vous donner tous les détails qui vous permettront d'en savoir aussi long que moi . . .

« — Je vous en prie, madame.

« — Hier, vers cinq heures et demie, six heures du soir, j'étais dans le parc, tout près de la grille . . .

« Et je regardais distraitement sur la route, lorsque tout à coup je tressaillis.

« Je venais de voir cette pauvre femme toute pâle, toute défaite . . .

« A chaque pas qu'elle faisait, elle chancelait, elle trébuchait . . .

« Son visage qu'elle tenait baissé, mais que j'avais pu cependant entrevoir pendant quelques secondes m'avait remplie de pitié et d'épouvante. De pitié tant elle était jeune . . . et Françoise fit à l'agent la découverte que connaissent déjà nos lecteurs au sujet de Gertrude.

« Maintenant de quel côté s'est-elle enfuie, ajouta la vieille femme après une courte pause, il me serait impossible de vous le dire. Je n'ai fait que l'entrevoir ou plutôt entrevoir son ombre pendant une seconde, quand elle traversait le jardin . . . Il me semble pourtant que le cri qu'elle a jeté venait de ce côté-là . . .

« — Du côté de Saint-Cloud ?

« — Oui, monsieur, du côté de la ville . . . Mais je ne puis en répondre. Peut-être l'écho m'a-t-il trompée ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'une fois sa crise passée, elle a dû sûrement retomber encore, et à moins d'un miracle, retomber cette fois pour ne plus se relever . . .

« Puis, joignant les mains, hochant la tête et avec une émotion profonde :

« — Oh ! cette jeune mère . . . son pauvre enfant . . . ces deux martyrs je les verrai longtemps devant mes yeux, reprit la vieille femme après un nouveau silence.

« Oh ! oui, longtemps je revivrai tous les instants, toutes les minutes de cette étrange, de cette tragique rencontre ! . . .

« Longtemps je les verrai accroupis sur ce tas de pierres, formant le groupe le plus saisissant, le plus émouvant ! . . .

« Longtemps je verrai le regard terne et vide de cette malheureuse, un regard qui voyait et qui ne comprenait pas, s'arrêter sur moi avec une fixité qui me faisait peur.

« Longtemps j'entendrai les sanglots dont elle emplissait ma chambre après m'avoir raconté ce qu'elle appelait son rêve . . . Son rêve ! . . . Ah ! la pauvre femme !

« Longtemps je la verrai telle qu'elle était quand elle s'est enfuie de chez nous, avec ses cheveux épars, son œil en feu, comme si subitement elle venait d'être prise d'un accès de folie furieuse.

« Longtemps aussi je l'entendrai jeter dans les ténèbres où elle courait, où elle se perdait, son grand cri déchirant, son grand cri de malédiction ! . . .

« En prononçant ces derniers mots, la voix de la bonne vieille était devenue plus faible, s'était comme éteinte.

« — Adieu, monsieur, dit-elle. Dieu veuille que vous la retrouviez, Dieu veuille que vous la sauviez ! . . .

« Et lentement elle s'en alla, la tête baissée, essuyant ses yeux du revers de sa main . . . »

Mais le fiacre venait de s'arrêter.

— Nous sommes arrivés, dit le Costaud. Voici la gare . . .

Puis ayant jeté un coup d'œil sur l'horloge :

— Justement, je crois qu'un train va partir, ajouta-t-il. Descendez vite . . .

Et il entraîna rapidement la petite ouvrière.

— Attendez-moi là, près de cette porte, dit-il quand ils furent dans la salle des Pas-Perdus. Je cours au guichet . . .

Et quelques secondes après, il revenait rapportant les deux billets.

— Le train part dans deux minutes, reprit-il. Avançons le pas.

Et il se mit à faire de si grandes enjambées qu'Antonine avait peine à le suivre.

— Là nous serons seuls . . . nous pourrons causer, dit-il en la poussant doucement dans un wagon de troisième classe dont il referma aussitôt la portière.

Presque au même moment un coup de sifflet retentit.

— Il était temps . . . Nous allons rouler, dit-il en riant.

Et le train s'ébranla.

Blottie dans son coin, les bras croisés, la tête sur la poitrine, la petite ouvrière était dans une angoisse affreuse.

Toujours elle se rappelait ces sinistres paroles de l'agent . . . ces paroles qui de plus en plus l'affolaient, qui de plus en plus la remplissaient d'un désespoir immense :

« — J'ai retrouvé votre amie, mais elle est entre la vie et la mort ! »

Mon Dieu, était-ce que Gertrude allait mourir ! . . . Etait-ce vrai que peut-être elle ne la reverrait que

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Derrière les belles fiançailles de Marc d'Avray et de Nicole se cachaient un secret et un mystère. Marc adorait sa future épouse. Mais pour Nicole ce n'était qu'un sacrifice librement consenti, qu'une héroïque immolation de tout son avenir et de tout son bonheur. Marc, dans sa joie et son orgueil, ne voyait que celle qu'il achetait avec l'or de son père, plusieurs fois millionnaire.

Rien n'a gêné Marc dans la vie. Sans honte, il avait séduit la fille de M. le comte de Vauban, le protégé de son père, à qui il avait dû le commencement de sa fortune . . . de cette fortune qui lui a servi de prétexte pour renier Mlle Gertrude de Vauban, une amie de Nicole. Gertrude n'était pas la première venue. Marc s'était servi de son père pour confirmer sa trahison à Gertrude, réduite à la misère, trop punie pour avoir trop aimé.

NOTRE FEUILLETON — 6

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

pour recueillir son dernier soupir, que pour lui dire un suprême adieu ! . . . Etait-ce vrai que peut-être même, dans la maison où on la conduisait, elle n'allait plus trouver qu'un cadavre.

— O mon Dieu, murmura-t-elle, dans une ardente prière où elle mit tout son cœur, toute son âme, ayez pitié d'elle ! . . . Pitié de son petit Marcel ! . . . Ayez aussi pitié de moi qui n'ai qu'eux d'eux au monde ! . . .

Et la pauvre enfant pleurait silencieusement.

— Du courage ! Du courage ! lui dit le Costaud très ému en lui serrant la main.

Puis après un silence :

— Mais je ne vous ai pas tout dit, dit-il ; mais vous ne savez pas encore comment Loupard et moi nous avons retrouvé les traces de Mme Gertrude . . . Laissez-moi donc vous finir mon récit.

Et très lentement, il reprit :

— Après avoir laissé la vieille femme qui avait pendant quelques instants recueilli votre ami, j'avais repris le chemin de la Place d'Armes, où, comme vous vous en souvenez, j'avais donné rendez-vous à Loupard . . .

« Comme j'y arrivais, je l'aperçus qui faisait nerveusement les cent pas.

« Dès qu'il m'aperçut, il se précipita à ma rencontre.

« — Eh bien, s'écria-t-il, as-tu appris quelque chose ? . . . As-tu des nouvelles ? . . .

« — Oui.

« — Lesquelles ?

« — J'ai appris que c'est sûrement par ici qu'elle doit être . . . que c'est sûrement dans ces parages que nous la retrouverons . . .

« — Et c'est tout ?

« — C'est déjà quelque chose . .

« — Eh bien, moi, mon vieux, je suis plus avancé que toi ! fit vivement Loupard.

« — Vrai ? m'écriai-je.

« — Moi je crois avoir découvert sa piste . . . Moi je crois savoir où elle est !

« — Mme Gertrude !

« — Parfaitement.

« — Alors, parle, parle vite ! m'écriai-je encore. Je t'écoute . . .

« Loupard venait de passer son bras sous le mien et tandis que nous marchions lentement de long et large :

« — Eh bien, voici, reprit-il, je vais te faire mon rapport . . . Mais il faut d'abord que tu saches qu'après t'avoir quitté, j'ai battu pendant près d'une heure inutilement le pavé . . .

« Tous les gens à qui je m'adressais me regardaient d'un air ahuri . . . quelques-uns même d'un œil soupçonneux . . .

« Non, non, ils ne savaient rien de l'histoire que je leur racontais . . .

« Personne n'avait vu cette femme dont je parlais . . . cette femme qui, à demi moribonde, se traînait par les chemins avec un enfant dans ses bras . . .

« Cependant je ne me décourageais pas et j'allais toujours, j'interrogeais, je questionnais toujours, quand le hasard m'amena près de la gare des Moulineaux.

« Il y a là un petit épicier qui tient un comptoir de marchand de vins . . .

« — Si tu t'offrais un verre de vin blanc, Loupard ? me dis-je. Si tu entrais là en griller une ? . . .

« Et j'entrai dans cette boutique où il n'y avait en ce moment que le patron.

« Je m'assis dans un coin et, ma cigarette allumée, je vidais lentement mon verre, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un grand jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, dont la face complètement rasée et le gilet de livrée disaient clairement la position sociale.

« — Un valet de chambre ?

« — Oui, quelque chose dans ce genre-là . . .

« — Après ?

« — En le voyant entrer, la figure du patron s'était éclairée d'un sourire.

« — Ah ! c'est vous, Désiré ? dit-il.

« — Oui, monsieur Bertrand.

« Eh bien, vos provisions sont prêtes . . . Voici le paquet . . .

« Et l'épicier posait sur le comptoir un énorme paquet solidement ficelé.

« — Maintenant un petit vermouth ? ajouta-t-il.

« — Volontiers, monsieur Bertrand.

« Le patron emplit deux petits verres, puis ayant trempé ses lèvres dans le sien :

« — Et quoi de nouveau à Suresnes ? reprit-il.

« — Mais rien que je sache, monsieur Bertrand.

« — Vous êtes cependant la gazette du pays . . .

« Le grand garçon se mit à rire d'un gros rire niais.

« — Il ne se passe rien par ici que vous n'en soyez aussitôt averti. Et vous n'avez rien à me raconter aujourd'hui ! . . . Pas le moindre po[illegible] ? . . . Pas le moindre scandale ? . . . Pas le plus petit accident ? . . . Vous me surprenez beaucoup, Désiré ?

« Celui-ci venait encore de se mettre à rire, quand tout à coup il s'interrompit :

« — Ah ! mais si ! s'écria-t-il. J'ai du nouveau, monsieur Bertrand ! . . .

« — A la bonne heure !

« — Comment diable avais-je oublié cette histoire !

« — Quelle histoire, Désiré ?

« — L'histoire qui est arrivée chez nous, parbleu !

« — Chez Mme de Vrignolles ?

« — Oui, chez ma patronne.

« — Quand cela ?

« — Cette nuit . . .

« — De quoi s'agit-il donc ? demanda vivement, curieusement l'épicier.

« Le larbin hocha la tête, prit un air très grave.

« — Il s'agit, répondit-il, d'une rencontre que Madame a faite cette nuit en rentrant de Paris par le dernier train . . .

« — Est-ce que des rôdeurs auraient voulu la dévaliser . . . Vous ne m'étonneriez pas . . . Cette racaille pullule . . .

« — Oh ! vous n'y êtes pas ! s'écria Désiré. Il s'agit d'une rencontre bien plus étrange, bien plus extraordinaire . . . d'une rencontre si dramatique et si mystérieuse que si je vous la racontais, vous croiriez que j'ai lu ça dans un roman . . .

« Je n'ai pas besoin de te dire, mon vieux Costaud, si ces paroles m'avaient frappé et si je venais de dresser l'oreille.

« — Tu venais de penser à Mme Gertrude ?

« — N'aurais-tu pas eu la même idée que moi ? . . .

« — En effet.

« — Tout de suite j'eus le pressentiment qu'il allait s'agir d'elle . . . que j'allais enfin avoir des nouvelles de cette pauvre femme . . . Et tu vas voir que je ne me trompais pas . . .

« — Oui, oui ! . . . Continue !

« De plus en plus curieux, de plus en plus intéressé, l'épicier venait de s'accouder sur son comptoir.

« — Voyons, narrez-moi ça, Désiré, fit-il vivement. Vous dites donc que c'est cette nuit que votre maîtresse a fait cette rencontre si étrange, si mystérieuse ?



DEHORS

Le Film Verichrome Kodak vous donne d'aussi beaux instantanés en hiver qu'en été. Il a une "portée" remarquable. Profite de toute la lumière qu'il y a. Met de l'éclat et de la vie dans les instantanés qui sont pris au soleil d'hiver. "Prend la photo" même si le soleil ne brille pas.

FAITES-LUI CHAQUE SEMAINE UNE VISITE "EN INSTANTANÉS"



Les instantanés d'hiver sont faciles à prendre



Le Soir, À L'INTÉRIEUR

Ne vous laissez pas arrêter par ce mot "intérieur". Chargez votre appareil avec le Film Kodak Super-XX. Allumez une couple d'ampoules Photoflood. Et vous êtes tout prêt à prendre, à l'intérieur, d'aussi beaux instantanés que ceux que vous prenez dehors. Chez votre marchand de Kodaks. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

LE LIVRET GRATUIT sur les Instantanés la Nuit facilite la prise des scènes familiales qui intéresseront le plus votre soldat, celles qui sont prises à l'intérieur. Parle aussi des photos prises avec les ampoules Photoflood et Photoflash. Chez votre marchand.



Dehors . . . à l'intérieur . . . vous pouvez toujours vous fier au

FILM KODAK

« — Oui, cette nuit... Madame, qui avait passé la journée à Paris, venait de débarquer, comme je vous l'ai dit, par le dernier train qui passe aux Moulineaux...

« Et elle n'était plus très loin d'ici... c'est-à-dire plus loin de chez nous, puisque nous demeurons là à deux pas, lorsque, tout à coup, elle tressaillit...

« Il lui sembla qu'elle venait d'entendre, dans l'ombre, des plaintes, des gémissements, des râles...

« — Diable !

« — Toute saisie, elle chercha autour d'elle, mais le ciel était si noir, l'obscurité si profonde, qu'elle ne pouvait rien voir...

« D'ailleurs, les plaintes avaient cessé, et elle allait croire qu'elle s'était trompée, lorsque, tout à coup, comme elle venait de faire quelques pas, elle tressaillit encore.

« De nouveau, et plus distinctement, les mêmes gémissements venaient de frapper son oreille.

« Elle n'en pouvait plus douter, quelqu'un était là qui se mourait... qui avait besoin de secours... Et elle venait de se remettre à écouter, quand, soudain, devant sa porte même, son pied butta contre un corps.

« Heureusement qu'elle n'était pas seule, car elle aurait eu joliment peur !

« — M. Gilbert était avec elle ?

« — Oui, M. Gilbert Darcourt, son neveu...

« — Oh ! vous pourriez dire son fils, car c'est elle qui l'a élevé... qui en a fait le grand médecin qu'il est aujourd'hui, bien qu'il n'ait pas plus de trente ans... Mais passons. Et alors ?

« — Alors M. Gilbert se précipite dans la maison et appelle la vieille Félicie qui veillait encore... Ils reviennent avec de la lumière, et devant la porte que voit-on ? Une jeune femme étendue, les bras en croix, la face vers le ciel... une jeune femme qui agonise... et près d'elle...

« — Près d'elle ?... Achevez donc !

« — Un enfant qui pleure... qui doucement sanglote !

« — Un enfant ! s'écria l'épicier.

« — Oui, monsieur Bertrand, un tout petit... tout petit enfant !

« — Mais c'est elle !... c'est elle. Loupard ! m'écriai-je, tout saisi.

« — Evidemment. Mais je ne t'ai pas tout dit. Laisse-moi finir, fit vivement celui-ci.

« Sans perdre une seconde, continua le larbin, la vieille Félicie empoigne le môme et M. Gilbert emporte la mère... et si elle vit encore, c'est peut-être bien à lui qu'elle le doit. Mais elle est si bas, si bas, que tout habile et savant médecin qu'il soit, il est plus probable qu'il ne la sauvera pas...

« — Et cette jeune femme, d'où est-elle ? d'où vient-elle ?

« — Voilà ce qu'on ne sait pas... ce qu'on ne peut pas savoir, car certainement elle délire... Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas de Suresnes, car la vieille Félicie, qui connaît tout le monde ici, ne se rappelle pas l'avoir jamais vue...

« — Elle n'avait donc pas de papiers sur elle ?

« — Rien.

« L'épicier hocha la tête.

« — Voilà, en effet, une rencontre bien étrange ! fit-il après quelques secondes de silence. Cette femme, étrangère au pays, qu'on trouve mourante sur la route au milieu de la nuit !... Mais je vois ce que ce doit être... Sans doute quelque pauvresse, quelque mendiante qui sera venue tomber là de misère et d'inanition...

« — Une mendiante !... Oh ! pas du tout, monsieur Bertrand ! s'écria vivement le larbin. Une mendiante n'aurait porté que des haillons, tandis que cette jeune femme est très proprement, presque élégamment vêtue... Une mendiante n'aurait pas eu comme elle des mains si fines, si soignées, un visage aussi distingué...

« Je ne l'ai pas vue, car Mme de Vrignolles et M. Gilbert entrèrent seuls dans sa chambre, mais je tiens ces détails de Félicie qui, tout à l'heure encore, me disait qu'elle ne devait pas être la première venue...

« — Si la vieille Félicie parle ainsi, dit vivement l'épicier, c'est que ce doit être également l'opinion de votre maîtresse ?...

« — Il paraît.

« — Et de M. Gilbert ?

« — Aussi.

« — Tiens ! Tiens !

« — Et ce qui corse encore l'aventure, c'est que — toujours d'après Félicie — Mme de Vrignolles, dont vous connaissez le bon cœur...

« — Qui ne le connaît pas ? Demandez à tous les pauvres gens, à tous les malheureux de Suresnes !

« — C'est que Mme de Vrignolles qui s'est installée à son chevet et qui ne l'a pas quittée une seule minute, est de plus en plus convaincue que le visage de cette femme lui en rappelle un autre... qu'il évoque en elle elle ne sait quelle image lointaine, quelle étrange ressemblance dont elle cherche en vain à se souvenir...

« — Ah bah !

« — Plusieurs fois Félicie l'a entendue murmurer tout bas, murmurer pour elle seule, tandis qu'elle restait les yeux ardemment fixés sur la moribonde :

« — Qui donc me rappelle-t-elle ? Qui donc remet-elle devant mes yeux? Qui donc ai-je connu dont elle est le frappant portrait ? »

« — Une illusion !

« — Peut-être. Mais enfin, voilà ce qui se dit, voilà ce que pense Mme de Vrignolles... Et là-dessus, je file, ajouta le larbin en empoignant son paquet de provisions. Ce n'est pas que je m'ennuie avec vous, monsieur Bertrand, mais vous connaissez mon cerbère...

« — Félicie ?

« — Oui, la mère Grogne-toujours, comme je l'ai baptisée... Je suis sûr qu'elle va trouver que je suis resté trop longtemps dans ma course et qu'elle va encore m'attraper... Bonsoir ! »

« Et le jeune larbin sortit.

« Mais il n'avait pas fait plus de trente pas dans la rue que, s'il s'était retourné, il aurait pu m'apercevoir sur ses talons...

« Je voulais, en le filant, connaître la demeure de Mme de Vrignolles et me présenter chez elle pour tâcher de voir la mystérieuse agonisante qu'elle avait recueillie dans sa maison...

« Je savais bien que le doute n'était plus possible et que ce ne pouvait être que Mme Gertrude qu'on avait ramassée là dans la rue, mais enfin je tenais à en avoir la certitude et à être bien sûr que nous l'avions retrouvée...

« — Et tu l'as vue ?

« — Non, mais nous la verrons demain.

« — Comment ça ?... Pourquoi pas ce soir ?... Pourquoi pas tout de suite ? fis-je très étonné.

« — Parce qu'en ce moment Mme de Vrignolles, qui est devenue subitement très souffrante, a dû se retirer dans sa chambre, et que son neveu, qui a été obligé de s'absenter, a formellement défendu qu'on la dérangeât... Parce que la vieille Félicie, qui est l'esclave de sa consigne, n'a rien voulu savoir, pas même voulu m'entendre... A peine m'avait-elle entrevu à travers le judas qu'elle m'a crié ce que je viens de te dire, et je n'avais pas encore eu le temps de lui répondre, de lui apprendre ce qui m'amenait, qu'elle avait déjà disparu...

« D'ailleurs, ce n'est qu'une attente de quelques heures, ajouta Loupard. Nous serons quittes pour revenir demain...

« Or, ce matin, ainsi qu'il avait été convenu, le camarade venait me prendre dans le petit logement que j'habite rue Saint-Jacques.

« — Il est bientôt huit heures, le Costaud ! me cria-t-il en entrant. Filons vite ! »

« Et nous filons... Neuf heures viennent de sonner quand nous débarquons à la gare des Moulineaux.

« — Voici la maison où nous allons trouver Mme Gertrude !... Voici la maison de Mme de Vrignolles ! me dit Loupard, quand nous avons fait quelques pas.

« Et il me montre, perdue, noyée dans la verdure, une très coquette, une très élégante villa...

« Je sonne à la grille, quelques secondes s'écoulent, puis le bruit d'un pas léger s'étant fait entendre, une vieille dame d'allures très distinguées, au visage très pâle encadré de larges bandeaux blancs, nous apparaît.

« C'est Mme de Vrignolles.

« — Vous désirez, messieurs ? » demande-t-elle.

« Alors, prenant la parole :

« — Voici, madame, dis-je. Nous avons appris que, l'autre nuit, vous aviez trouvé devant votre porte une jeune femme très malade... une jeune femme qui avait avec elle un enfant...

« — Un tout petit enfant, ajouta Loupard.

« — En effet, répondit Mme de Vrignolles, dont le visage très doux prit une expression d'immense pitié, une jeune femme étendue là presque sans souffle, presque sans vie, et qui, sans doute, serait morte depuis longtemps déjà si je ne l'avais secourue.

« — Eh bien, madame, repris-je, nous voudrions que vous nous permettiez de la voir...

« — Vous croyez donc la connaître ?

« — Oui, madame.

« — Voici, d'ailleurs, son signalement, dit Loupard. Vingt ans...

« — A peine.

« — Blonde.

« — Oui, très blonde.

« — Vêtue de noir.

« — Oui, monsieur.

« — Et très belle.

« — Oui, très belle, elle a dû l'être, mais, hélas ! la pauvre femme n'est plus que l'ombre d'elle-même ! » fit avec un accent plein de tristesse Mme de Vrignolles.

« Puis, nous ayant ouvert la grille :

« — Entrez, messieurs, reprit-elle. Suivez-moi...

« Et pendant que nous traversions le parc :

« — Mais vous ne venez pas pour me la reprendre ? ajouta-t-elle vivement en nous jetant un coup d'œil inquiet. Elle est si faible que vous la tueriez sûrement si vous commettiez l'imprudence de l'emmener, de la transporter dans une autre maison.

« — Non, madame, rassurez-vous, répondis-je. Nous savons très bien que si nous voulions la ramener chez elle, elle nous resterait dans les bras.

« — Oh ! c'est certain !... Sa vie ne tient plus qu'à un fil et à chaque seconde je tremble pour elle...

« — Mais quand nous l'aurons vue... quand nous serons bien sûrs qu'elle est celle que nous cherchons, nous pourrons du moins donner un peu de joie, un peu d'espoir à la jeune amie qui la pleure, qui se meurt de sa disparition...

« — Comment s'appelle cette amie? demanda vivement Mme de Vrignolles.

« — Antonine.

« — Antonine !... Ah ! voilà donc pourquoi, dans sa fièvre, dans son délire, elle murmure toujours ce nom-là : Antonine !... Antonine !

— Elle m'appelle !... Sa pensée va encore vers moi ! s'écria la petite ouvrière à travers de nouveaux sanglots. Oh ! chère Gertrude !... chère sœur !... que Dieu te conserve !

— Cependant, poursuivit le Costaud, nous venions d'arriver dans la

RENFORTS CANADIENS FRANÇAIS EN ANGLETERRE



Le major "Bob" Lajoie, des Fusiliers Mont-Royal, décoré de la Croix militaire à la suite du raid sur Dieppe, a accueilli récemment un renfort d'officiers canadiens-français en Angleterre. Assis, de gauche à droite : le lieutenant René Décary, 544, rue Dufresne, Montréal ; le major Lajoie et le lieutenant André Raymond, de St-Jean d'Iberville (Qué.). Debout, première rangée de gauche à droite : les lieutenants Guy Savoy, 478, avenue Roslyn, Westmount (Qué.) ; Guy Lévesque, 1060 ouest, avenue Bernard, Outremont (Qué.) ; Yvon Forget, 3715 est, rue Ontario, Montréal ; Bernard Côté, Cap Chat, comté de Gaspé ; Jean-Paul Arseneau, 2522, rue Jolicœur, Ville Emard, Montréal, et Georges Michaud, 7436, rue Durocher, Outremont (Qué.). En arrière, de gauche à droite : les lieutenants J.-G. Mahoney, 5765, boulevard Décarie, N.-D. de Grâces, Montréal ; Jean Denault, 35, rue Gordon, Sherbrooke (Qué.) ; Paul Paradis, 8334, rue Lajeunesse, Montréal ; Hervé Lambert, Bromptonville (Qué.), et Jacques-A. Dextraze, 7035, rue St-Hubert, Montréal. Depuis que cette photo a été prise, le major Lajoie est revenu au Canada. — (Photographie de l'Armée canadienne)

maison, de monter, en étouffant le bruit de nos pas, jusqu'au premier étage, et là, poussant doucement une porte, s'effaçant pour nous laisser passer :

« — La voici, dit Mme de Vrignolles dans un souffle. Est-ce bien cette jeune femme que vous cherchez ? »

« Le lit, dont les rideaux étaient écartés, est placé tout au fond de la chambre.

« Je m'y glissai sur la pointe des pieds, tandis que Loupard s'avançait derrière moi.

« Et, soudain, nous nous redressâmes, tout saisis.

« Oui, cette femme qui ressemblait à un spectre . . . cette femme aux joues creuses, au teint livide, aux yeux luisants, au souffle haletant, au front inondé de sueur, c'était bien elle ! . . . c'était bien Mme Gertrude !

« Tout à coup, ses mains se crispèrent sur les draps, et elle se mit à parler . . . Mais sa voix était si sourde, si éteinte, qu'il était impossible de comprendre ce qu'elle disait.

A son tour, Mme de Vrignolles s'était approchée du lit, et parlant très bas :

— Vous la reconnaissez ? demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je, c'est bien Mme Gertrude . . .

— Elle s'appelle Gertrude ?

— Oui, Gertrude de Vauban.

Mme de Vrignolles venait de se redresser brusquement.

— De Vauban ! s'écria-t-elle, j'ai connu autrefois un comte de Vauban, qui était le dernier de son nom . . . un homme très riche, immensément riche, que j'avais perdu de vue et qui est mort, je crois, il y a quelques années, complètement ruiné . . . Et cette jeune femme serait sa fille ?

— Je ne puis pas vous en dire davantage, répondis-je.

— Ni moi non plus, dit Loupard.

— Oh ! non, ce n'est pas possible ! reprit plus vivement Mme de Vrignolles. Une Vauban . . . une descendante de cette grande famille, même ruinée, ne serait pas dans cette pauvreté-là, dans cette détresse-là . . .

Une Vauban aurait trouvé dans les relations de son père des gens pour lui venir en aide, pour lui créer une situation en rapport avec son origine . . .

Une Vauban ne serait pas une pauvre fille délaissée, abandonnée, courant, dans un moment de folie et de désespoir, les grands chemins avec son enfant dans ses bras . . .

Car c'est bien cela, n'est-ce pas ? Car c'est bien l'histoire de cette jeune femme-là ?

— Hélas, oui, madame ! répondis-je encore.

— Enfin, une Vauban ne serait pas ce qu'elle est, si je m'en rapporte à certaines paroles qu'elle a prononcées hier dans son délire, c'est-à-dire une petite ouvrière habitant une mansarde . . . une petite ouvrière gagnant difficilement et péniblement sa vie . . .

Et cependant, ajouta Mme de Vrignolles en laissant tomber son regard sur Mme Gertrude, plus je la vois, plus je reste assise à son chevet, et plus je me sens attirée vers elle par une sympathie ardente et profonde . . . par une sympathie que son malheur ne suffit pas à expliquer.

C'est ainsi que, parfois, quand je la regarde, il me semble que son visage réveille en moi je ne sais quels souvenirs confus et vagues . . . quels souvenirs qu'il m'est impossible de préciser . . .

C'est comme si je l'avais déjà vue, déjà connue, et connue même très intimement . . .

Oh ! c'est de la folie ! . . . Cette jeune femme, il n'y a que quelques années, n'était encore qu'une enfant, et moi j'avais depuis longtemps déjà des cheveux blancs . . . Comment aurait-elle pu vivre dans mon intimité ? . . . Comment aurait-elle pu être mêlée à ma vie ? . . . Et puis, dans ce cas-là, comment mes souvenirs se seraient-ils si vite effacés ? . . . comment ne la reconnaîtrais-je pas ?

Mais enfin, malgré moi, toujours cette idée me hante qu'il y a entre elle et moi un lien que j'ignore . . . Et, chose étrange, chose qui pourrait me faire croire que je ne me trompe pas, c'est dès la première minute, dès que j'ai pu voir son visage que j'ai eu cette impression-là . . .

A peine mon neveu, le docteur Gilbert Darcourt, qui était avec moi quand nous l'avons trouvée râlante sur le seuil de ma porte, l'avait-il apportée dans ce lit . . . à peine, à la clarté de la lampe, avais-je pu distinguer ses traits, que je tressaillis, que je demeurai toute saisie comme si je venais de recevoir un grand coup en pleine poitrine.

— Oh ! qui donc es-tu ? . . . Qui donc me rappelles-tu ? ne cessais-je de me demander.

Et c'était comme si devant mes yeux surgissait le fantôme d'un être adoré . . . comme si devant moi se dressait l'image d'un être que j'aurais tendrement aimé . . .

Et Mme de Vrignolles, les bras tombés, les mains croisées, laissait tomber encore sur Mme Gertrude un regard d'une infinie tristesse, d'une infinie douceur.

Cependant celle-ci, qui, dans son délire, parlait toujours très bas, si bas que ses paroles n'étaient qu'un murmure indistinct, qu'un souffle qu'on n'aurait pu saisir, tout à coup éleva la voix :

— Antonine ! . . . Antonine ! s'écria-t-elle. Où es-tu ? . . . Oh ! viens, viens, chère enfant ! . . . viens, chère petite déshéritée comme moi ! . . . Oui, viens, que nous nous consolions ensemble ! . . . Viens ! et aimons-nous bien . . . aimons-nous comme deux sœurs ! . . .

— Elle disait cela ! s'écria la petite ouvrière de plus en plus tremblante d'émotion.

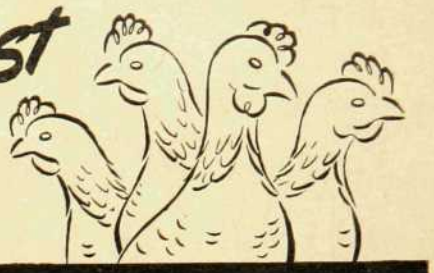
— Oui, elle disait cela ! répondit le Costaud. Et elle le disait avec un tel accent que Loupard et moi, qui ne sommes pourtant pas faciles à attendrir, nous nous regardions la larme à l'œil . . .

Alors Mme de Vrignolles reprit :

— Vous l'entendez ! . . . C'est cette jeune amie dont vous venez de me parler qu'elle appelle encore . . . c'est elle qu'elle appelle toujours . . . Et c'est souvent aussi, dans une plainte déchirante, le nom de son enfant qu'elle crie : Marcel ! . . . Marcel ! . . . Alors je vais le prendre dans le petit berceau où je l'ai couché . . . dans le petit berceau où il ne bouge pas plus que s'il était mort, tant il est aussi exténué de fatigue, et je le lui apporte, je le lui mets sous les yeux . . . Mais tout en continuant à l'appeler, elle le regarde à peine, comme si elle ne le reconnaissait pas.

Ah ! la pauvre femme, quel martyre elle endure ! . . . quelles terribles angoisses elle me donne ! . . . En ce moment, elle est relativement calme, mais hier, par quelles heures affreuses, épouvantables, elle a passé ! D'abord, quand on l'eut transportée dans cette chambre ; quand, avec ma vieille servante, je l'eus couchée dans ce lit, immobile, les yeux clos, elle était si froide et dans un tel abattement, dans une prostration si profonde qu'à chaque instant je me penchais sur elle pour voir si elle vivait encore, si elle ne venait pas de s'éteindre . . .

La volaille est abondante



POULET EN CASSEROLE "MAGIC"
un mets nourrissant et économique



MENU "MAGIC" DU JOUR
Poulet en casserole "Magic"
Pois et carottes
Salade en gelée
Pommes cuites au four
Suffisant pour 6 personnes
Coût approximatif: $1.86

Poulet en casserole "MAGIC"

1 gros poulet
eau froide
sel, poivre
2 c. à thé farine
2 c. à soupe beurre
pâte à biscuits

Dépecez le poulet, couvrez d'eau froide et laissez bouillir doucement jusqu'à tendreté. Assaisonnez de sel et poivre et épaississez la sauce avec de la farine mélangée avec du beurre. Tenez prête une pâte à biscuits légère; roulez à un demi-pouce d'épaisseur, coupez au coupe-pâte et jetez dans la sauce bouillante. Couvrez bien la casserole afin d'éviter que la vapeur s'échappe. Laissez bouillir jusqu'à ce que les biscuits soient cuits et prêts à servir (environ une demi-heure).

Pour préparer la pâte à biscuits: 2 tasses farine; 4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"; ½ c. à thé sel; 1 c. à soupe beurre; 1 c. à soupe graisse; ¾ tasse lait froid ou moitié lait et moitié eau. Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Incorporer shortening froid. Ajoutez liquide froid pour faire une pâte molle. Placez sur planche enfarinée et abaissez en tapotant.



Fabrication canadienne

VOICI une excellente façon d'utiliser le poulet—une casserole de Poulet à l'ancienne mode, préparée avec des ingrédients qu'il est facile de se procurer. Et, faites avec la *"Magic"*, les pâtes sont légères comme la plume et fondent littéralement dans la bouche.

C'est bien là la "Magic" . . . une poudre à pâte de confiance. Pure et saine, elle assure des cuissons parfaites depuis trois générations. Et de nos jours, la "Magic" aide à économiser parce qu'elle protège les ingrédients précieux. Demandez toujours la Poudre à Pâte "Magic" —employez-la toujours.

LA PRÉFÉRÉE DEPUIS 3 GÉNÉRATIONS

Le Gin de Kuyper

est célèbre pour

Sa Réelle et Authentique Saveur de Hollande



Le gin de Hollande qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 onces,	26 onces,	40 onces,
$1.15	$2.70	$3.90

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

357F

CE PRODUIT SE RECOMMANDE D'UNE EXPÉRIENCE DE 245 ANS

Maison fondée en l'an 1695

AVIS IMPORTANT

A noc Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Le docteur hochait la tête, murmurait :

— Je pourrai peut-être prolonger son agonie, mais je désespère de la sauver ! . . .

Et moi, avec des larmes dans les yeux, je songeais à l'enfant, à ce pauvre petit qui n'aurait pas connu sa mère et qui n'allait plus avoir d'autre asile que l'hospice des orphelins !

Tout à coup, pourtant, à notre grande surprise, elle parut se ranimer. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle . . .

Je lui pris la main, je l'appelai doucement :

— Madame !

Ses yeux se fixèrent sur moi ; puis, oppressée, haletante :

— Est-ce toi, Nicole ? dit-elle la voix rauque. Je te cherchais . . . Je viens te dire adieu . . .

— Elle vous prend pour une de ses amies, sans doute . . . Elle délire, fit tout bas le docteur.

— Mon père m'appelle, reprit-elle, mon père qui va mourir ! . . . Dans quelques minutes j'aurai quitté le couvent . . . Adieu, Nicole, sois heureuse ! . . . Si nous ne nous revoyons plus, ne m'oublie pas . . . pense quelquefois à celle qui fut ta meilleure amie . . .

Et de lourdes larmes coulaient lentement le long de ses joues.

Elle se tut pendant un long moment, puis, peu à peu, son visage très sombre s'éclaira, s'illumina . . .

Dans son délire, elle avait à présent le cœur plein d'une joie immense, car elle n'était plus une pauvre fille abandonnée, une pauvre fille délaissée . . .

Car celui qu'elle a aimé, qu'elle aime peut-être encore, ne l'avait pas trompée . . .

Car elle se voyait agenouillée avec lui devant l'autel . . .

Et c'était le front de plus en plus rayonnant, le visage de plus en plus radieux que, tout bas, elle murmurait son nom . . . un nom que je n'ai pu entendre . . .

Mais ce rêve éblouissant, ce rêve de bonheur qu'elle faisait dans sa fièvre, fut bientôt suivi d'un autre si terrible que j'en tremble encore.

Quelle scène revivait-elle ? . . . Que croyait-elle voir ? . . . Qui menaçait-elle ? . . . Je ne l'ai pas compris.

Mais, soudain, dans un élan furieux, elle se dressa sur son lit, et toute frémissante, la main tendue, les yeux jetant des flammes :

— Une pareille injure ! cria-t-elle. De l'argent ! . . . Me traiter comme une femme qu'on achète ! . . . comme une fille qu'on paye ! . . . De l'argent ! . . . De l'argent ! . . . A moi ! . . . A moi ! . . .

Et dans un geste violent, elle semblait frapper, souffleter quelqu'un . . . Puis se redressant, et de plus en plus frémissante :

— Ramassez ! . . . Ramassez, misérable ! ajouta-t-elle. Et sortez ! . . . sortez ! . . .

Et portant les deux mains à son front, elle retomba lourdement, ne respirant plus, épuisée, anéantie . . .

— Ces canailles de d'Avray ! fis-je entre mes dents.

Mme de Vrignolles me regarda.

— D'Avray ! fit-elle vivement. Parlez-vous des d'Avray de Saint-Cloud ?

— Je parle du richissime d'Avray et de son fils Marc . . .

— Eh bien ! oui . . . Mais attendez donc ! . . . Qu'ai-je entendu dire ? . . . Est-ce que, dernièrement, le fils ne devait pas se marier ? . . . Est-ce qu'au dernier moment son mariage n'a pas été rompu ?

— Oui, rompu devant le maire !

— Devant le maire !

— Et rompu grâce à elle, dis-je en montrant du regard Mme Gertrude ; grâce à elle que le misérable Marc a trouvée devant lui quand il allait épouser Mlle Nicole de Chataigne, cette jeune fille dont Mme Gertrude parlait dans son délire.

— Son amie de couvent ?

— Oui, son amie de couvent, qui ne savait rien de la vilaine histoire de Marc, rien de sa liaison avec Mme Gertrude, et qui ne faisait ce mariage que le désespoir dans l'âme . . . que contrainte et forcée par le père de son fiancé . . .

— Par M. d'Avray ?

— Oui, par ce vieux gredin qui savait pourtant qu'elle en aimait un autre, mais qui l'obligeait à y renoncer . . .

— Mais, M. de Chataigne ?

— M. de Chataigne, lui aussi, obéissait . . . et cependant, dit-on, il adore sa fille . . .

— Mais c'est tout un drame que vous me racontez là !

— Oui, madame, tout un drame que tout Paris maintenant connaît . . . dont tout Paris maintenant s'entretient. Et je vous jure que ce ne sont pas les d'Avray qui ont le beau rôle !

— Ce mariage rompu si brusquement, si soudainement, devant tous leurs invités, quel affront pour eux !

— Un beau soufflet ! ricana Loupard.

— Et quel scandale !

— Enorme ! . . . Et qui dure encore . . . qui durera longtemps . . .

— Vous étiez là, peut-être ?

— Nous ? Mais au premier rang, madame ! s'écria Loupard. Nous étions là, chargés, en notre qualité d'agents de la Sûreté . . .

— Ah ! . . . Vous êtes . . .

— Deux agents, oui, madame. Nous étions là par ordre . . .

— Par ordre ?

— Je veux dire que M. Marc d'Avray ayant une peur terrible de ce qui devait arriver . . . une peur atroce de voir Mme Gertrude venir troubler la fête, nous avions été chargés, le Costaud et moi, de la surveiller et au besoin de l'empoigner . . .

— Est-ce possible ! s'écria Mme Vrignolles indignée. Oh ! que cet homme est lâche ! . . .

— Mais quand la pauvre femme s'est fâchée, dis-je à mon tour ; quand en face d'une foule immense elle a trouvé pour démasquer ce drôle, pour le souffleter de son mépris, les mots les plus terribles, les plus sanglants, on sentait sa douleur si vraie, son désespoir si profond que, loin de la faire taire, nous l'aurions plutôt encouragée à continuer . . .

— Oh ! parfaitement ! dit Loupard.

— Et quand tout à coup elle s'est abattue, en proie à une crise terrible . . . quand il a fallu que nous l'emportions tandis qu'elle jetait des cris déchirants . . . quand, dans la pharmacie où nous l'avions transportée, on aurait cru à chaque seconde qu'elle allait mourir . . . ah ! si j'avais tenu le d'Avray, quel vilain quart d'heure cette canaille aurait passé ! . . .

Aussi qu'elle soit devenue comme folle, cela ne m'étonne pas, ajoutai-je ; car lorsque nous l'avons ramenée rue du Bac, où elle demeure, elle divaguait déjà, le délire la prenait déjà . . . Et pour la garder, pour la défendre contre son désespoir, personne autour d'elle . . .

— Personne !

— Non, madame, personne qu'une de ses voisines . . . une toute jeune fille . . .

— Cette petite Antonine dont elle prononce si souvent le nom, dit Loupard.

— Oh ! une enfant pleine de cœur . . . une enfant qui l'aime beaucoup . . . qui l'aime comme si elle était sa sœur aînée, repris-je. Et c'est même parce que nous l'avons vue si désespérée de la disparition de son amie que nous nous sommes mis en campagne pour tâcher de la retrouver . . .

Mais il faut que cette enfant travaille . . . elle est obligée de sortir . . . et c'est pendant une de ses absences que Mme Gertrude, reprise sans doute de plus de fièvre, de plus de vertige encore, s'est enfuie . . .

— Pour mourir ?

— Très probablement. Puis, la tête de plus en plus perdue, elle n'a plus su . . . elle a couru . . . toujours couru, jusqu'au moment où elle est tombée devant notre porte . . .

Mais Mme de Vrignolles venait de poser vivement un doigt sur ses lèvres pour me faire signe de me taire. Puis, me montrant Mme Gertrude qui venait encore de murmurer votre nom :

— Entendez-la ! fit-elle. C'est toujours le même nom qui revient sur ses lèvres . . . C'est toujours sa petite amie dont la pensée ne la quitte pas . . . Oh ! elle doit bien l'aimer aussi ! . . . Ecoutez !

Et très bas, dans un souffle, la malade non seulement prononçait votre nom, mais continuait de vous parler comme si vous aviez été près d'elle . . .

Que vous disait-elle ? Il était impossible de le saisir, mais la douceur qui se répandait sur tout son visage faisait comprendre que c'étaient les mots les plus tendres, les plus affectueux . . .

Tout à coup pourtant, sa voix s'éleva, devint plus distincte, mais pour quelques secondes seulement. Son visage, en même temps, changeait d'expression, devenait plus sombre. Et ce n'était plus votre nom seul qu'elle prononçait, mais aussi celui de son enfant.

— Marcel . . . Antonine . . . Oh ! sauve-le ! . . . sauve-le ! Tu me le jures ? venait-elle de murmurer.

Mme de Vrignolles m'avait saisi le bras, très émue :

— Avez-vous compris ce qu'elle vient de dire ? s'écria-t-elle en nous entraînant, Loupard et moi, loin du lit. Dans son délire, elle se voit mourir . . . Elle confie à sa jeune amie son enfant orphelin . . . Elle lui fait jurer de le sauver de l'abandon . . . Ecoutez ! . . . Ecoutez encore ! . . . C'est déchirant !

Nous venions de nous retourner, et tous les trois, nous écoutions immobiles, les yeux fixés sur la moribonde qui, les mains tendues dans un geste de supplication, d'imploration, venait d'ajouter, la voix tremblante, toute frissonnante :

— L'hospice ! . . . Les enfants assistés ! . . . Sans mère ! . . . Seul au monde ! . . . Comme toi, Antonine ! . . . Oh ! je l'aimais bien . . . aime-le toujours ! . . . Que pour lui je revive en toi ! . . . Oh ! oui, n'est-ce pas, tu m'en fais le serment ? . . . Mon pauvre enfant ! . . . Mon pauvre petit Marcel ! . . .

Et cela était dit avec un accent si pathétique que les plus durs eussent été remués jusqu'au fond de l'âme . . .

Nous écoutions encore, mais elle venait de se taire, de laisser retomber lourdement ses bras inertes . . .

Il y eut quelques secondes de silence ; puis, s'adressant à moi, Mme de Vrignolles reprit :

— Vous allez sans doute retourner immédiatement à Paris ?

— Oui, madame, répondis-je. Ne vous ai-je pas dit dans quelles transes, dans quelles angoisses vivait cette jeune fille ? Mais je me demande ce que je vais lui dire . . . Quel espoir je pourrai lui donner quand Mme Gertrude agonise . . . quand peut-être d'un moment à l'autre . . .

Mais Mme de Vrignolles venait de m'interrompre.

— Oui, oui, fit-elle vivement, courez à Paris et amenez cette enfant !

— J'allais vous en demander la permission, madame.

— Oui, amenez-la . . . qu'elle vienne vite ! . . . Si la mort doit les séparer, que du moins elles se soient revues encore une fois, une dernière fois . . . Et puis, ajouta-t-elle, qui sait si sa présence ici n'accomplira pas un miracle . . . le miracle qui seul peut maintenant sauver Mme Gertrude ?

Et voilà, ma chère enfant, ajouta le Costaud, tout ce que j'avais à vous dire . . .

— Est-ce que nous approchons ? demanda Antonine, la voix anxieuse.

— Bientôt.

— Si j'allais la trouver morte ?

— Tout est possible ! répondit l'agent, la voix sourde.

— Oh ! mon Dieu !

— Mais, je vous le répète, quoi qu'il arrive, soyez forte, soyez courageuse . . . Vous avez toujours été pour elle une bonne petite amie . . . Vous avez bien souffert aussi de la voir souffrir ? . . .

— Oh ! oui, bien souffert ! murmura avec un lourd soupir la petite ouvrière . . .

— Eh bien, si un malheur ne peut être évité, que cette pensée-là vous console un peu . . . adoucisse vos regrets . . .

Le Costaud venait de se pencher à la portière.

— Oui, nous approchons, reprit-il. Tenez, regardez là-bas . . . Voyez-vous, au fond d'un jardin, cette jolie maison avec un toit d'ardoise et des clochetons ? . . . Eh bien, voilà où nous allons . . . Voilà où vous allez retrouver Mme Gertrude . . .

Puis, se levant :

— Attention ! ajouta-t-il. Le train se ralentit . . . Préparons-nous à descendre . . .

En effet, presque au même moment le train s'arrêtait.

— Les Moulineaux ! . . . Les Moulineaux ! cria un homme en courant devant les wagons.

Déjà le Costaud entraînait la petite Antonine. Mais elle était dans une telle appréhension, dans une telle angoisse que ses jambes tremblaient, qu'elle avait peine à le suivre . . .

Qu'allait-elle voir chez Mme de Vrignolles ? . . . Quel désespoir encore l'attendait ? . . .

Et une image qu'elle ne pouvait chasser passait devant ses yeux, la faisait trembler davantage encore, la remplissait d'épouvante . . .

D'après ce que le Costaud lui avait dit, elle n'avait plus d'illusions à se faire . . . Gertrude était bien perdue. Elle ne survivrait pas à la trahison de l'infâme d'Avray. Déjà sa raison s'en était allée, sa vie à son tour allait s'éteindre . . .

Oui, oui, quand elle aurait franchi le seuil de cette maison dont elle ne se rapprochait plus que toute secouée de frissons, qu'allait-on lui apprendre ? . . . Qu'allait-elle voir ?

Peut-être était-ce dans une chambre mortuaire qu'on allait la conduire ? . . .

Peut-être Gertrude n'allait-elle lui apparaître que toute froide, toute raidie, sous le drap qui la recouvrait ?

Peut-être allait-on lui dire :

—« Pleurez-la ! . . . Priez pour elle ! »

Tout à coup, la jeune fille chancela, un nuage devant les yeux.

— Eh bien, quoi ? . . . qu'est-ce donc ? s'écria paternellement l'agent qui n'avait eu que le temps de la



BIEN PEU DES PRODUITS qui se trouvent sur les étagères de votre pharmacien ont subi l'épreuve du temps aussi longtemps que la Gelée de Pétrole 'Vaseline'. Depuis 1870, elle a été un premier traitement dans des milliers de foyers. N'est-ce pas là la meilleure preuve du soulagement efficace qu'elle assure dans les cas de coupures, brûlures, peau gercée, pieds endoloris et beaucoup d'autres maux ou blessures ?

Pour être sûr d'obtenir cette qualité éprouvée, recherchez toujours la marque 'Vaseline' — c'est la gelée de pétrole qui est scientifiquement préparée et purifiée.

Chesebrough Manufacturing Co., Cons'd., 5520, Ave Chabot, Montréal

Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE

GELÉE DE PÉTROLE



• Grâce à la façon merveilleuse dont elle agit sur la peau, la Gelée "Vaseline" est devenue la base d'un grand nombre de spécialités pharmaceutiques. Demandez la Gelée Phéniquée "Vaseline" et la Gelée Boratée "Vaseline" à votre pharmacien.

La BEAUTE PHYSIQUE
c'est la joie de vivre



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que les désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

Traitement SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

Coupon d'abonnement



LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

retenir. Nous n'allons pas tourner l'œil, je pense ? . . . Voyons, voyons, ma petite amie, remettons-nous . . . soyons plus brave . . .

Et ils venaient d'arriver devant la maison de Mme de Vrignolles, il allait sonner, quand la grille brusquement s'ouvrit.

— Ah ! vous voilà, monsieur ? . . . Voilà aussi mademoiselle ? justement je vous guettais . . . Madame vous attendait . . .

— Ah ! fit le Costaud la gorge serrée. Est-ce qu'il y a du nouveau ? . . . Est-ce que . . .

— Oui, il y a du changement, dit la vieille servante.

— J'arrive trop tard ! s'écria Antonine.

— Non, non, vous arrivez bien . . . Ne pleurez pas . . . Votre amie va mieux . . . On a maintenant un peu d'espoir . . . Venez . . . venez vite ! . . .

Et la vieille Félicie se mit à marcher rapidement devant eux.

Le Costaud et la petite ouvrière venaient d'échanger un regard.

Etait-ce vrai ? La moribonde ressusciterait ! . . . On ne la condamnait plus . . . on espérait ! . . . Et si Antonine tremblait encore, à présent c'était de joie, de bonheur.

Et tout en suivant, un peu haletante, la vieille servante qui courait presque, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, de nouveau elle suppliait Dieu d'avoir pitié de Gertrude, pitié du petit Marcel, pitié d'elle.

— Laissez-la-moi ! murmura-t-elle. Sa vie, c'est celle de son enfant . . . c'est la mienne aussi . . . Grâce, mon Dieu, grâce pour nous ! . . .

Les larmes l'aveuglaient et le cœur lui battait à grands coups dans la poitrine.

Tout à coup, comme ils allaient entrer dans la chambre de Gertrude, elle s'arrêta toute saisie en voyant quelqu'un surgir en face d'eux.

C'était Mme de Vrignolles qui venait de les voir traverser le jardin, et qui, elle aussi, les guettait . . .

Tout de suite, avec un sourire plein d'accueil, plein de bonté, elle tendit ses mains à la petite ouvrière.

— Mademoiselle Antonine ? fit-elle vivement, à voix basse.

— Oui, madame.

— Oh ! comme elle vous attend, la pauvre femme ! . . . Comme elle va être heureuse de vous voir ! . . . Depuis qu'elle est ici, elle ne cesse de vous appeler . . .

— C'est ce qu'on m'a dit, madame. Mais va-t-elle me reconnaître ?

— Oh ! certainement, elle sait que vous devez venir, et à chaque minute elle vous demande encore . . .

— Elle n'a donc plus le délire ? dit le Costaud.

— Presque plus. Par moments. Mais de plus en plus sa fièvre tombe, la raison lui revient. Oh ! j'ai été bien surprise, ajouta Mme de Vrignolles qui parlait toujours très bas, quand environ une demi-heure après votre départ, comme j'étais debout devant ma fenêtre, regardant machinalement sur la route, je l'ai entendue qui m'appelait : « Madame ! . . . Madame ! »

Je m'empressai de courir vers elle, et lui prenant les mains, ses pauvres mains brûlantes :

— Vous m'appelez, mon enfant ?

— Oui, madame, répondit-elle après m'avoir regardée longuement d'un œil encore un peu hagard. Où donc suis-je, ici ?

— Chez Mme de Vrignolles . . . chez moi . . .

— Chez vous ? . . . Pourquoi ?

— Vous ne vous en souvenez pas ? . . . Parce que vous avez eu un très gros chagrin . . .

— Moi ?

— Oui, mon enfant. Mais n'y pensez plus . . . ne songez plus qu'à guérir . . .

— Un gros chagrin ? fit-elle l'œil fixe. Et c'est à cause de cela que je suis ici ? . . . Quel est donc ce chagrin ? . . . Qu'ai-je donc fait ? . . . J'ai là un vide immense ! ajouta-t-elle en portant lentement la main à son front. Je n'ai plus de mémoire . . . Il me semble que j'ai dû vivre des jours dont plus rien ne me reste . . .

— C'est que vous avez été très malade et que vous l'êtes encore, répondis-je, mais vous vous remettrez . . . Je vous ai trouvée l'autre nuit devant une porte . . . dans la rue . . .

— Dans la rue !

— Vous vous étiez enfuie de chez vous . . .

— Enfuie ? . . . Je m'étais enfuie ?

— Avec votre enfant.

— Marcel ! . . . Oh ! mon Dieu ! . . . Où est-il ?

Et cette femme, tout à l'heure à l'agonie, venait de se dresser d'un bond, toute frémissante.

Mais déjà je venais de relever le rideau qui retombait au pied du lit . . . de lui montrer le berceau où l'enfant, beaucoup moins pâle, dormait du paisible sommeil des anges.

— Là ! dis-je. Voyez-le ! . . . Là qui repose . . .

Son visage s'était illuminé de joie, et elle avait joint les mains dans un geste d'adoration.

— Mon fils ! . . . Mon fils ! murmura-t-elle en mettant dans ce mot toute son âme.

Puis, après l'avoir contemplé un long moment, tout à coup elle tressaillit.

— Oh ! maintenant, je sais ! . . . Maintenant, je me souviens ! s'écria-t-elle en portant encore les mains à son front. J'étais seule chez moi et triste à mourir . . . Triste parce que je ne pouvais me consoler de mon amour trompé . . . Triste encore parce que je doutais aussi de l'amitié . . . parce que Nicole n'était pas revenue ainsi qu'elle me l'avait promis . . . parce que je croyais qu'elle aussi m'abandonnait, me délaissait . . .

J'étouffais d'angoisse et il me semblait que j'avais du feu dans les veines, du feu dans le cerveau.

Alors, tout à coup, je me suis jetée sur mon enfant . . . sur mon pauvre petit qui dormait comme il dort en ce moment . . .

— Viens ! lui ai-je crié. Viens ! nous sommes de trop dans la vie !

Et je me suis enfuie si vite que j'aurais dû me tuer . . .

Et, dans la rue, je courais encore . . . Où allais-je ? . . . Chercher la mort . . . Et je courais . . . je courais toujours quand, brusquement, je n'eus plus de pensées, plus de volonté . . .

Alors que s'est-il passé, je ne le sais pas, je ne le sais pas . . . J'ai dû marcher comme dans un rêve . . . marcher longtemps . . . longtemps . . .

Puis il me semble . . . Est-ce une hallucination que j'ai eue ? . . . Il me semble que quelqu'un m'a prise par la main . . . m'a fait entrer dans une maison et que là . . .

Elle venait de tressaillir encore, et sa voix était devenue plus sourde, plus saccadée.

— Et que là, reprit-elle, je l'ai revu, *lui !* . . . Le lâche qui a brisé ma vie . . . le misérable que je maudis ! . . . Il était là, près d'une femme à qui il faisait aussi des serments d'amour . . . Ai-je vu cela ? . . . Avais-je le délire ? . . . Je ne sais pas . . . Je ne sais pas . . .

Epuisée, elle venait de retomber sur son lit.

— Pourquoi ne pas oublier le passé ? lui dis-je au bout d'un moment. Pourquoi ne pas chasser ces souvenirs qui vous font tant de mal ? . . . Pourquoi désespérer de la vie quand elle peut vous donner encore des joies ?

— Des joies ! fit-elle avec un sourire amer.

— Et quand vous n'êtes pas aussi abandonnée, aussi seule au monde que vous le croyez ? . . . quand, tout près de vous, vous avez une amitié qui peut adoucir votre chagrin, calmer votre douleur.

— Une amitié ?

— Antonine ?

— Oh ! c'est vrai ! . . . Oh ! la chère enfant ! s'écria-t-elle, tandis que son visage de plus en plus s'éclairait, rayonnait. Mais comment la connaissez-vous ? . . . Qui donc vous a parlé d'elle ? ajouta-t-elle vivement, en me regardant avec surprise.

— Vous-même.

— Moi ?

— Votre délire.

— J'ai dit son nom ?

— Vous le disiez à chaque instant . . . A chaque instant vous l'appeliez . . .

— Chère Antonine ! . . . Chère petite sœur !

— Eh bien ! vous allez la voir . . . elle va venir . . .

— Ici ?

— Oui, tout à l'heure elle sera près de vous . . . On est allé la chercher . . .

— Qui donc ? . . . Comment avez-vous su ? . . .

— Ne m'en demandez pas davantage . . . Elle vous racontera tout elle-même . . . Mais ne parlez pas . . . ne parlez plus . . .

Elle demeura un moment silencieuse, puis, très bas, très émue :

— Antonine ! reprit-elle. Oh ! vous avez raison, madame, son amitié devrait me donner plus de force, plus de courage, et quand je me suis enfuie j'aurais dû penser à elle, à tout ce qu'elle allait souffrir . . .

— Oui, elle a terriblement souffert ! répondis-je. Oui, elle aussi n'a plus vécu que dans les larmes, que dans le désespoir ! . . .

— Pauvre enfant ! Quel coup pour elle quand elle ne nous a plus retrouvés, mon petit Marcel et moi ! . . . Quel coup pour elle quand elle s'est vue seule dans ma chambre vide ! . . . Dans quelle horrible anxiété, dans quelle affreuse angoisse elle a dû vivre ! . . . Comme elle a dû courir partout pour retrouver mes traces ! . . . Et combien de temps son supplice a-t-il duré ? . . . Depuis combien de jours me pleure-t-elle ? . . . Ah ! oui, pauvre enfant ! pauvre enfant ! . . . Qu'elle vienne ! . . . Qu'elle me pardonne ! . . .

Elle se tut encore, ferma les yeux, mais ce n'était point le sommeil qui la gagnait, et je comprenais bien que c'était vers vous qu'elle continuait de laisser aller sa pensée . . .

Au moindre bruit qui lui arrivait du jardin, elle relevait la tête, écoutait, épiait . . .

Elle croyait que c'était le bruit de vos pas qu'elle venait d'entendre . . .

Puis comme je lui disais :

— Ce n'est pas encore elle . . . ce n'est pas encore votre amie . . .

— Quand donc viendra-t-elle ? murmurait-elle, toute triste.

Mme de Vrignolles venait d'entrebâiller très doucement la porte, de jeter un coup d'œil dans la chambre.

— Elle ne sait pas que vous êtes arrivée, dit-elle, car elle ne serait pas si calme, si tranquille . . . Approchez . . . La voyez-vous ?

La petite ouvrière venait d'avancer la tête, puis toute saisie :

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle. Est-ce bien elle ? . . . Je ne la reconnais plus ! . . . Comme elle est pâle !

— Oh ! elle était bien plus pâle quand je l'ai trouvée . . . bien plus

pâle aussi ce matin, répondit Mme de Vrignolles.

Et la prenant par la main :

— Venez ! ajouta-t-elle.

Et, lentement, elles s'avançaient vers le lit, quand Gertrude les entendit, rouvrit les yeux.

— Antonine ! . . . Antonine ! . . .

Et les bras ouverts, avec un cri de joie indicible, un cri de joie que rien ne saurait rendre :

— Antonine ! . . . Antonine ! répéta-t-elle.

Déjà celle-ci s'était élancée vers elle . . . déjà elle l'enlaçait, l'étreignait avec folie, ne pouvant dire un mot, ne pouvant lui répondre qu'avec ses larmes.

Mme de Vrignolles avait disparu dans une pièce voisine, et, tournant les talons, le Costaud traversait le jardin, reprenait à grands pas le chemin de la gare . . .

Longtemps, les deux amies restèrent dans les bras l'une de l'autre, cœur contre cœur, puis, enfin, se dégageant, la petite ouvrière chercha des yeux le petit Marcel . . .

Dès qu'elle l'aperçut, elle vola vers lui, puis tout en le couvrant de baisers :

— Marcel ! . . . Mon petit Marcel ! lui criait-elle de plus en plus tremblante. Je te retrouve donc ! . . . C'est ta Nine qui est là ! . . . C'est ta Nine qui t'embrasse ! . . .

Et l'enfant, qui s'était réveillé, à son tour lui tendait les bras, et radieux, rayonnant, lui criait, lui aussi, de sa petite voix joyeuse, ce nom qui avait tant de douceur sur ses lèvres :

— Nine ! . . . Nine !

Et c'étaient encore de longs baisers, des caresses sans fin . . .

Gertrude les regardait, attendrie jusqu'au fond de l'âme . . . Puis, comme sa jeune amie revenait s'asseoir à son chevet :

— Pardonne-moi, lui dit-elle en lui prenant la main, et la voix toujours très faible, presque éteinte, pardonne-moi tout le chagrin que je t'ai causé, toutes les peines que tu as eues par ma faute . . .

Car tu as dû bien souffrir, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Je vous aime tant ! . . . J'ai tant besoin de vous pour être un peu heureuse ! répondit la petite Antonine.

— Eh bien ! dis-moi toutes tes tristesses, toutes tes angoisses depuis le moment où, pauvre créature inconsciente, pauvre femme en proie à la folie, je me suis enfuie de toi . . .

— A quoi bon rappeler ces heures qui me remplissent encore d'effroi ? qui me font encore frissonner d'épouvante ?

— Si, parle . . . parle ! . . . Je t'ai dit que je voulais tout savoir, que tu me dises tout . . . Quand tu es revenue rue du Bac et que tu ne m'y as plus retrouvée, qu'as-tu pensé ? . . . D'abord tu m'as attendue ? . . . Tu as cru que je ne devais pas être bien loin et que j'allais bientôt rentrer ?

— Oui, pendant quelques instants j'ai cru cela, mais votre absence me paraissait cependant bien étrange . . . Et ce qui me faisait peur, c'était ce berceau vide . . . Marcel n'était plus là ! . . . Pourquoi l'aviez-vous emporté avec vous si vous n'étiez sortie que pour un moment, que pour quelques minutes ? . . .

Pourtant je vous attendais encore.

— Elle va revenir . . . Pourquoi trembles-tu ? me disais-je.

Mais, malgré moi, une angoisse de plus en plus m'oppressait, de plus en plus me serrait le cœur . . .

Je ne pouvais plus tenir en place, et à tout moment je m'arrêtais pour écouter, prêter l'oreille . . .

N'avais-je rien entendu ?

Ce bruit qui venait de m'arriver, n'était-ce pas le bruit de vos pas ? . . . n'était-ce pas vous qui reveniez ?

Et parfois plus impatiente, plus fiévreuse encore, je courais ouvrir la porte, je m'élançais sur le palier, je plongeais mon regard au-dessous de moi . . .

Mais rien ! . . .

L'escalier était vide ! . . .

Et, soudain, mon inquiétude augmenta . . . une peur plus grande encore me prit . . .

Je venais de me rappeler combien, pendant les dernières heures que je vous avais vue, vous étiez encore plus émue, plus découragée, plus abattue, plus désespérée . . .

Je venais de me rappeler combien vous aviez souffert de ne pas avoir revu votre amie . . . de ne pas avoir revu Nicole . . .

Je venais de me rappeler enfin votre air étrange, votre regard obstinément fixé, vos longs silences . . .

Alors, je n'eus plus aucun doute . . . Si vous étiez partie, c'est que vous ne reviendriez plus . . . que je ne vous reverrais plus !

C'était pour aller mourir que vous vous étiez enfuis ! . . . Et voilà pourquoi ce berceau était vide ! . . . Et voilà pourquoi le petit Marcel n'était plus là !

Eperdue, toute frémissante, je descendis dans la rue . . . je me mis à courir au hasard, espérant que je pourrais peut-être vous rencontrer, vous ramener, vous sauver . . .

Je courus longtemps ainsi . . . longtemps de plus en plus affolée . . . jusqu'au moment où je m'aperçus combien j'avais été stupide d'avoir eu cet espoir . . .

Et des heures . . . des heures encore s'écoulèrent . . . Oh ! des heures terribles où je ne faisais plus que vous appeler . . . où je ne faisais plus que pleurer . . .

— Antonine !

— Brisée, anéantie, tout en larmes, je me traînai chez le commissaire de police où je fis ma déclaration . . .

Je m'étais figuré qu'il me suffirait de faire cette démarche pour que tout de suite on vous retrouve . . . pour que tout de suite vous me soyez rendue . . .

Aussi mon désespoir fut-il plus grand encore quand j'appris le lendemain qu'on ne pouvait rien me dire, rien m'apprendre . . .

— Quand on saura quelque chose, on vous préviendra, me répondit-on. Allez à la Morgue . . .

Gertrude frissonna.

— A la Morgue !

— Et j'allais m'y rendre encore comme la veille je m'y étais rendue . . . J'allais encore, toute tremblante, aller vous chercher sur les dalles sinistres, quand j'appris que quelques heures après votre fuite de la rue du Bac, une jeune femme, dont le signalement répondait exactement au vôtre, avait été vue du côté de Sèvres . . .

— Du côté de Sèvres ? fit Gertrude en passant lentement la main sur son front.

— Et l'on ne s'était pas trompé . . . c'était bien vous, je l'ai su plus tard, qu'on avait rencontrée . . . Vous suiviez la tête baissée, toute chancelante, le bord de la Seine . . . Et quelqu'un vous a parlé . . .

— Quelqu'un ?

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non, non !

— Il est vrai que vous ne pouvez pas vous en souvenir . . . Vous marchiez comme dans un songe . . . Vous n'aviez plus conscience de rien . . . Eh bien, oui, vous étiez si effrayante à voir dans votre douleur et votre désespoir . . . votre démarche devenait aussi si lourde, si pénible, qu'un brave homme qui n'avait pas pu vous voir sans éprouver la plus profonde pitié, voulait vous conduire dans sa maison . . . vous y





Plus alerte, plus vive, grâce à l'action rapide, intégrale de

SAL HEPATICA

Le Sal Hepatica soulage plus rapidement, plus intégralement, plus agréablement les effets de la constipation.

DANS des milliers de foyers, à travers le Canada, les gens connaissent les bienfaits de Sal Hepatica. Dans plusieurs de ces foyers, c'est le *seul* laxatif dont on fasse usage. Faites vous-même l'essai de Sal Hepatica. Voyez s'il ne vous procure pas tous les avantages que vous cherchez dans un laxatif.

L'un des premiers bienfaits que l'on découvre dans le Sal Hepatica, c'est l'effet rapide. Toutefois, il agit doucement, intégralement, en canalisant une masse liquide dans la voie intestinale. Rafraîchissant, et agréable à prendre, le Sal Hepatica ne cause aucun malaise, aucune colique, ne produit aucune conséquence fâcheuse. Vous trouverez que c'est précisément le laxatif dont vous avez besoin.

Combat aussi l'acidité

Non seulement le Sal Hepatica vous apporte un soulagement complet de la constipation, mais il aide, en plus, à combattre l'excès d'acidité gastrique. Tant que cet état se prolonge, il vous est inutile d'espérer le soulagement que vous souhaitez.

Procurez-vous aujourd'hui, chez votre pharmacien, un pot de Sal Hepatica, et la prochaine fois que vous-même, ou un membre de votre famille, aurez besoin d'un laxatif, essayez-en deux cuillerées à thé dans un verre d'eau. Vous aurez tôt fait de retrouver votre entrain joyeux lorsque vous vous confierez au Sal Hepatica *rapide*, pétillant.

RHUMES



MAUX D'ESTOMAC



MAUX DE TÊTE





* Une récente enquête faite auprès des usagers de laxatifs démontre que le Sal Hepatica est pris dans plus de foyers canadiens que tout autre laxatif.

Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le

SAL HEPATICA *rapide*

ECONOMISEZ—Achetez le format économique de famille. Vous épargnez 28%, comparé au petit format.

Où est ma COSSETARDE-PRÉSURE?



Assurez-vous que votre enfant obtienne chaque jour sa pleine part de lait. Si le lait ordinaire lui répugne, faites-en des cossetardes-présure avec la POUDRE-PRESURE "JUNKET", (six saveurs) qui ne requiert pas de sucre, ou les TABLETTES-PRESURE "JUNKET" (non sucrées, aromatisez au goût). Pas de cuisson, vu qu'elles ne contiennent ni oeufs ni gélatine. La Cossetarde-Présure est plus facile à digérer que le lait ordinaire.

Demandez par lettre le Livre de Recettes GRATUIT à
"THE 'JUNKET' FOLKS"
Toronto, Ont.



3F



"Et dites à maman que je m'ennuie !"

L'ENFANT a grandi sans le soutien du bras maternel. Elle entre dans la vie comme dans une pièce froide et sans soleil . . . Il y a sept ans, elle a été le centre d'un drame silencieux entre les murs d'une chambre d'hôpital. La vie de cette fillette a coûté une vie. Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL éviteraient ces conséquences douloureuses . . .

FEMOL n'est *pas* un simple calmant: ce concentré végétal tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Depuis près de vingt-cinq ans, des milliers de femmes heureuses ont recours à FEMOL pour franchir sereinement les étapes pénibles de leur vie. Pourquoi pas *vous* ?

POUR LA JEUNE FILLE *POUR LA MAMAN*
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL
INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 16 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. L. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

offrir pendant quelques heures l'hospitalité . . .

Mais vous l'avez regardé d'un œil hagard comme si vous ne compreniez pas ce qu'il vous disait, puis, sans un mot, l'écartant d'un geste farouche, vous avez poursuivi votre chemin . . .

— Le bord de la Seine ? . . . Cet homme qui m'a parlé ? . . . Non, je ne me souviens pas . . . je ne me souviens pas, murmura Gertrude.

Un peu plus tard, vers la tombée de la nuit, on vous trouvait à Saint-Cloud, mais vous ne pouviez plus marcher . . . La tête de plus en plus perdue, le cerveau de plus en plus plein de vertige, vous vous étiez assise au bord de la route, sur un tas de pierres.

— A Saint-Cloud ?

— Oui. Et vous demeuriez là sans souffle . . . là, râlante de fatigue . . . quand quelqu'un s'approcha encore de vous . . . cette fois, c'était une femme . . .

Gertrude venait d'avoir un geste brusque.

— Tais-toi ! . . . Tais-toi ! s'écria-t-elle.

Elle resta un moment les yeux fixés devant elle, serrant avec force son front dans ses mains.

Puis la voix très sourde, très lente :

— Oh ! maintenant il me semble je vois . . . que je revis . . . que j'existe ! murmura-t-elle.

Il y eut un nouveau silence, puis, l'accent plus nerveux, elle reprit :

— Une femme, dis-tu ? . . . une vieille femme en cheveux blancs ?

— Oui.

— Une figure très douce ?

— Oui.

— Oh ! oui, je vois . . . je vois . . . Je me rappelle . . . Mes souvenirs se réveillent . . . Attends ! . . .

Elle venait de poser vivement sa main sur le bras de la petite Antonine.

Puis de nouveau son front dans ses mains :

— Je l'avais vue, en effet, surgir tout à coup en face de moi, reprit-elle encore. Elle s'était avancée si doucement que je n'avais pas entendu le bruit de ses pas et que je ne pus m'empêcher de tressaillir . . .

Puis, avec un accent plein de pitié, elle me supplia de la suivre . . . Elle demeurait tout près de là . . . de l'autre côté de la route . . . Alors . . .

Elle parlait d'une voix de plus en plus lente, de plus en plus hésitante.

— Elle me souleva, me porta presque . . . Je la suivais, un brouillard devant les yeux . . . Oh ! que j'étais lasse ! . . .

Elle fit une pause, puis poursuivit :

— Oh ! oui, ma mémoire se réveille ! . . . Je vois encore sa petite chambre si claire, si proprette . . . Je vois encore le grand lit où j'avais couché mon petit Marcel . . . Je vois encore aussi le vieux fauteuil près de la fenêtre . . . le vieux fauteuil où j'étais tombée étourdie, les jambes mortes . . . les yeux tournés vers le jardin . . . un jardin qui semblait immense.

Et tandis qu'elle me parlait avec de plus en plus de douceur, de plus en plus de bonté . . . tandis qu'elle me demandait où j'allais, qui j'étais, je la regardais sans pouvoir lui répondre. Car je ne savais plus rien de moi . . . plus rien de ma vie . . .

— Oui, vous aviez tout oublié . . . tous vos souvenirs s'étaient éteints . . . votre nom même vous ne pouviez le dire . . .

— Oui, c'est vrai . . . Oui, mon nom même je cherchais en vain à me le rappeler . . . Mais comment sais-tu cela ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, répondit la petite ouvrière. Et je sais aussi que la mère Françoise . . .

— La mère Françoise ?

— C'est le nom de la vieille femme qui est allée vous chercher sur la route . . .

— Ah !

— Je sais qu'après vous avoir laissée seule quelques instants, vous n'avez plus voulu l'écouter, plus voulu l'entendre, quand elle est revenue vers vous . . . Je sais que vous vous êtes enfuie de chez elle en poussant des cris si déchirants qu'elle en est restée toute saisie, toute épouvantée . . . Je sais que pendant un long moment elle vous entendit jeter, dans la nuit qui tombait sur la route, ce cri qui la glaçait toute : Maudit ! . . . Maudit ! Vous en souvenez-vous ?

— Oui ! répondit Gertrude la voix sombre.

— Vous aviez dû avoir sans doute quelque affreuse hallucination, et le délire venait tout à coup de vous reprendre . . . un délire plus terrible que jamais . . .

— Une hallucination ? Oh ! non, dit vivement la délaissée. Tout à l'heure, moi-même je me demandais si ce que j'avais cru voir, je l'avais bien vu . . . Mais maintenant je n'en doute plus . . . Mais maintenant j'en suis sûre . . . Oui, là, dans ce jardin qui s'étendait sous mes yeux . . . là, marchant aux côtés d'une femme à qui il donnait ses baisers, à qui tout bas il parlait d'amour, cet homme m'était soudain apparu . . .

— Cet homme ?

— Marc !

Et que s'est-il passé alors, je ne le sais plus. Comment d'ailleurs pourrais-je le savoir quand la nuit s'était faite encore en moi ? . . . J'ai dû longtemps courir, errer au hasard le long de la route déserte, à travers les rues sombres, jusqu'au moment où le souffle me manquant, mes forces me trahissant, je suis tombée comme une morte devant la porte de Mme de Vrignolles . . .

Mais toi, ma petite Antonine, ajouta l'abandonnée en serrant tendrement dans ses mains les deux mains de la jeune fille, comment as-tu su tout ce que j'avais fait, tout ce qui m'était arrivé ? . . . Comment as-tu pu retrouver mes traces, apprendre que j'étais ici ?

— Ici chez cette bonne dame ? . . . Ici à Suresnes ?

— Oui. Comment ?

— Par le Costaud.

— Le Costaud ? fit Gertrude avec surprise. De qui veux-tu parler ?

La petite ouvrière eut un sourire.

— Ah ! oui, c'est vrai que ce nom doit vous étonner, répondit-elle. Eh bien, c'est ainsi qu'on appelle l'un des deux agents que vous avez trouvés devant la mairie le jour . . .

— Le jour maudit ! murmura Gertrude tous les traits crispés. Et comment as-tu revu cet homme ? . . . Comment s'est-il encore occupé de moi ?

— Je l'ai revu par hasard la seconde fois que je suis retournée à la Morgue . . . la seconde fois que,

FLEUR DE TAHITI

(Suite de la page 33)

Dans un journal du matin, M. Valière venait de lire qu'un de ses amis devenait ministre des Colonies.

— Tiens, tiens, leur insinua-t-il, bonne affaire ! Voilà qui m'ouvre des horizons.

Mais, comme sans rien entendre, ils se considéraient avec une tristesse inexprimable. Rien ne reste du temps qui s'éteint dans le néant, et ces minutes étaient peut-être les dernières à vivre ensemble.

Par instants, pour goûter une impression profonde, en fermant à demi les yeux, en quête de quelqu'un, il se précipita vers Jasmine.

— Mademoiselle Gerly, dit-il tout essoufflé, de Paris quelqu'un a téléphoné . . . pour annoncer qu'une dépêche est en route . . . pour vous.

Le pied sur la passerelle, Jasmine s'immobilisa.

— Une dépêche qui s'arrêtera où ? cria M. Valière.

— Aux Messageries Maritimes.

Rémy allait s'élancer dans la direction du poste indiqué ; un employé à casquete blanche en arrivait, hors d'haleine, agitant un pli bleu.

— Ici, ici, appela Rémy. Pour qui?

— Pour Mlle Jasmine Gerly, un radiotélégramme.

Elle s'avança vers le messager, voulut saisir le papier. L'appel du départ assourdissait les oreilles. On commençait à détacher la passerelle. Enfin, après avoir fourni en hâte une pièce d'identité, elle put ouvrir le pli et lut tout haut :

« Mère guérie. Reste en France pour continuer tes études . . . »

Ses forces la trahissaient, elle se retint au bras de Rémy.

— Papa, mademoiselle Gerly ne part pas !

Le chasseur et l'employé à casquette blanche, qui attendaient, reçurent leurs pourboires.

— Oui, oui, j'ai bien compris, la vie est belle ! Mais . . .

— Quoi donc, papa ?

Le puissant navire se détachait du bord. Au balcon supérieur, des mouchoirs s'agitaient.

— Mais les bagages !

Rémy, rayonnant, pouffa :

— Bah ! papa, la T. S. F. est une fée qui arrange tout. On les fera rapatrier de la première escale.

Jasmine balbutiait :

— J'avais, avant-hier, le pressentiment que la maladie de maman n'était pas si grave . . . et que j'aurais peut-être la chance de rester . . . Merci, mon Dieu ! je vais donc pouvoir prendre mes inscriptions de deuxième année.

— Assurément, fit en riant M. Valière, mais cet hiver, ne vous plairait-il pas tout de même, ma chère enfant, que nous allions tous les trois à Papeete ? . . . Ce serait un moyen de goûter, pendant quelques semaines, la température d'un magnifique été . .

— Tous les trois ? s'étonna Rémy.

Tandis qu'ils s'éloignaient à pas lents du quai de départ, à présent la joie sur les cordes de leur émotion jouait comme un archet divin.

— Tous les trois ? répéta Jasmine.

— Oui. Je vous expliquais tout à l'heure que le nouveau ministre des Colonies est mon meilleur camarade de lycée. Par lui, je vais me faire charger d'une petite mission quelconque à Tahiti . . . Et mademoiselle nous présentera à madame sa mère pour que je puisse avec des gants blancs, monsieur mon fils, lui exposer votre vœu le plus cher . . .

— Oh ! que vous êtes bon ! . . . dit la frémissante créole en embrassant M. Valière.

— Alors, papa, il faut te dépêcher d'obtenir la mission avant que le ministère soit renversé !

FIN

toute tremblante d'appréhension, toute frissonnante d'effroi, je suis revenue dans cette maison sinistre . . .

La foule, ce jour-là, s'y écrasait, et comme de nombreux groupes se pressaient devant une dalle où était étendue une jeune femme qu'on avait retirée de la Seine . . . une jeune femme dont j'avais entendu raconter l'histoire tout à fait semblable à la vôtre . . .

— Une abandonnée aussi ? . . . Une délaissée aussi ? murmura encore Gertrude la voix très sourde.

— Oui, une pauvre femme qui, elle aussi, avait été trompée par celui qu'elle aimait . . . une pauvre femme qui, elle aussi, avait été la victime de son amour . . . Alors une pensée terrible me vint . . . Je me dis . . .

— Si c'était Gertrude !

— Oui, ce fut cette pensée-là qui me fit chanceler . . . qui me glaça tout le sang dans les veines . . .

— Pauvre enfant !

— Eperdue, je fendis les groupes, je voulus voir . . . Et à peine avais-je jeté les yeux sur la morte que mon cœur cessa de battre, qu'un cri terrible m'échappa . . .

— Tu avais cru me reconnaître ?

— Oui, je l'avais cru . . . Oui, il y avait entre cette inconnue et vous une si étrange, une si saisissante ressemblance que je n'en doutais plus : vous étiez bien morte ! . . . c'était bien votre cadavre que j'avais sous les yeux !

« — Gertrude ! . . . Gertrude ! » murmurai-je, tandis qu'autour de moi tout s'éteignait, que mon front se couvrait d'une sueur froide.

Et comme vous devant la mairie . . . comme vous quand tout votre être s'est brisé en face de l'infâme trahison, je sentis le souffle de la mort passer sur moi et je roulai sur le sol . . .

— Antonine ! . . . Antonine ! fit avec une immense émotion Gertrude.

— Et c'est alors que pendant que la foule jetait des cris d'effroi, deux hommes accoururent. C'étaient les deux agents que vous connaissez : le Costaud et son collègue, M. Loupard . . . Ils étaient là de service et depuis un moment ils me suivaient des yeux, m'ayant reconnue et se doutant bien de ce qui avait dû se passer, que c'était vous que je devais chercher . . .

Ils m'avaient transportée dans une pièce voisine, puis quand je repris mes sens, quand je revins à moi, ils s'empressèrent de me détromper.

— Non, ce n'est pas votre amie . . . ce n'est pas Mme Gertrude que vous avez vue, me disaient-ils.

Et comme je ne voulais pas les croire . . . comme j'avais toujours devant les yeux l'image de cette morte qui avait avec vous une si extraordinaire ressemblance, M. Loupard sortit un instant, fit évacuer la salle funèbre, puis me prenant chacun par un bras, ils me forcèrent à revenir vers la dalle.

Je marchais toute grelottante d'épouvante . . . toute grelottante aussi de désespoir . . .

— Regardez - la ! . . . Regardez - la bien ! me dirent-ils.

Mes yeux enfin se fixèrent sur le cadavre . . . Je le regardai longuement . . . Puis, soudain, je tressaillis de joie.

Ces hommes avaient raison !

Cette morte, ce n'était pas vous !

Un peu d'espoir pouvait me rester encore.

De plus en plus émue, Gertrude venait de porter à ses lèvres les mains de la petite ouvrière.

— Mais presque aussitôt je me sentis pâlir, reprit celle-ci. Mais presque aussitôt ma joie s'éteignit . . .

— Non, ce n'est pas elle aujourd'hui, mais demain ! . . . demain ! m'écriai-je, tandis qu'une nouvelle épouvante me saisissait, que de nouveaux sanglots m'étouffaient . . .

Alors le Costaud, qui sous des apparences un peu brutales est un très brave homme, le Costaud me questionna, m'interrogea . . .

Je lui dis les démarches que j'avais faites chez le commissaire de police. Comment j'avais appris dans son bureau que vous aviez été vue à Sèvres quelques heures après votre disparition . . .

— Et c'est tout ce que je puis dire . . . c'est tout ce que je sais, ajoutais-je.

Le Costaud réfléchissait.

— A Sèvres ? fit-il. C'est déjà un indice.

Puis, s'adressant à son collègue :

— Loupard, nous irons tout à l'heure faire un petit tour là-bas ! ajouta-t-il.

Et se tournant vers moi :

— Et vous, petite, me dit-il en radoucissant sa voix, ne vous désespérez pas . . . Le camarade et moi nous allons nous mettre en campagne, et j'ai le pressentiment que c'est encore nous qui vous ramènerons votre amie . . .

Et ce fut sur ces mots que je les quittai . . .

Avec quelle impatience, avec quelle appréhension aussi j'attendais de les revoir, ai-je besoin de vous le dire ?

Je ne vivais plus qu'en pensant à eux . . . à ces deux hommes en qui j'avais mis tout mon espoir . . .

A chaque instant je me disais :

— Où sont-ils ? . . . Que vont-ils m'apprendre ? . . . L'ont-ils retrouvée ? . . . Vais-je avoir l'immense bonheur de la revoir . . . de revoir mon petit Marcel adoré ? . . . Ou bien . . .

Un frisson me traversait le cœur . . . je n'osais pas achever . . .

Et les heures s'écoulaient . . . des heures qui me paraissaient longues comme des siècles . . .

Je m'étonnais que le soir même le Costaud ne fût pas déjà revenu . . . Je m'effrayais qu'il ne m'eût pas déjà donné de ses nouvelles . . .

J'étais absurde, stupide, insensée . . . Pouvait-il en si peu de temps retrouver vos traces ? . . . Pouvait-il, à moins d'un hasard miraculeux, vous ramener tout de suite, le jour même, quand il venait à peine de se mettre à votre recherche ? . . .

Mais je souffrais trop, j'étais en proie à trop d'angoisses pour pouvoir raisonner, me rendre compte des choses . . .

Aussi je me souviendrai longtemps de cette nuit-là . . . des rêves horribles, des cauchemars effrayants que j'ai eus pendant le lourd sommeil qui avait fini par me prendre . . .

— Que voyais-tu donc, pauvre enfant ?

— La Morgue ! . . . La dalle ! . . . Cette morte inconnue, toujours ! répondit la petite Antonine la voix plus sourde, toute tremblante. Et dans ces rêves qui devaient m'arracher des cris d'effroi, des cris d'épouvante, c'était bien vous qui étiez là ! . . . C'était bien vous que je retrouvais là ! . . .

Oh ! c'était sinistre, vous dis-je ! . . . Nous étions seules . . . rien ne nous séparait . . . et je m'étais jetée sur vous . . . je vous serrais éperdument dans mes bras . . . je vous inondais de mes larmes en vous criant :

— Gertrude . . . Gertrude, c'est moi, Antonine ! . . . Gertrude, je ne veux pas que vous me quittiez . . . je ne veux pas rester seule au monde ! . . . Gertrude, répondez-moi . . . réveillez-vous ! . . .

Et sous les baisers fous, éperdus, dont je vous couvrais le front, en

(Lire la suite page 47)

Le Conte du "Green Giant" et du Dragon



Un jour le "Dragon Mulnutrition" ravageait tout un royaume, s'attaquant aux faibles et aux sous-alimentés. Le "Green Giant", répondant à l'appel du peuple, envoya trois braves chevaliers armés de sabres dorés. Bravement ils s'avancèrent et vainquirent le maraudeur. Puis, s'adressant à la population tout à la joie, le "Green Giant" parla ainsi: "Ces chevaliers avec leurs armes magiques vous protégeront, vous et les vôtres, pour toujours contre la Malnutrition".

Voilà l'histoire des Fèves "Green Giant Brand Golden Wax". Les sabres représentent les gousses tendres et dorées, et les trois chevaliers sont les vitamines A, B et C que ces gousses contiennent. Tranchés uniformément, ces succulents morceaux de qualité d'or donneront à votre famille toutes les vitamines dont elle a besoin et l'aideront à se défendre contre le dragon de la mauvaise santé.

GREEN GIANT
BRAND
CUT
GOLDEN WAX BEANS

Fine Foods of Canada Limited, Ste Martine, Quebec

Aussi fabricants en conserves de Blé-d'Inde "Niblets Brand", "Niblets Brand Mexicorn", Pois "Green Giant Brand", Asperge "Green Giant Brand" et Blé-d'Inde "Del Maiz Brand Cream Style".

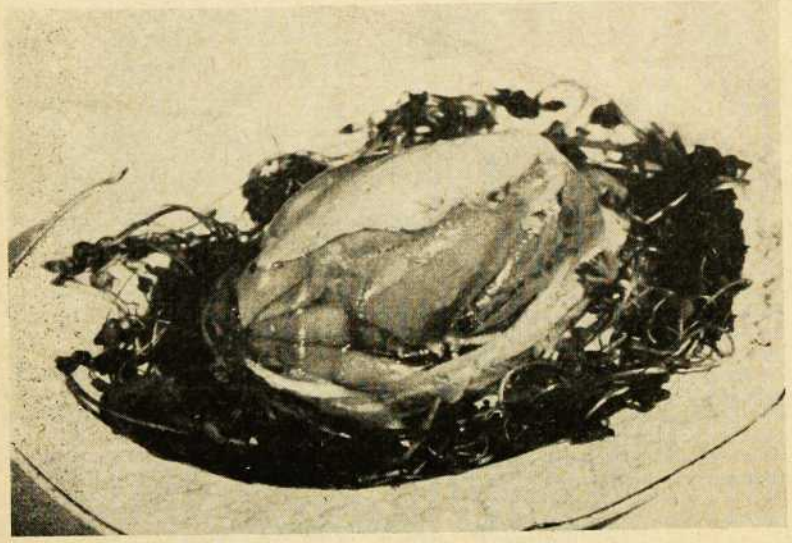
Alimentation rationnelle

Mangeons de la Volaille

Recettes de Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

ASPIC DE POULET — *Recette ci-contre.*

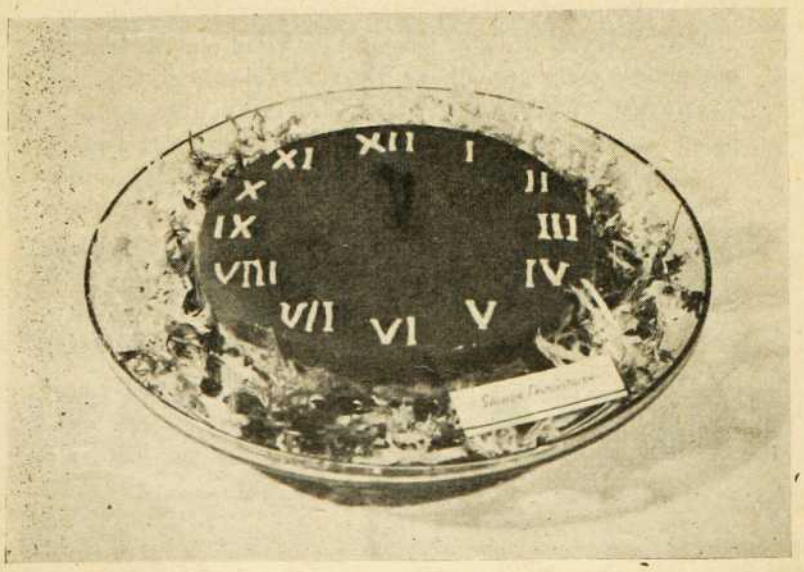


GALANTINE DE VOLAILLE

Choisir un beau poulet frais tué, le plumer, la flamber. Couper tête, pattes et ailerons. Mettre la volaille sur la poitrine et faire une incision du cou au croupion sur le dos. A l'aide d'un petit couteau, détacher la chair sur tout le dos. Briser les articulations des cuisses et des ailes, continuer à détacher la carcasse pour l'enlever complètement en prenant bien soin de ne pas briser la peau. Une fois la carcasse enlevée, détacher l'or de la cuisse, enlever les nerfs et farcir la peau de la volaille de façon à former un rouleau. — Pour la farce, on mettra 1 livre de veau haché, 1 livre de porc haché, un morceau de jambon cuit, 1 filet de porc. Le tout sera entremêlé de piment rouge taillé en filets. Les deux bords de la peau seront ramenés et cousus. Le tout sera emballé dans un coton à fromage et mis à cuire dans du bouillon fait avec la carcasse de la volaille, 1 jarret de veau, 1 jarret de bœuf, 1 oignon, 1 feuille de laurier, 2 carottes, quelques branches de céleri, sel et poivre. Laisser cuire 3 heures à petit feu. Au préalable, on aura eu soin de bien assaisonner la farce avec sel, poivre, muscade et épices à farce. — La volaille devrait refroidir dans le bouillon, si possible, une heure pour l'empêcher de se dessécher. Le passage brusque du bouillon chaud au plat produit de l'évaporation qui favorise le dessèchement. Au bout de ce temps, retirer la volaille, la déballer et la mettre sous presse si elle n'a pas une jolie forme. Retirer tous les fils utilisés pour la coudre. La faire refroidir complètement. — Mettre la volaille dans un moule, couvrir de belle gelée clarifiée et décorer avec des clochettes taillées dans du piment rouge et vert. Laisser prendre bien ferme et démouler le lendemain. Garnir de croûtons de gelée.

Gelée clarifiée. — Le bouillon doit être coulé dans 2 épaisseurs de coton à fromage. Quand il est bien refroidi, enlever la graisse montée à la surface, mettre à chauffer de nouveau et ajouter dans ce bouillon des coquilles d'œufs et des blancs légèrement battus ; 1 blanc d'œuf par pinte de bouillon. Bouillir une dizaine de minutes doucement. Quand le bouillon a reposé et qu'il est décanté, couler à travers du coton à fromage. S'il n'est pas assez consistant, on ajoute de la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide ; 1 cuillerée à table de gélatine par 2 tasses de gelée.

SALADE NAPOLITAINE — *Recette ci-contre.*



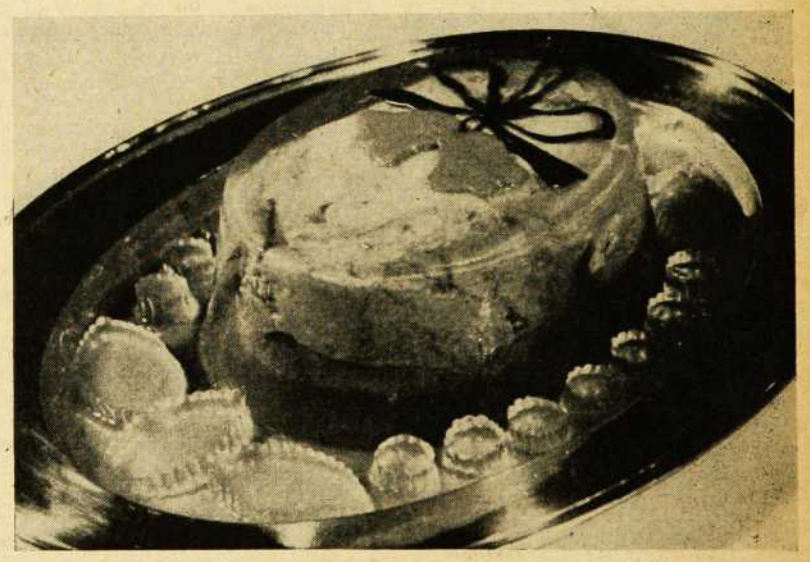
ASPIC DE POULET

Faire cuire une poule ou un poulet de 6 à 7 livres avec 2 livres de jarret de veau, 2 pintes d'eau, 2 branches de céleri, une feuille de laurier, sel et poivre. Quand la chair se détache bien des os, la volaille est cuite. Alors il est préférable de la laisser refroidir dans le bouillon, puis retirer, désosser et mettre de côté. Continuer la cuisson du bouillon avec les os et la peau jusqu'à ce qu'il soit diminué de moitié. Couler et laisser refroidir. Enlever soigneusement la graisse qui se solidifie à la surface. Clarifier.

Manière de clarifier. — Battre légèrement 2 blancs d'œufs avec la coquille, ajouter au bouillon et laisser mijoter 10 minutes environ en agitant avec une cuillère de bois. Laisser reposer. Couler de nouveau pour obtenir un beau bouillon transparent. Ajouter 2 cuillerées à table de gélatine gonflée dans une demi-tasse d'eau froide par pinte de bouillon. Déposer environ un quart de pouce de gelée clarifiée au fond d'un plat. Laisser prendre. Faire un joli décor que l'on fera tenir en place avec quelques cuillerées de gelée. Quand le tout est bien ferme, déposer le poulet de façon à ce que le blanc soit apparent. Remplir le moule de poulet et verser en dernier lieu de la gelée pour couvrir. Laisser prendre bien ferme avant de démouler et décorer au goût.

●

GALANTINE DE POULET — *Recette ci-contre.*



SALADE NAPOLITAINE

1 boîte de 20 onces de jus de tomates — 2 cuil. à thé de jus de citron
2 cuillerées à table de gélatine
½ tasse d'eau froide — Sel et poivre au goût
1 feuille de laurier
1 gousse d'ail — 2 clous de girofle
2 tasses de pommes de terre cuites coupées en dés
½ tasse de céleri haché — 1 cuil. à table d'oignon haché
1 cuillerée à table de piments verts
Sel et poivre — 1½ tasse de poulet cuit taillé en dés
Mayonnaise pour lier

Mêler les assaisonnements au jus de tomate. Chauffer au point d'ébullition. Ajouter le jus de citron. Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide et ajouter ensuite au jus de tomate bouillant. Rincer à l'eau froide ou graisser un moule profond et étroit. Couvrir le fond du moule de la moitié du mélange de tomates et laisser prendre fermement. Recouvrir de la salade de pommes de terre et ensuite au poulet haché. Verser sur le tout le reste de l'aspic aux tomates qu'on aura laissé prendre légèrement. Refroidir complètement. Démouler sur un plat. Garnir de feuilles de laitue dans lesquelles on placera des asperges encerclées d'anneaux de piments rouges ou de blancs d'œufs cuits durs. 8 portions.

(Photos Henri Paul, "Le Samedi")

Remarquez la valeur nutritive de ce repas économique comprenant du FOIE et des SAUCISSES BROOKFIELD SWIFT!

1. C'est merveilleux ce qu'une bonne soupe peut être nourrissante! Cette Soupe Crème de Blé d'Inde, faite avec du lait complet, est riche en calcium—le sel minéral qui fait le plus souvent défaut dans les régimes alimentaires ordinaires.

2. Le Foie (braisé pendant 20 minutes) avec des Saucisses Brookfield, fait une combinaison qu'il est difficile de surpasser au point de vue de la nutrition, de l'économie et de la saveur. Vous obtenez des protéines de haute qualité et des matières grasses productrices d'énergie. De plus, le foie est extraordinairement riche en fer et en Vitamine A. Les Services d'Alimentation du Gouvernement disent que nous devrions manger du foie, du coeur ou des rognons au moins une fois par semaine, et quelle délicieuse saveur ont les Saucisses Brookfield Swift!

3. N'aimez-vous pas le bel aspect de ces petites carottes avec leur garniture de persil? Les Services d'Alimentation approuveraient cette combinaison—car ils recommandent au moins un légume jaune ou vert par jour.

4.-5. Les pommes de terre et tout ce que vous faites avec la farine approuvée par le Canada contribuent largement à fournir la Vitamine B_1. Vous devez en servir aussi car ce sont des aliments qui fournissent de l'énergie, et l'on en a besoin par ces temps critiques.

6. Ce mélange d'orange et de pamplemousse est très rafraîchissant! Il fournit beaucoup de Vitamine C et est également important pour le 'volume' et la réaction alcaline qu'il produit. Avec ce dîner, servez toujours du lait aux enfants. Les grandes personnes en ont besoin d'une demi-chopine par jour, mais la soupe-crème le leur fournit.

Un repas nourrissant pour une famille affamée préparé par MARTHA LOGAN, Experte en *Economie Ménagère de Swift*, suivant les conseils de Services d'Alimentation du Ministère des Pensions et de l'Hygiène, Ottawa.

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED



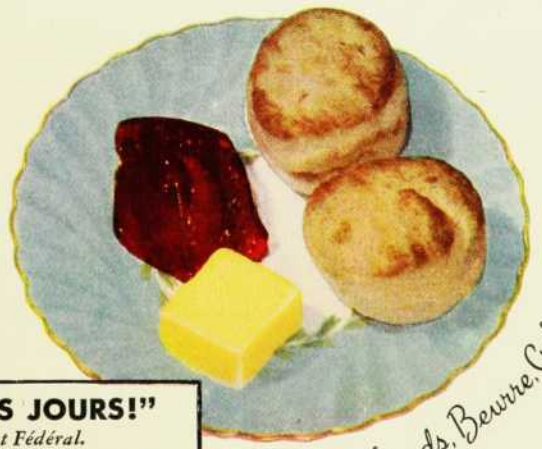
1. Soupe Crème de Blé d'Inde



2. Foie et Saucisses Brookfield



4. Pommes de terre au four beurrées



5. Biscuits chauds, Beurre, Gelée

3. Carottes



6. Tranches d'orange et de pamplemousse

"MANGEZ CES ALIMENTS TOUS LES JOURS!"

disent les Services d'Alimentation du Gouvernement Fédéral.

VIANDE, POISSON, etc.—Une portion par jour de viande, poisson, ou succédané de viande. Foie, coeur ou rognons une fois par semaine.

FRUITS—Une portion par jour de tomates ou d'un fruit du genre citrus, ou du jus de tomate ou de fruits du genre citrus, *et* une portion d'autres fruits, frais, de conserve ou secs.

LÉGUMES (ainsi que des pommes de terre dont il vous faut une portion)—Deux portions par jour, de préférence des légumes feuillus et verts, ou jaunes, et souvent crus.

PAIN—Quatre à six tranches de Pain Approuvé par le Canada. Pain bis ou pain blanc.

OEUFS—Au moins trois ou quatre oeufs par semaine.

À CELA, AJOUTEZ TOUT CE QUE VOUS VOULEZ

NOUVEAU! "VIANDES!" Parmi les caractéristiques principales du livre de Martha Logan—un Manuel pour la Cuisson des Viandes—se trouvent des tableaux qui vous permettent de voir facilement si vous équilibrez bien vos repas. Quatre-vingt une recettes de viande, chacune étant répertoriée suivant le temps de la cuisson. Envoyez 10c, avec vos nom et adresse, à Martha Logan, Dept. F 1, Swift Canadian Co., Limited, Montréal.

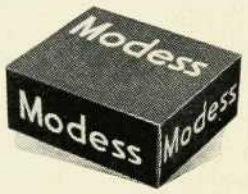
MANGEZ CE QU'IL FAUT POUR VOUS PORTER COMME IL FAUT

OUVRIÈRES DE GUERRE — ACTIVITÉ CONSTANTE —

J'avais l'habitude de couvrir ma machine à écrire à cinq heures, puis de rentrer chez moi. Aujourd'hui je commence à travailler à cette heure-là! Mais oui . . . c'est l'exacte vérité . . . il y a trois soirs par semaine où je m'occupe d'oeuvres de guerre!

Et peu importe la période du mois, il faut que je sois à mon poste — que je paraisse alerte et bien portante, même si parfois je ne me sens guère disposée. Et Dieu sait si à certains jours je suis déprimée — il me semble que je pourrais me coucher au beau milieu d'un raid aérien.

C'est à ces moments-là surtout que j'apprécie le souple confort de Modess . . . que je me rends compte de la différence que peut faire la bourrure douce et duveteuse d'une serviette hygiénique. J'ai une impression de sécurité et de protection supplémentaire qui me met en confiance quand j'ai beaucoup à faire.



MODESS — POUR FILLES ACTIVES



ACCEPTEZ VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE À VOTRE PHARMACIE

LA FRANÇAISE VEILLE...

On a toujours répété que la France sera peut-être la clef stratégique, si l'on peut dire, de la chute des nazis en Europe. C'est là que couve le feu le plus puissant de la révolte ; c'est là qu'il éclatera au premier signal que nous lui ferons. Et la Française ne sera pas le moindre instrument de la victoire.

On reçoit par centaines des preuves de cet héroïsme. En voici quelques-unes recueillies par les services d'Information britannique, américain et canadien.

La nouvelle nous parvient, par exemple, que Madeleine Barzin, institutrice de vingt-six ans, condamnée à mort pour avoir suscité une émeute de Parisiens réclamant du pain, s'est évadée de la prison de La Roquette. Elle avait été condamnée à être fusillée en compagnie de trois hommes, parce que, durant la mêlée, deux policiers avaient été tués et trois blessés. Mais durant la nuit qui devait précéder son exécution, ses compagnons lui fabriquèrent une clef et lui procurèrent un câble et un grappin pour franchir les murs. Madeleine ouvrit quatre portes, grimpa une muraille haute de vingt pieds, jeta son câble de l'autre côté et redescendit dans une cour. Là, deux hommes l'attendaient avec une échelle. Les trois patriotes grimpèrent sur un toit . . . puis disparurent aux yeux du monde entier, sauf à ceux de l'organisme souterrain qui combat les nazis en France.

Où se trouve maintenant la jeune fille ? Probablement en Espagne, en direction de Gibraltar. Nul doute que les condamnés à mort qui l'ont aidée (les autres aussi du reste, car la Gestapo n'est pas difficile sur ce point) dans la prison de La Roquette ont été exécutés sur l'heure. Mais Madeleine Barzin est sauvée. Elle servira puissamment aux agents secrets des Nations unies, car elle connaît plusieurs de ceux qui en France travaillent pour notre cause . . . et elle connaît aussi les traîtres !

D'autre part, voici une jeune fille qui vient d'arriver à Londres, après s'être enfuie avec des exemplaires d'un extraordinaire magazine. Il s'agit d'un périodique destiné aux femmes françaises, mais ne contenant pas un seul mot sur les sujets qui plaisent généralement aux femmes ! La Commission de l'Information en temps de guerre du Canada a déjà parlé de ce périodique clandestin. Il ne contient rien de ce qui concerne le jardinage, ou les meubles, ou la mode, ou les soins de beauté, ou les traitements aux maladies d'enfants. Personne ne sait qui l'imprime. Mais chez les Françaises qui attendent à la porte des dépôts de vivres, on appelle sa rédactrice "Madame Bonne Femme". Son journal est distribué mystérieusement : elle y parle de la faim comme quelqu'un qui en souffre, ainsi que du froid, de la maladie, de l'angoisse, de l'horreur de celles qui attendent leurs hommes, prisonniers de guerre depuis deux ans. Ce périodique se nomme "La Voix des Femmes", et par cette voix sont dénoncés les Allemands qui pillent les cultivateurs, qui exploitent toute l'Europe. Madame Bonne Femme demande à ses lectrices de risquer la mort pour faire du sabotage, comme elle-même risque sa vie en publiant son journal . . .

Puis enfin, voici une jeune fille de vingt ans qui vient de traverser la Manche dans une embarcation de neuf pieds de longueur. On cache son nom, car sa famille serait martyrisée par la Gestapo en France.

"Mademoiselle Raymonde" était à Dunkerque lors de la fameuse évacuation. Depuis, elle est demeurée dans une usine de munitions en France occupée, espérant toujours pouvoir s'enfuir un jour. Elle répondit un jour à une annonce d'un journal demandant des cuisinières. Les Allemands la transportèrent par bateau jusqu'à l'île de Guernesey, une des îles anglo-normandes où avec quinze autres jeunes filles, elle travailla douze heures par jour à peler des pommes de terre.

Elle a déclaré que cette nourriture était destinée à cent contremaîtres nazis et à huit cents ouvriers français et belges. Elle a révélé que ces hommes étaient employés à fortifier l'île. Cette jeune Française, risquant la peine capitale en cas de découverte, s'était procurée un petit radio, comme du reste des millions d'autres Européens en possèdent, afin d'écouter les émissions de Londres. C'est ainsi qu'elle apprit le raid canadien sur Dieppe, et l'affolement qui s'ensuivit. Elle remarqua l'inquiétude des nazis à Guernesey. Malgré les vantardises de Hitler, ils ont horriblement peur de nous. Depuis le raid, tous les habitants de l'île sont obligés de rester chez eux après huit heures du soir !

Après des mois de vigilance, elle finit par gagner la confiance d'un pêcheur de Guernesey, qui partit avec elle un soir, dans une embarcation de neuf pieds de longueur, en direction de l'Angleterre. Le couple héroïque lutta durant cinquante heures sur une mer démontée. "Mademoiselle Raymonde" écopait sans arrêt, tandis que le marin faisait la manoeuvre. Finalement, ils furent repérés par une vedette britannique, qui les recueillit, leur donna de la boisson chaude et des vêtements secs . . .

Aujourd'hui, "Mademoiselle Raymonde" porte l'uniforme de l'Armée auxiliaire des Françaises combattantes, tandis que son compagnon, le marin, servira de pilote quand nous attaquerons de nouveau les îles anglo-normandes.

Non, vraiment : quand viendra l'attaque suprême, lorsque la grande poussée contre le nazisme se réalisera, les Françaises ne se tiendront pas comme de timides spectatrices devant le tragique spectacle. Elles ont trop souffert pour cela !

effet, tout à coup vous vous dressiez . . . tout à coup vous vous réveilliez ! . . .

— Oh ! quel rêve ! murmura Gertrude, toute saisie. Et alors ?

La petite Antonine venait de laisser tomber sa tête dans ses mains.

— Je te parlais ? reprit la délaissée.

— Oui.

— Et que te disais-je ?

— Vous me parliez de lui . . .

Et la petite ouvrière jetait un coup d'œil sur le berceau.

— De Marcel ?

— Oui, de Marcel. Vous me disiez : « Tu vois, j'expie le crime d'avoir aimé ! . . . Ce pauvre enfant ne va plus avoir de mère et toi tu vas perdre ta meilleure amie . . . C'est à toi que je le confie . . . c'est à toi que je le donne . . . » C'étaient les mêmes paroles que vous m'aviez déjà dites un jour dans un moment de plus profonde tristesse, de plus sombre désespoir . . . Vous en rappelez-vous ?

— Oui, oui !

— Et vos bras, que vous aviez noués à mon cou, lentement se détachaient . . . lentement vous retombiez sur la dalle glacée . . . Et c'était en vain que je vous appelais encore . . . en vain que je voulais vous réveiller encore . . . lorsque, soudain, quelqu'un surgissait, vous arrachait à mon étreinte, brutalement me chassait . . .

Oh ! ce rêve-là . . . et d'autres, d'autres encore aussi épouvantables, aussi terrifiants, quelle fièvre ils m'avaient donnée !

Quand enfin j'en sortis . . . quand enfin je rouvris les yeux, ils me hantaient, me poursuivaient encore, et je regardais autour de moi oppressée, haletante, l'œil hagard . . .

J'étais si brisée, si anéantie, que je pouvais à peine me tenir debout . . . Et il me fallait pourtant sortir . . . aller à mon magasin où l'on m'attendait . . . Mais jamais le chemin ne m'avait semblé aussi long, jamais je n'étais revenue aussi lasse . . .

Et tombée sur une chaise, les bras abandonnés, la tête en feu, je pensais encore au Costaud . . . je me demandais encore si je n'allais pas bientôt le revoir, quand la concierge entra.

— Un monsieur est venu vous demander pendant votre absence . . . Il va revenir . . . Il vous prie de l'attendre, me dit-elle.

— C'est lui ! ce ne peut être que lui ! pensai-je, tandis que je tremblais toute, partagée entre la crainte et l'espoir.

Et, en effet, la concierge n'avait pas encore achevé de parler, quand le brave homme parut . . .

Oh ! je ne sentais plus ma lassitude, ma fatigue ! . . . Je m'étais dressée d'un bond, anxieuse, le cœur me battant à grands coups dans la poitrine.

— Je viens vous chercher, me dit-il.

— Gertrude !

— Nous allons vers elle.

Je venais d'avoir un cri de joie . . . et je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître, que déjà il m'entraînait . . . Et tandis qu'un fiacre nous emportait à la gare Saint-Lazare . . . que le train nous amenait ici, aux Moulineaux, il me raconta tout ce qui s'était passé depuis la veille : comment il avait été mis sur vos traces à Sèvres ; comment il avait su que vous vous étiez dirigée sur Saint-Cloud ; comment il avait trouvé, là-bas, sur le tas de pierres où vous vous étiez assise, le petit soulier qu'avait perdu le petit Marcel . . . le petit soulier qu'il m'a donné et que voici . . .

Et Gertrude s'emparait vivement du soulier de l'enfant, et, souriante, mais les yeux mouillés de larmes, légèrement y posait ses lèvres.

— Puis il me raconta aussi, reprit la petite ouvrière, la longue conversation qu'il avait eue avec la mère Françoise, la vieille femme qui vous avait donné l'hospitalité et de chez qui vous vous étiez si précipitamment enfuie ; comment son collègue Loupard qui, de son côté, s'était mis à votre recherche, avait appris que vous étiez chez Mme de Vrignolles ; comment, enfin, bien qu'ils ne pussent plus en douter, pour être plus certains de ne pas se tromper, plus certains que c'était bien vous que cette dame avait recueillie, ils s'étaient présentés chez elle le matin même et lui avaient demandé la permission de vous voir . . .

Et voilà, ajouta la petite ouvrière, comment j'ai appris tout ce qui vous était arrivé depuis votre fuite de la rue du Bac . . . Depuis qu'à mon retour de la rue du Sentier j'avais eu l'horrible angoisse de ne plus retrouver que votre chambre vide . . .

Et voilà comment je suis maintenant aussi heureuse que j'étais triste et désespérée . . .

Et voilà comment j'ai en ce moment l'immense joie de me retrouver enfin auprès de vous que j'ai tant pleurée . . .

Oh ! les heures douloureuses, les jours terribles que je viens de vivre ! . . . J'en tremble encore ! . . . J'en frissonne encore ! . . . Mais je ne veux plus y penser . . . plus y penser jamais ! . . . Mais je ne veux plus songer qu'à l'avenir que nous nous étions promis autrefois . . . promis la veille du jour où vous m'avez si brusquement quittée . . .

Puis, après un court silence, très émue :

— Rappelez-vous, Gertrude ! reprit-elle. J'étais, moi aussi, dans un, de ces jours de noire mélancolie, de profonde tristesse . . . Car jamais comme à cette heure-là, je n'avais autant souffert de me sentir seule au monde . . . car jamais je n'avais eu une pareille épouvante de la vie . . .

Cette pensée qui me revenait sans cesse : « Personne ne t'aime . . . Tu n'as ta place à aucun foyer . . . Tu n'es pour tous qu'une étrangère . . . » cette pensée me brisait le cœur, me déchirait l'âme . . .

Alors, en me voyant pleurer, vous avez oublié tous vos chagrins, toutes vos douleurs, toutes vos souffrances . . .

Alors, pour me consoler, vous m'avez ouvert vos bras et vous avez trouvé les plus douces, les plus touchantes paroles . . .

Alors nous avions fait le rêve de n'être plus non seulement deux amies, mais deux sœurs qui s'aimeraient toujours . . .

Eh bien, Gertrude, dites-moi que ce rêve se réalisera ! . . . Dites-moi que ce bonheur que j'avais entrevu n'aura pas été qu'une illusion ! . . .

Il y eut une nouvelle pause, puis, très bas, très émouvante :

— Vous aussi ne pensez plus au passé, reprit la petite ouvrière. Vous aussi ne songez qu'à l'avenir que nous pouvons nous faire . . . Et si vous m'aimez . . .

— Si je t'aime, Antonine ! s'écria Gertrude dans un cri de toute son âme.

— Mon amitié saura bien vous consoler, vous guérir, vous faire oublier votre abandon . . . votre amour.

— Mon amour ! s'écria toute frémissante la délaissée. Crois-tu donc que je puisse encore aimer ce fourbe, ce misérable ? . . . Oh ! non, non, je n'ai plus pour lui que du mépris . . . Je n'ai plus, quand je pense à lui, que la honte de l'avoir aimé . . . que la honte de n'avoir pas compris tout ce

BOVRIL
VÉRITABLE THÉ DE BOEUF 36/30F

SOUFFREZ - VOUS D'INDIGESTION ?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO
(Se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES
Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
3686, rue Saint-André Montréal, P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois d'abonnement) au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



10c L'EXEMPLAIRE

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes, maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

Le livre que toutes les femmes voudront avoir:

L'AMOUR

Par Fernand de Verneuil

Ecrit selon une formule nouvelle, c'est toute la gamme du cœur dans une série d'articles agréables et de lecture claire.

C'est le livre de chevet de la Femme

Un volume imprimé sur beau papier, avec une couverture artistique. Prix : 75 sous. (Prière d'ajouter 10c pour taxes et frais de port).

Adresser dès maintenant les commandes à

J. O. Bertrand, imprimeur

2467, rue Champagne, Montréal

qu'il y a en lui d'hypocrisies, de mensonges et de bassesses !

Oh ! non, ce n'est pas le regret de cet amour dont je rougis aujourd'hui qui me tuera . . . Ce n'est pas non plus la crainte des préjugés du monde, car je suis une honnête femme . . .

— Une victime !

— Et je serai forte . . . je serai courageuse . . .

— Vous me le promettez ! s'écria Antonine, le visage rayonnant de joie.

— Je te le jure ! . . . Mais après la terrible secousse que je viens de subir . . . après cet ébranlement, ce déchirement de tout mon être, la volonté de vivre suffira-t-elle à me guérir, à me sauver ? . . .

— Oui, Gertrude ! . . . Oui, Gertrude !

Mais celle-ci venait de secouer lentement, tristement la tête.

— Tu dis : oui. Pauvre enfant ! fit-elle. Eh bien, moi, j'ai peur que tu ne te berces d'un faux espoir . . .

— Gertrude !

— Que tu ne te laisses tromper par tes illusions . . .

— Oh ! taisez - vous ! . . . taisez-vous ! s'écria la petite Antonine qui devint toute pâle.

— Moi, j'ai peur de te quitter encore . . . de te quitter bientôt . . . de te quitter cette fois pour toujours . . .

Oh ! ne pleure pas . . . ne pleure pas ! s'écria la délaissée en s'apercevant que la petite ouvrière baissait la tête, cachait ses larmes. Je puis me tromper . . . Un miracle peut se faire . . . Dieu peut avoir pitié de mon enfant . . . Mais pour tout prévoir, écoute-moi . . . écoute que je te parle . . .

Sa voix était devenue plus faible, presque éteinte.

Pendant un long moment, son regard empreint d'une immense tendresse, d'une immense douleur resta fixé sur le berceau.

— C'est à lui . . . à mon petit Marcel que je pense toujours, reprit-elle. Si je devais mourir . . . s'il devait rester orphelin, que deviendrait-il ? . . . Oh ! tu dois me comprendre . . . tu dois comprendre tout ce qu'une mère peut souffrir quand la mort est là qui la guette, et qu'elle se dit qu'elle va laisser derrière elle un petit être sans défense, sans appui . . . le pauvre enfant qu'elle adorait ! . . .

Oh ! c'est une angoisse, une torture, un supplice que je te souhaite de ne jamais connaître ! . . .

Eh bien, ce supplice-là, je l'avais déjà enduré rue du Bac quand parfois il me semblait que j'allais m'éteindre . . . que la vie se retirait de moi . . . et je l'endure encore aujourd'hui depuis que mon vertige s'est dissipé, depuis que j'ai repris conscience de moi-même . . .

Mais ma raison ne va-t-elle pas encore s'égarer ? Mais ne vais-je pas tout à l'heure retomber encore dans mon agonie . . . ne plus en sortir peut-être ? . . .

— Oh ! ne me parlez pas ainsi ! s'écria la petite Antonine dont le visage était inondé de larmes. Vous ne savez pas le mal que vous me faites ! . . . le mal que vous vous faites !

— Pardonne - moi, dit vivement Gertrude, mais c'est au nom de notre amitié que je te parle . . mais c'est à ton amitié que je m'adresse . . . mais si je devais payer de ma vie mon abandon, je ne voudrais pas m'en aller avec l'horrible inquiétude de l'avenir de mon fils et sans être sûre qu'il retrouverait en toi une autre mère . . .

Est-ce que tu veux me faire cette promesse-là ?

Et les yeux de Gertrude suppliaient . . . et à demi soulevée, elle serrait de plus en plus fortement, de plus en plus énergiquement dans ses mains tremblantes les mains de la petite Antonine.

— Cette promesse, je vous l'avais déjà faite, répondit celle-ci.

— Fais-la-moi encore !

— Oui, je vous jure que si vous veniez à manquer au petit Marcel, je serais là pour vous remplacer auprès de lui . . . Je vous jure qu'il ne resterait pas seul dans la vie et que je serais là pour lui donner tout ce que je puis avoir dans le cœur d'affection et de tendresse . . .

— Chère et noble enfant ! dit l'abandonnée en l'attirant à elle, en la gardant entre ses bras. Mais réfléchis bien ! . . . réfléchis bien ! . . . Je suis une égoïste, et cette promesse que tu viens de me faire, peut-être la regretteras-tu plus tard ? . . .

— Jamais !

— Car c'est un lourd sacrifice que je te demande . . . Car c'est peut-être tout l'avenir que tu te fermes . . . toute ton existence que tu me donnes . . . Car peut-être te prives-tu de la joie d'avoir à ton tour des enfants, une famille . . .

— Je ne regretterai rien, vous dis-je, puisque Marcel sera mon fils, mon enfant . . . puisque je l'aurai et qu'il m'aura pour nous faire à nous deux une famille, un foyer . . .

— Embrasse - moi ! . . . Embrasse-moi ! s'écria Gertrude en l'étreignant plus étroitement encore. Comment te dire combien je t'aime ! . . . Comment te faire comprendre le soulagement que j'éprouve ! . . . Tiens, regarde-moi ! . . . Il me semble que je renais . . . que je retrouve la force de vivre ! . . .

Et la délaissée, à présent souriait, le front moins pâle, le regard moins sombre . . .

Quelques secondes s'écoulèrent. Les deux amies demeurèrent toujours étroitement enlacées. Puis, son visage se couvrant de nouveau d'un nuage, sa voix devenant plus grave et plus profonde, Gertrude reprit :

— Oui, moi aussi, je veux espérer . . . moi aussi, je veux croire qu'un miracle se fera . . . que je vivrai . . . que Dieu ne voudra pas être le complice de l'infâme Marc d'Avray . . . Oui, peut-être après avoir été si près de la mort, si près de la tombe, ressusciterai-je enfin ? . . . Oui, peut-être triompherai-je de ma souffrance, et l'affreux désespoir dans lequel j'ai vécu pendant ces derniers jours ne sera-t-il plus qu'un souvenir que je m'efforcerai d'oublier . . .

Oui, pour Marcel, pour toi, pour vous deux qui m'êtes si chers et avec qui je puis encore connaître le bonheur, je voudrais vivre . . . je veux avoir la volonté de vivre . . . Mais j'étais si bas il n'y a que quelques heures . . . mais je suis encore si faible que d'un moment à l'autre je puis disparaître . . .

Et comme la petite ouvrière n'avait pu retenir un mouvement :

— Ne t'alarme pas . . . que les mots que je viens de dire n'augmentent pas ton inquiétude, reprit plus vivement Gertrude. Nous avons chacun notre destinée, et il n'arrive que ce qui doit arriver . . . Seulement écoute-moi toujours . . . écoute-moi jusqu'au bout.

Tu t'es étonnée plusieurs fois de ma pauvreté . . . de me voir habiter une mansarde comme la tienne et vivre comme toi de mon travail.

Tu n'osais pas me questionner, mais je comprenais bien à tes regards, à certaines allusions que parfois tu faisais, que tu devinais que j'avais dû connaître une autre existence que celle qui était devenue la mienne maintenant, et que je n'avais pas dû être toujours une petite lingère, une petite ouvrière.

Si vous Souffrez de la

FAIBLESSE MENSUELLE DE LA FEMME



Et Désirez vous Refaire du Sang Rouge !

Si, comme tant de femmes et de jeunes filles, *vous* souffrez de crampes, maux de dos, douleurs à cause des "irrégularités", étourdissements — causés par des désordres fonctionnels mensuels —

Commencez *immédiatement — prenez* les tablettes du Composé Végétal Lydia E. Pinkham (auxquelles du fer a été ajouté). Non seulement elles aident au soulagement des douleurs mensuelles, mais aussi à ceux de la débilité, fatigue, sensation nerveuse particulière à cet état. Ceci à cause de leur effet d'apaisement sur l'Un DES PRINCIPEAUX ORGANES DE LA FEMME.

Prises régulièrement — les tablettes Pinkham contribuent à emmagasiner de la résistance contre de tels symptômes. Le fer qu'elles contiennent en fait un excellent tonique hématique qui aide à emmagasiner du sang rouge qui donnera plus de force, de vigueur et d'énergie. *Valent d'être essayées !*

Pour obtenir gratuitement une bouteille d'essai, déchirez cette annonce et envoyez-la avec vos nom et adresse à Lydia E. Pinkham Medecine Co., 203 Tucker St., Lynn, Mass.



SURDITÉ

L'ESSAI GRATIS PRIVEMENT



Sans batterie et sans fil. Notre essai de 30 jours vous convaincra que le VIBRAPHONE est le mieux éprouvé de tous les appareils pour le soulagement de la surdité. Presque invisible. Prix très raisonnable. Venez entre midi et 5½ heures.

Cie Canadienne Vibraphone
J. LAURIN—Ch. 813, 8e étage
EDIFICE DRUMMOND
1117, rue Ste-Catherine O., Montréal

Mon passé t'intriguait . . . Tu te demandais quel secret je cachais . . . Avoue-le ?

— C'est vrai, répondit franchement Antonine.

— Eh bien, le moment est venu où je n'ai plus le droit de rien te taire, de rien te laisser ignorer . . . où je dois te dire qui je suis et te faire à mon tour mes confidences, comme tu m'as fait les tiennes l'autre soir quand tu avais le cœur si lourd de tristesse . . .

Je m'appelle Gertrude de Vauban, et mon père, le comte de Vauban, non seulement appartenait à la plus ancienne noblesse de France, mais encore possédait une fortune immense, considérable . . .

Tu vas croire que mon enfance dut être rayonnante, radieuse, pleine de joies ? . . . Comme tu te tromperais ! . . . Elle fut, au contraire, plus triste que la tienne, car je n'avais pas, moi, les baisers de ma mère . . . de ma mère que j'aurais adorée et que j'avais eu le malheur de perdre presque en naissant . . .

Sans doute, mon père, dont j'étais la fille unique, avait bien pour moi la plus vive, la plus ardente attention . . . Mais ses caresses ne me suffisaient pas . . . Mais je souffrais horriblement de mon isolement . . . Mais souvent je ne pouvais m'empêcher de pleurer tant je trouvais notre maison froide, notre maison vide ! . . .

Quand j'aurais dû avoir toute l'insouciance, toute la gaieté de mon âge, je ne vivais, au contraire, que dans une noire mélancolie que rien ne pouvait vaincre . . .

Ni les fêtes brillantes que mon père donnait parfois dans notre hôtel à Paris, ni les longs voyages que nous faisions ensemble, ni nos fréquents séjours dans notre château des bords de la Loire ne parvenaient à m'arracher à moi-même, à me guérir de mon ennui . . .

Mon seul plaisir, c'était, quand je fus un peu plus grande, de passer de longues heures dans la chambre où ma mère était morte . . . dans cette chambre où tout était resté tel qu'elle l'avait laissé . . .

Assise près de la fenêtre, les mains croisées sur les genoux, je demeurais là toute pâle, toute tremblante d'émotion . . .

Si autour de moi un bruit léger s'élevait, je devenais encore plus tremblante, encore plus pâle, et mon cœur battait si fort que je respirais à peine . . . Il me semblait que c'était elle que je venais d'entendre . . . que c'était elle qui allait m'apparaître . . . et des larmes dans les yeux, les mains jointes, je l'appelais tout bas. . .

Combien de fois n'ai-je pas fait ce rêve !

Combien de fois n'ai-je pas eu cette folle illusion !

Combien de fois même, quand les yeux fermés je murmurais son nom, n'ai-je pas cru sentir son étreinte, ses lèvres se poser sur mon front ! . . .

D'autres fois, c'était dans la contemplation de son image, d'un petit portrait que je possède encore, que je m'oubliais de longs moments, et je la trouvais si belle que j'en étais éblouie . . .

Gertrude venait de faire une pause, puis, plus lentement encore :

— Cependant les années s'écoulaient et l'heure était venue où je devais entrer au couvent . . . J'espérais qu'en changeant de milieu je souffrirais peut-être moins du chagrin qui m'accablait . . . Mais il n'en fut rien, et malgré l'amitié de Nicole que j'avais aimée tout de suite comme une sœur . . . malgré l'affection de mes autres compagnes, c'était toujours le même vide en moi, le même vide autour de moi . . .

J'essayais bien de réagir, de me raisonner, de vivre heureuse et gaie comme toutes les jeunes filles qui m'entouraient, mais je ne le pouvais pas, mais à certaines heures j'éprouvais des angoisses si terribles qu'elles m'auraient fait crier . . .

Or, un matin, comme j'allais avoir dix-sept ans, je venais de me lever après avoir fait les rêves les plus sombres, les plus effrayants, quand, tout à coup, je me suis mise à trembler, un frisson au cœur.

C'était comme si, brusquement, je venais d'avoir le pressentiment d'un malheur . . . le pressentiment d'une catastrophe.

— Que va-t-il donc m'arriver ? . . . Que vais-je donc apprendre ? . . . Pourquoi suis-je donc encore plus triste que d'habitude ? me demandai-je tandis que je me sentais sur la poitrine un poids énorme qui m'oppressait, qui m'étouffait. Oui, pourquoi suis-je ainsi ? . . . Est-ce que ce sont ces songes que j'ai eus qui me causeraient cet effroi, cette épouvante ? . . . Quelle folie !

Mais j'avais beau vouloir me rassurer, sourire de ma terreur, je n'en restais pas moins toute glacée, toute frissonnante . . .

Et j'étais si pâle, si défaite, que lorsque je me trouvai en face de Nicole, elle ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oh ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle en me regardant longuement, toute saisie . . .

— J'ai peur ! répondis-je.

— Peur ? . . . De quoi ? fit-elle de plus en plus surprise.

— Je ne sais . . . Mais j'ai peur ! . . . Mais j'ai de plus en plus le pressentiment que cette journée me réserve un inconnu terrible !

— Tu auras fait quelque vilain rêve qui t'a donné un peu de fièvre, fit vivement Nicole. Allons, viens . . . Chasse ces lugubres idées . . .

Et elle venait de glisser son bras sous le mien, et elle allait m'entraîner dans le jardin, quand une religieuse parut.

— Mademoiselle de Vauban, me dit-elle, Mme la Supérieure vous demande . . .

Nicole et moi, nous avions tressailli.

— Tu vois ! dis-je. Le malheur que je redoutais ne s'est pas fait longtemps attendre !

La religieuse venait de me prendre par la main, et je vois encore le regard qu'elle laissa tomber sur moi, j'entends encore l'accent plein d'émotion avec lequel elle me dit :

— Venez, mon enfant !

Je la suivis, la tête baissée, à demi défaillante d'appréhension.

A peine étais-je entrée dans le cabinet de la Supérieure que j'eus un cri déchirant, un cri terrible . . .

Les traits tout décomposés, les yeux tout rouges comme s'il avait beaucoup pleuré, un homme se tenait debout et immobile dans un coin . . .

Cet homme était le plus ancien serviteur de notre maison . . . le vieux valet de chambre du comte de Vauban.

— Guillaume, m'écriai-je en courant vers lui, mon père se meurt ! . . . Voilà ce que vous venez me dire ? . . .

— M. le comte est malade . . . très malade, répondit-il évasivement, sans oser me regarder. Il désire vous voir . . .

Et comme j'éclatais en sanglots, la tête cachée dans mes mains, la Supérieure s'approcha de moi, me serra dans ses bras, et pendant quelques secondes me parla à voix basse, s'efforçant de me tranquilliser, de me réconforter.

(A suivre au prochain numéro)



"PLUS JAMAIS DE FROTTAGE POUR MOI . . . J'AI ADOPTÉ LE NOUVEAU NETTOYEUR OLD DUTCH AMÉLIORÉ!"

FABRICATION CANADIENNE

"Il nettoie tellement plus vite que j'en crois à peine mes yeux" . . . "Il dissout la graisse si vite qu'elle se *détache* immédiatement." C'est ce que toutes les ménagères disent la première fois qu'elles essaient le Nouveau Nettoyeur Old Dutch 50% Plus Vite.

Donc, pour être juste envers vous-même, essayez le *Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré* aujourd'hui. Voyez les poêles, éviers, baignoires et fenêtres reluire de propreté en un rien de temps! Et ce qu'il y a de mieux, vous épargnerez aussi de l'argent . . . parce qu'il en faut peu!



Abonnez-vous à

La Revue Populaire

réputée pour ses grands romans d'amour complets, ses articles choisis sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

En janvier :

POURQUOI PAS MOI ?

Par Concordia Merrel

Profitez de notre abonnement spécial : $2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Son succès est si grand dans tous les coins de la province de Québec, ainsi que dans tous les centres canadiens-français du Canada et de la Nouvelle-Angleterre.

Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons LA REVUE POPULAIRE à 72 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 our 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & Cie Ltée, 975, de Bullion, Montréal.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Bilan général, 30 novembre 1942

PASSIF

Capital versé		$ 35,000,000.00
Fonds de réserve	$ 20,000,000.00	
Solde du compte des Profits et Pertes	3,259,198.23	
	$ 23,259,198.23	
Dividendes non réclamés	58,863.59	
Dividende No 221 (au taux de 6% l'an), payable le 1 décembre 1942	525,000.00	23,843,061.82
		$ 58,843,061.82
Dépôts par et balances dues au gouvernement fédéral	$144,192,823.59	
Dépôts par et balances dues aux gouvernements provinciaux	17,392,485.40	
Dépôts par le public ne portant pas d'intérêt	576,594,382.44	
Dépôts par le public portant intérêt, y compris l'intérêt couru jusqu'à la date du bilan	425,973,022.55	
Dépôts par et balances dues à d'autres banques à charte au Canada	16,944.55	
Dépôts par et balances dues à des banques et des correspondants au Royaume-Uni et autres pays.	17,047,534.01	1,181,217,192.54
Billets de la banque en circulation		18,271,281.53
Acceptations et lettres de crédit en cours		31,156,431.68
Passif au public non compris dans les item précédents		2,127,979.28
		$1,291,615,946.85

ACTIF

Or détenu au Canada	$ 706.86	
Monnaie divisionnaire détenue au Canada	1,655,444.93	
Or détenu ailleurs	31,771.73	
Monnaie divisionnaire détenue ailleurs	1,705,785.63	
Billets de la Banque du Canada	30,157,050.75	
Dépôts à la Banque du Canada	71,527,152.34	
Billets d'autres banques à charte	514,953.70	
Billets de gouvernements et de banques autres que ceux du Canada	31,661,337.17	$ 137,254,203.11
Chèques sur d'autres banques	$ 58,908,754.34	
Dépôts à et balances dues par d'autres banques à charte au Canada	2,123.87	
Sommes dues par les banques et correspondants bancaires ailleurs qu'au Canada	65,719,393.96	124,630,272.17
Titres fédéraux et provinciaux ou portant la garantie des gouvernements, échéant d'ici deux ans, n'excédant pas la valeur marchande		319,318,682.00
Autres titres fédéraux et provinciaux ou portant la garantie des gouvernements, n'excédant pas la valeur marchande		200,482,663.08
Titres municipaux canadiens, n'excédant pas la valeur marchande		8,950,639.06
Fonds publics autres que Canadiens, n'excédant pas la valeur marchande		52,872,120.67
Autres obligations, débentures et actions, n'excédant pas la valeur marchande		33,140,596.97
Prêts à vue et à court terme (n'excédant pas 30 jours) au Canada sur nantissement d'obligations, débentures, actions et autres titres d'une valeur marchande suffisante pour couvrir les prêts		6,267,499.68
Prêts à vue et à court terme (n'excédant pas 30 jours) ailleurs qu'au Canada sur nantissement d'obligations, débentures, actions et autres titres d'une valeur marchande suffisante pour couvrir les prêts		23,523,562.79
		$ 906,440,239.53
Prêts courants et escomptes au Canada, non inclus ailleurs, provision faite pour la perte estimée	$255,148,401.76	
Prêts aux gouvernements provinciaux	1,770,548.28	
Prêts aux cités, villes, municipalités et districts scolaires	15,961,150.64	
Prêts courants et escomptes ailleurs qu'au Canada, non inclus ailleurs, provision faite pour la perte estimative	59,276,982.71	
Prêts non courants, provision faite pour la perte estimative	1,187,236.83	333,344,320.22
Immeubles de la banque n'excédant pas le prix coûtant, déduction faite des amortissements		13,640,588.51
Immeubles autres que les bureaux de la banque		1,260,492.03
Hypothèques sur immeubles vendus par la banque		832,006.19
Engagements des clients relativement aux acceptations et lettres de crédit "à contre-partie"		31,156,431.68
Actions de compagnies contrôlées et prêts qui leur sont faits		3,169,842.94
Dépôt entre les mains du Ministre des Finances en garantie des billets en circulation		1,110,000.00
Autre actif non compris dans les item précédents (mais à l'inclusion de la partie remboursable des taxes du gouvernements)		662,025.75
		$ 1,291,615,946.85

M. W. WILSON,
Président et directeur gérant.

S. G. DOBSON,
Gérant Général.

RAPPORT DES VERIFICATEURS

AUX ACTIONNAIRES DE LA BANQUE ROYALE DU CANADA:

Nous avons examiné le bilan ci-dessus du passif et de l'actif au 30 novembre 1942 de même que les livres et comptes de la Banque Royale du Canada au bureau-chef et les rapports certifiés des succursales. Nous avons vérifié les espèces et les valeurs représentant les placements de la Banque détenues au bureau-chef à la fin de l'exercice fiscal de la Banque et à différentes dates au cours de l'année, nous avons vérifié les espèces et les valeurs de placements à plusieurs des plus importantes succursales.

Nous avons obtenu toutes les informations et explications dont nous avons eu besoin et dans notre opinion, les opérations de la Banque dont nous avons pris connaissance, étaient dans les attributions de la Banque. Le Bilan ci-dessus, dans notre opinion, donne, tel qu'il est, un exposé exact de la condition de la Banque au 30 novembre 1942, tel qu'il apparait aux livres de la Banque.

A. BALLANTYNE, C.A., de Peat, Marwick, Mitchell & Co.
M. OGDEN HASKELL, C.A., de Haskell, Elderkin & Co.
} comptables-vérificateurs.

Montréal, Canada, le 24 décembre 1942.

COMPTES DE PROFITS ET PERTES

Solde créditeur au compte de profits et pertes, au 29 novembre 1941	$ 3,209,074.84	
Profits de l'exercice finissant le 30 novembre 1942 après avoir pourvu aux taxes fédérales se totalisant à $2,014,166.80 (dont $34,751.73 sont remboursables d'après les clauses de la loi de l'excédent des profits) et après appropriations aux réserves contingentes à même lesquelles provision a été faite pour toutes les dettes mauvaises et douteuses	3,390,123.39	$ 6,599,198.23
REPARTIS COMME SUIT:		
Dividende No 218 au taux de 8% par année	$ 700,000.00	
Dividende No 219 au taux de 8% par année	700,000.00	
Dividende No 220 au taux de 8% par année	700,000.00	
Dividende No 221 au taux de 6% par année	525,000.00	
	$ 2,625,000.00	
Contribution à la Société du Fonds de Pension	315,000.00	
Provision pour les immeubles de la banque	400,000.00	
Solde créditeur au compte de profits et pertes	3,259,198.23	$ 6,599,198.23

M. W. WILSON,
Président et directeur gérant.

S. G. DOBSON,
Gérant Général.

Montréal, le 24 décembre 1942.

Les chiffres de la Banque Royale à de nouvelles cimes

L'actif total atteint le sommet sans précédent de $1,291,615,947 — Les dépôts du public dépassent le millard de dollars — Les prêts courants momentanément plus élevés — Solide situation de trésorerie — Légère diminution des profits.

L'allure extraordinaire des affaires au Canada a eu sa répercussion au bilan de la Banque Royale pour l'exercice terminé le 30 novembre.

L'actif total dépasse sensiblement le milliard pour s'établir à $1,291,615,947, soit un sommet jamais atteint dans toute l'histoire de la banque.

Les dépôts du public — qui dépassent aussi le milliard — constituent un nouveau sommet. La situation de trésorerie de l'institution s'est encore améliorée vu que l'actif immédiatement disponible représente 75.44% du passif de la banque au public. Du point de vue de l'actif et de la liquidité, c'est le meilleur rapport jamais présenté par la banque.

Par suite des taxes fédérales plus élevées, les profits ont diminué quelque peu. L'augmentation des frais d'exploitation et le rendement moindre qu'on obtient sur les sommes considérables placées sur des obligations du gouvernement sont d'autres facteurs qui ont contribué à cette diminution.

L'actif total a augmenté de $216,000 sur les chiffres de l'année dernière. L'actif disponible a aussi augmenté sensiblement pour s'établir à $906,440,239 à rapprocher de $681,918,309 il y a un an. Dans cet actif disponible sont compris $519,801,345 de titres fédéraux et provinciaux contre $371,231,959 l'année précédente ; $46,029,701 de titres américains et britanniques contre $6,912,050 en 1941 ; $261,884,475 d'espèces en mains et de dépôts à la Banque du Canada, soit une hausse de $27,805,766. Dans ce dernier item sont compris aussi les soldes bancaires.

Les prêts courants au Canada sont à $255,148,401, soit une augmentation de $13,365,000. Cette hausse est due plutôt aux avances faites récemment à ceux qui ont acheté des Obligations de la Victoire plutôt qu'aux prêts commerciaux ordinaires qui eux ont fléchi quelque peu. Ceci est dû à la production de guerre, à ce que les fonds tournent plus facilement et que les comptes sont réglés plus promptement ; notons aussi que les inventaires, de façon générale, sont moins élevés. Il s'en suit que nombre d'entreprises ont moins besoin d'emprunter de fonds.

Le total des dépôts a augmenté de $225,000,000 pour s'établir maintenant à $1,181,217,192. Les dépôts du gouvernement à $144,192,823 ont augmenté sensiblement et cela est dû au fait que le gouvernement a déposé dans les banques les fonds provenant du récent Emprunt de la Victoire. Il est intéressant de noter qu'en dépit des retraits considérables faits par le public pour l'achat des Obligations de la Victoire, les dépôts publics (à l'exclusion des dépôts du gouvernement) ont augmenté de $902,152,676 à $1,002,567,405.

Après avoir pourvu aux taxes fédérales se totalisant à $2,014,166 et aux appropriations pour dettes douteuses et mauvaises, les profits pour l'exercice ont été de $3,390,123, ce qui représente une légère diminution sur les chiffres de l'an dernier. A même ces profits, on a payé des dividendes de $2,625,000, $315,000 ont été versés au Fonds de Pension et $400,000 appropriés aux immeubles de la banque. La somme de $50,123 a été reportée au compte des profits et pertes qui s'établit maintenant à $3,259,198.

Voici les chiffres comparatifs du compte des profits et pertes :

	1942	1941
Profits	* $ 3,390,123	* $ 3,535,928
Dividendes	2,625,000	2,800,000
	765,123	735,928
Fonds de pension	315,000	325,000
Immeubles de la banque	400,000	400,000
	50,123	10,928
Solde précédent	3,209,075	3,198,146
	3,259,198	3,209,074

* Compte tenu des taxes et après avoir pourvu aux réserves contingentes à même lesquelles ont été prises les réserves pour dettes douteuses et mauvaises.

PASSIF

	1942	1941
Capital-actions	$ 35,000,000	$ 35,000,000
Fonds de réserve	20,000,000	20,000,000
Solde créditeur	3,259,198	3,209,074
Dividendes	583,864	747,197
Dépôts	1,164,152,714	945,076,202
Dû aux banques	17,064,478	11,027,994
Billets en circulation	18,271,281	22,325,890
Lettres de crédit	31,156,432	35,906,480
Autre passif	2,127,979	1,826,924
	1,291,615,946	1,075,119,761

ACTIF

	1942	1941
Billets et dépôts à la Banque du Canada	$ 101,684,203	$ 86,542,227
Autres espèces et soldes bancaires	101,291,518	101,285,122
Chèques sur d'autres banques	58,908,754	46,251,360
Titres fédéraux et provinciaux	519,801,345	371,231,959
Titres américains et britanniques	46,029,701	6,912,050
Titres municipaux et autres	48,933,656	45,870,573
Prêts courants	29,791,062	23,825,018
Prêts au Canada	256,335,638	243,357,531
Prêts aux provinces	1,770,548	1,036,891
Prêts aux cités, villes et écoles	15,961,151	15,648,081
Prêts à l'étranger	59,276,982	75,554,656
Immeubles et propriétés de la banque	15,733,087	16,696,950
Lettres de crédit	31,156,432	35,906,480
Autre actif	4,941,869	5,000,863
	1,291,615,946	1,075,119,761

RIONS, c'est l'heure...



— Surtout pas de plombages... Je me suis toujours plaint de lourdeurs de tête !

— Il paraît que le mariage d'Irma a été une faillite.

— Oui ; son fiancé est disparu la veille même du mariage et on ne l'a plus revu depuis.

— Le pauvre garçon ! il avait sans doute perdu la tête !

— Au contraire ; il l'avait retrouvée.

•

Au cours d'un voyage en chemin de fer.

— Si j'avais su, ma chérie, que ce tunnel soit si long, je t'aurais donné un baiser et même dix baisers.

— Ciel, mon chéri ! ce n'était donc pas toi ?

•

— Ce qui m'étonne, c'est que les filles arrivent à se marier un jour car il n'y en a pas une seule qui veuille du mariage.

— Comment sais-tu cela ?

— Je l'ai déjà demandé à plus de cinquante filles et pas une seule n'a voulu.

•

— Jeune homme, je ne suis pas content de vous ; vous avez dû vous apercevoir que je vous ai vu embrasser ma fille hier soir ?

— Mais non, monsieur, je n'ai pas vu ça du tout ; quand j'embrasse une fille, je ne m'occupe guère de ce que font les autres, croyez-moi.

— Tu me promets toujours des tas de choses et jamais tu ne m'en apportes.

— Que veux-tu, c'est parce que je pense trop à toi, alors j'oublie tout le reste.

•

Elle — Enfin ! Tu viens de me demander en mariage à papa ?

Lui — Non ; je viens simplement d'être frappé par une auto en venant te voir.

•

— Voilà deux ans que tu vas voir cette fille-là, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

— C'est parce qu'elle a un léger défaut de prononciation.

— Ce n'est pas une bonne raison, cela.

— C'en est tout de même une suffisante ; elle ne peut pas dire oui.

•

— Oh, mon chéri ! c'est bien vrai que tu m'aimes follement ?

— Plus que vrai, chérie ; la preuve c'est qu'hier soir pendant que je te disais au revoir sur le perron, ton chien m'a enlevé tout le fond de mon pantalon, et je ne m'en suis aperçu que lorsque j'ai vu tous les gens rire de moi en m'en allant.

Une fille se fait dire la bonne aventure par une tireuse de cartes.

— Je vois, dit celle-ci, que vous êtes amoureuse d'un grand jeune homme brun à qui il manque une dent sur le devant.

— C'est vrai, dit la jeune fille, étonnée.

— Il vous a demandée en mariage.

— C'est encore vrai.

— Je puis même vous dire qu'il s'appelle Paul Hisson.

— C'est merveilleux ! dire que vous voyez tout ça dans les cartes !

— Non, pas dans les cartes, mais dans la bague de fiançailles que vous portez et que je lui ai envoyée le mois dernier.

•

Lui — La nuit dernière, en dormant, j'ai fait un beau rêve, je pensais à toi. Est-ce un signe de quelque chose, cela ?

Elle — Certainement ; c'est le signe que tu as plus de bon sens quand tu dors que lorsque tu es éveillé.

Un jeune homme qui a des prétentions au langage fleuri des anciens chevaliers demande à une jeune fille qu'il rencontre dans une soirée :

— Puis-je poser mes lèvres sur vos doigts de déesse, mademoiselle ?

La fille, qui est un échantillon réussi du plus pur modernisme, le regarde du coin de l'œil et lui tend sa jolie menotte aux ongles bien peinturés.

— Vas-y, cher, si ça t'amuse, mais fais attention de ne pas te brûler le museau à ma cigarette.

•

— Je suis bien content, mon vieux ; ma blonde m'a dit que j'étais le plus beau et le plus aimable des hommes.

— A ta place, mon cher, je me méfierais d'une fille qui exagère les choses à ce point-là.

•

— Es-tu amoureux ?

— Ça, c'est mes affaires.

— Bien ; alors comment vont les affaires ?



— Elle cultive des légumes dans ses pots de fleurs pour que son mari ait droit aux permissions agricoles !

Deux amies parlent de leur séjour dans une ville qu'elles ont visitée.

— Il me semble, dit l'une, que tu avais fait, dans cette ville, la connaissance d'un aimable garçon qui te plaisait.

— C'est vrai ; nous avons même correspondu pendant quelque temps.

— Et c'est fini maintenant.

— Oui ; ce n'était pas bien sérieux, nous avions tout juste parlé de nous marier.

•

— Donne-moi un baiser, chérie ?

— Non, maman n'aime pas ça.

— Mais ce n'est pas ta maman, c'est toi que je veux embrasser.

•

Lui — Mon train part dans un quart d'heure, et j'ai juste le temps de courir à la gare ; je voudrais pourtant bien que tu me dises une bonne parole qui me rassure avant de partir.

Elle — Alors, sois content : l'horloge avance d'un quart d'heure et tu as une demi-heure pour te rendre à la gare, tu n'auras donc pas besoin de courir .

— Monsieur, je voudrais épouser votre fille.

— Ah ! ... ceci demande réflexion. Prenez-vous de la boisson jeune homme ?

— Vous êtes bien aimable, mais parlons d'abord du mariage, nous prendrons un coup après.

•

— Pourquoi donc Pierre et Jeanne ne font-ils pas la paix ? Ils étaient pourtant bien amis ensemble avant leur querelle.

— Ils se réconcilieraient bien mais ils ne peuvent pas, ils ne savent plus pourquoi ils se sont fâchés.

•

Lui (qui est un peu poète) — J'aime l'art, l'élégance et la beauté.

Elle (rougissant) — Oh, chéri ! je ne m'attendais pas sitôt à une déclaration d'amour.

•

— Tu vois cette fille ? je l'aimais bien et je l'aurais volontiers épousée, mais elle a dit un mot, un seul qui a suffi pour tout briser entre nous deux.

— Lequel donc ?

— Elle a répondu : non.

Le père — Je donnerai cent mille piastres à ma fille quand elle se mariera, mais vous, qu'est-ce que vous lui apporterez de votre côté ?

Le candidat au mariage — Je pourrai lui apporter un reçu pour ce montant-là.

•

Elle — Je ne crois pas aux grands désespoirs d'amour, et tu me fais rire quand je t'entends dire que tu irais te noyer si je refusais de me marier avec toi.

Lui — Tu as tort de rire, car je te dis la vérité ; c'est ce que j'ai toujours fait quand une fille m'a refusé.

•

— Dites-moi, mademoiselle, est-ce que vous épouseriez un idiot s'il était riche ?

— Avant de vous répondre, monsieur, je voudrais savoir si vous faites une statistique ou une demande en mariage ?

•

Dans un élan passionné et en levant les yeux au firmament, le jeune homme, une main sur le cœur, déclara :

— Stéphanie si chère, tu es la seule fille au monde que j'aie jamais réellement aimée !

A quoi la jeune fille répondit avec non moins d'enthousiasme :

— Et toi, Félicien de mon cœur, tu es le seul jeune homme qui soit arrivé à me faire croire ce mensonge-là.

•

Lui — Epouse-moi, et tous tes plus petits désirs seront toujours satisfaits.

Elle — Je suis capable de donner satisfaction moi-même à mes plus petits désirs ; ce que je veux, c'est un mari qui puisse contenter les plus grands.

•

— Juliette, tes cheveux sont tout embroussaillés ; est-ce que ton amoureux t'aurait embrassée malgré toi ?

— Oh, non, pas malgré moi, maman, mais il se l'est imaginé.

•

Deux copains parlent de leurs amours.

— As-tu enfin parlé de mariage avec ton amie ?

— J'allais le faire, quand elle m'a dit qu'elle aimait beaucoup Lamartine, Victor Hugo, et je ne sais plus qui encore ; alors, tu comprends que je ne veux pas d'une fille qui a déjà des amoureux partout et qui l'avoue sans gêne comme elle.

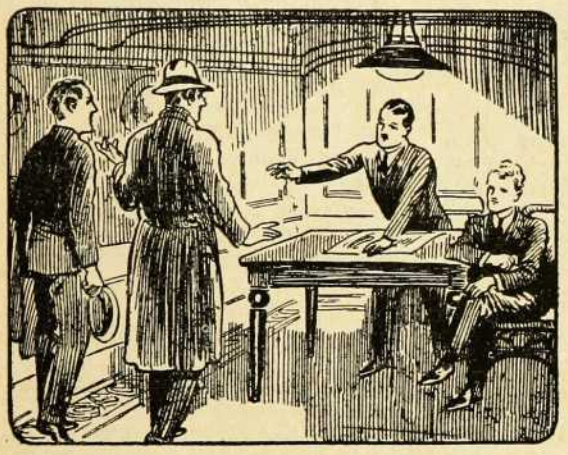


— En ce moment, il y a la grippe qui court sérieusement !

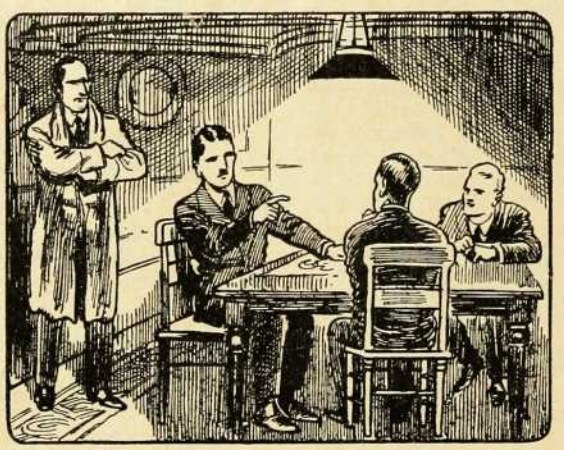
— Oh ! elle ne court pas si vite que ça : tout le monde l'attrape dans le quartier !

LE TRÉSOR DU PIRATE

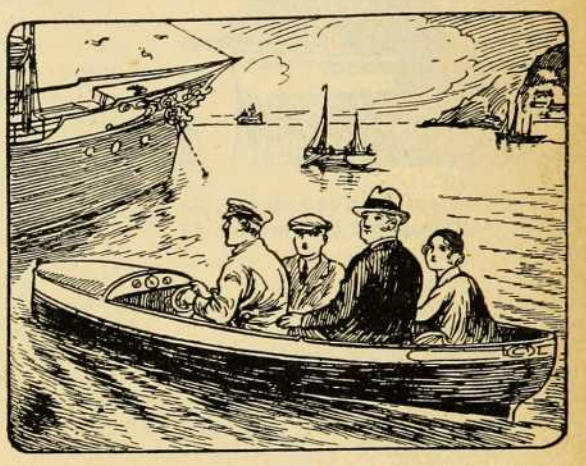
QUINZIEME EPISODE



1. — Une demi-heure plus tard, Vincent et son opérateur de sans fil étaient assis dans la cabine de son yacht, lorsque Samuel entra, suivi de l'opérateur de sans fil de Sir Hubert. « Voici M. Seaton », dit le valet.



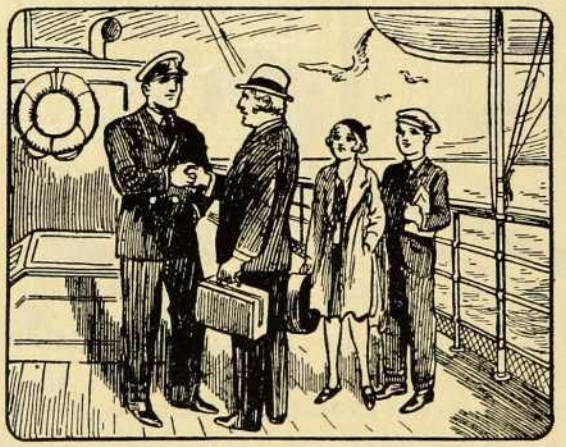
2. — « M. Seaton », dit Vincent quelques minutes plus tard, « j'ai une proposition intéressante à vous faire, si vous voulez vous déclarer malade soudainement et incapable de partir avec Sir Hubert. Vous écrirez un mot pour introduire M. Turner à votre patron. »



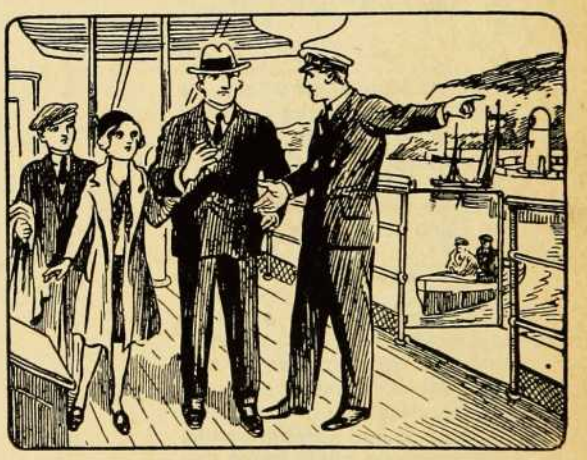
3. — Le lendemain matin, Guy et Pauline se levèrent très tôt. Dès que le déjeuner fut terminé, ils descendirent au port avec Sir Hubert, et un canot à vapeur les conduisit au yacht en peu de temps.



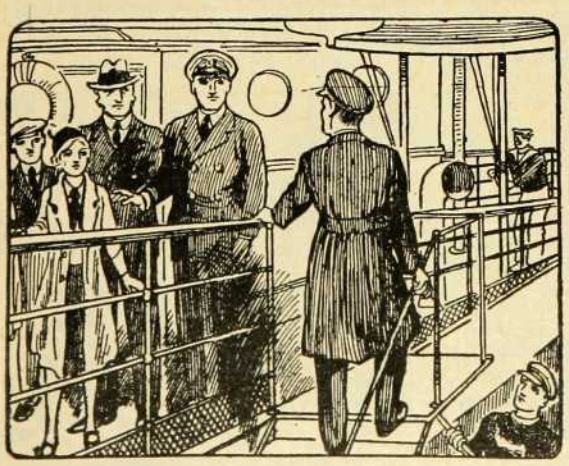
4. — Le canot longea la somptueuse embarcation et Pauline mit pied la première à l'escalier qui y conduisait. « Bien, Pauline », dit Sir Hubert en souriant, « tu as l'honneur d'être la première à monter sur le yacht. » Un matelot s'avança à la rencontre de la fillette.



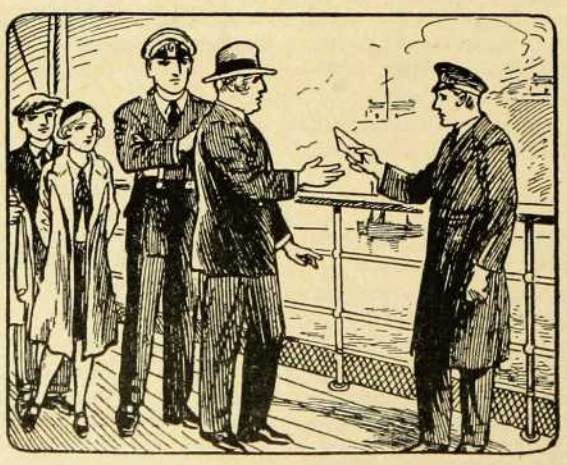
5. — Une fois nos amis rendus sur le pont, le Capitaine Summers s'approcha d'eux. « Eh bien, capitaine », s'écria Sir Hubert joyeusement, « tout est prêt pour le voyage ? Je dois avouer que le yacht paraît en bonne condition. »



6. — « En effet, Sir Hubert, tout est prêt, à l'exception de l'opérateur de sans fil », répliqua le capitaine Summers. « M. Seaton n'est pas revenu de son séjour à terre. Je comptais sur son retour ce matin. »



7. — A ce moment, un canot automobile se rangea le long du yacht et un jeune homme en uniforme monta l'escalier, qui conduisait au pont. « Excusez-moi, Monsieur », dit-il en s'adressant au capitaine Summers, « je désire parler à Sir Hubert Blakeley. »



8. — Sir Hubert s'avança et se présenta. Immédiatement, l'étranger lui tendit une enveloppe cachetée. « C'est un mot de mon ami, M. Seaton, monsieur », dit-il, « il est tombé subitement malade. »

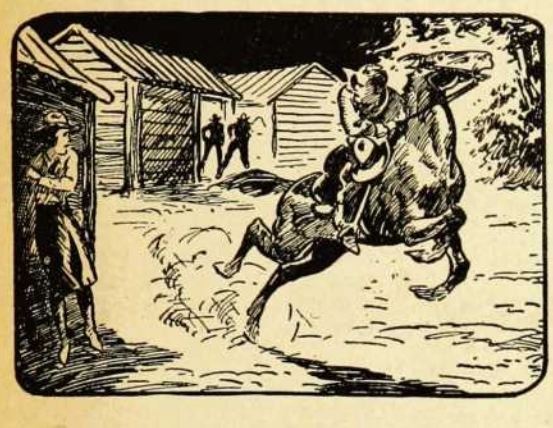


9. — « M. Seaton est malade, et il a eu la bonne pensée de nous présenter M. Turner comme opérateur de sans fil pour le voyage, capitaine Summers », dit Sir Hubert. « Très bien, alors, nous pouvons partir sans plus de délai », répondit le capitaine.

(A suivre)

LE Justicier D'EL DORADO

SIXIEME EPISODE



1. — Les hommes, à leur sortie, virent Ken immédiatement, mais n'aperçurent pas la brave Norma qui se dissimulait dans l'ombre le long d'une maisonnette. Des coups de feu furent tirés, et Ken lança son cheval au galop.



2. — La jeune fille le perdit bientôt de vue. Les hommes du shérif poursuivaient l'évadé, et les balles sifflaient autour de son cheval. Ken se penchait sur le cou du brave animal pour éviter d'être atteint.



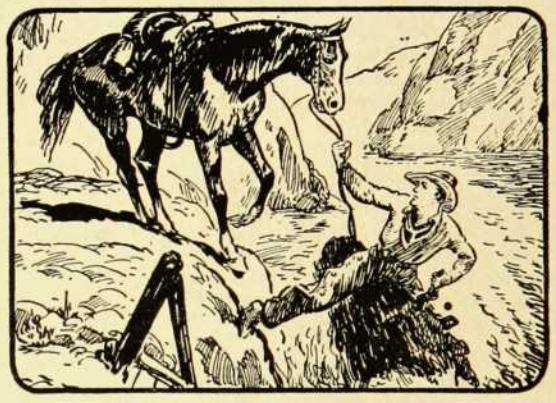
3. — Et la poursuite continuait. Ken avait confiance dans sa monture, mais les poursuivants ne semblaient pas devoir renoncer à le rattraper. Après une course de plusieurs milles, la route se trouva soudainement terminée par la rivière. Le pont était brisé.



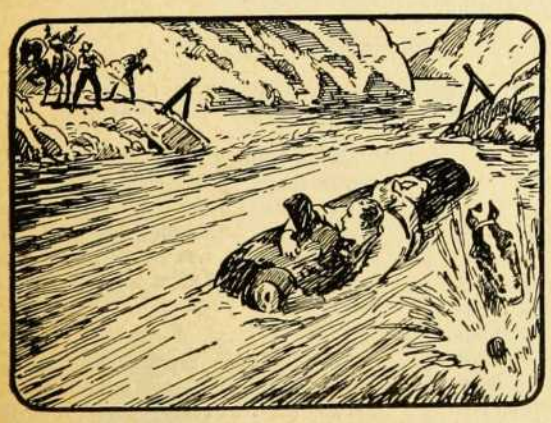
4. — A cette vue, Ken arrêta son cheval et son visage devint soucieux. Se retournant, il vit le shérif et ses hommes qui avançaient rapidement. « Je crois que je suis cerné ! » murmura le jeune homme. Mais soudain ses yeux brillèrent.



5. — Dans la rivière, un billot flottait. Rapidement, Ken prit le lasso sur sa selle et le lança sur le tronc d'arbre. Le lancer fut heureux et amena le tronc sur le bord. « Maintenant nous flotterons », dit-il, « c'est ma seule chance ».



6. — Tenant son cheval par la bride, Ken prit place sur le tronc et se lança dans le courant. « Viens, mon vieux camarade, nage ! » cria-t-il à son cheval. Derrière lui des cris se firent entendre. Ses poursuivants comprenaient son plan.



7. — Les hommes ne voulaient pas perdre leur prisonnier sans lutter. Les coups de revolver résonnèrent de plus belle, et Ken, au milieu de la rivière, reconnaissait qu'il était en danger. « Abritons-nous derrière l'arbre ! » pensa-t-il. « Tiens-toi près de moi, mon vieil ami ! » dit le jeune homme.

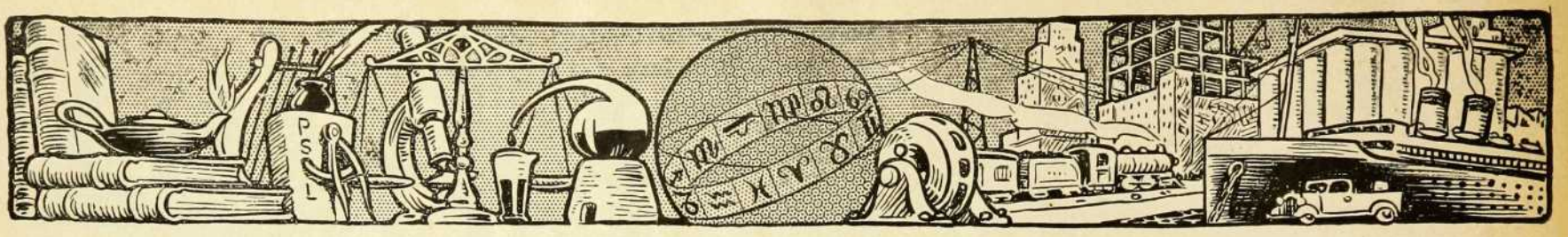


8. — Bing ! Bing ! Les balles pénétraient dans le bois, mais Ken ne fut pas touché. Quelques minutes plus tard, il était de l'autre côté et prenait pied sur la terre ferme. Son cheval l'attendait déjà. « Nous les avons battus, mon bon cheval », dit-il en riant.



9. — Les hommes du shérif ne traversèrent pas la rivière. « Je te rattraperai plus tard, Ken Wayne ! » murmura le shérif. Mais Ken n'avait cure de ces réflexions, il grimpait la route dans la montagne. « Maintenant, cherchons le lâche qui a volé Dan Taylor ! » se dit-il, décidé.

(A suivre)



Notes Encyclopédiques

On capture en moyenne deux cent mille phoques annuellement dans les parages de Terreneuve.

•

Le tungstène est le plus dur de tous les métaux.

•

Dans le désert du Sahara il y a des montagnes qui atteignent neuf mille pieds de hauteur.

•

Le méridien de la Grande Pyramide, c'est-à-dire la ligne Nord-Sud qui passe par son sommet est le seul de la terre qui traverse autant de continents et si peu de mers ; il constitue, de ce fait, un méridien idéal et bien préférable à celui de Greenwich qui sert cependant de base aux mesures des longitudes si importantes en navigation maritime et aérienne.

•

Le célèbre astronome Képler ne comptait pas trop sur sa science pour vivre, car il faut croire que, généralement, l'astronomie pas plus que la poésie ne nourrit son homme. Afin d'assurer son existence matérielle, il tirait des horoscopes, mais il avait l'honnêteté d'informer ses clients qu'il ne garantissait pas du tout la vérité de ce qu'il leur racontait. Le besoin du merveilleux est cependant si ancré dans l'esprit de l'être humain qu'il ne manquait jamais de clients, ni surtout de clientes.

•

On sait que les rayons sont plus ou moins durs, c'est-à-dire plus ou moins pénétrants ; on mesure et compare leur dureté, leur pénétration, en interposant des lames de plomb de plus en plus épaisses jusqu'à ce que l'action des rayons soit annulée.

•

Galilée a dit que la nature a horreur du vide, et les savants modernes sourient de ce qu'ils appellent une naïveté au compte de Galilée. Descartes, un des premiers, a refuté l'idée de Galilée en affirmant et même en prouvant que c'est la pression atmosphérique qui fait, par exemple, monter l'eau dans un tube vide d'air. Or, cette pression atmosphérique n'est qu'un détail terrestre de forces universelles qui tendent continuellement à occuper tout espace vide par un moyen ou par un autre. Galilée avait donc raison.

•

On entend encore parfois des gens qui se prétendent bien renseignés et qui affirment que ce fut Pascal qui inventa la brouette. Or, Pascal est né en 1623, et en l'an 1600 on nettoyait déjà les rues de sa petite ville à l'aide de « cartayres » qui n'étaient autres que des brouettes. Un livre, imprimé à Bâle en 1561 nous montre les dessins de plusieurs brouettes ressemblant assez bien aux nôtres. La Cosmographie de Munster, parue au seizième siècle, nous offre également plusieurs dessins de brouettes. Enfin, un beau dessin de Jean Van Eyck, mort en 1440, soit près de deux siècles avant la naissance de Pascal, représente un ouvrier transportant une grosse pierre sur une brouette. Il y a, dans tous ces exemples, de quoi trancher définitivement la question.

On connaît environ 750,000 composés chimiques pouvant se ramener à quatre-vingt-douze sortes d'atomes.

•

Un corps solide est formé d'atomes qui sont, en réalité à une très grande distance les uns des autres. Prenons pour exemple le corps humain ; si tous les atomes qui le composent se touchaient, s'ils n'y avait pas le moindre intervalle entre eux, ce corps humain se tasserait tellement que ses dimensions deviendraient à peu près imperceptibles. Il n'occuperait pas plus de place qu'un de ces grains de poussière qu'on voit danser dans un rayon de soleil et qu'on serait dans l'impossibilité de saisir.

Dans un atome c'est ce qu'on appelle le noyau qui est le plus pesant ; si on pouvait remplir un dé à coudre de ces noyaux bien entassés, sans intervalles entre eux, ce dé à coudre pèserait trente millions de tonnes.

•

Si l'on suppose une balle de baseball grossie aux dimensions de la terre, une molécule grossie dans les mêmes proportions aura à peu près les dimensions d'une balle de baseball.

•

Si l'on pouvait faire emploi de l'énorme énergie condensée dans les atomes cela signifierait qu'en très peu d'instants il serait possible d'anéantir toute l'humanité avec la même facilité que l'on souffle une chandelle.



On a longtemps discuté sur l'origine de l'émaillage des vases ; les Romains en eurent de fort beaux, comme celui que nous représentons ici, mais les Grecs connurent l'art de l'émaillage avant eux et, avant les Grecs, les Etrusques savaient fort bien émailler les vases et autres objets. Il est fort probable que cet art, comme tant d'autres, a ses origines lointaines dans l'Asie.

L'impossibilité de photographier un atome ou une molécule provient de leur extrême petitesse ; leur diamètre est, en effet, bien inférieur à la longueur d'une onde lumineuse. La molécule a un diamètre approximatif d'un cent millionnième de pouce.

•

Le microscope électronique est très encombrant et très compliqué, mais il permet des investigations dans l'infiniment petit auxquelles on n'aurait pas voulu croire il y a quelques années seulement. On peut voir, grâce à lui, des particules ayant un millionnième de pouce ; on ne verra toutefois jamais l'atome qui est de trois à quatre cent fois plus petit.

La plus ancienne pension payée en Angleterre et probablement dans le monde entier est celle, au montant de quatre dollars annuels, payée au vicaire de la petite paroisse de Purhoe. Elle remonte à l'année 936, et avait été accordée, à titre perpétuel, par le roi Ethelred à cette paroisse pour bravoure contre les envahisseurs danois à cette époque.

•

Les larmes sont très efficaces pour la destruction des microbes et protègent ainsi les yeux dans de multiples occasions.

•

Dans l'Islande du sud, la température moyenne de l'hiver est plus élevée que celle de Milan, en Italie.

NOTRE COUVERTURE

Un fourniment de fortune, un chien qu'on aime bien et qui se prête à votre manège, et voilà : rata plan plan plan . . . C'est la vraie vie militaire dans votre cœur, sous l'œil vigilant de votre maman qui, en l'occurrence, peut être considérée comme votre capitaine, à moins que ce ne soit votre général ! Eh oui, il faut bien être de son temps ! Hier encore, on jouait à cache-cache ou à Robinson avec le même compagnon fidèle, mais aujourd'hui, puisque papa ou grand frère « jouent » le grand jeu, de l'autre côté de la mer, il faut bien faire comme eux pour être digne de porter le nom d' « homme ». Et puis après, n'est-ce pas ainsi qu'il faut se préparer pour bien servir sa patrie ? Celui qui sait se montrer « un homme » en temps de guerre ne peut être qu'un bon citoyen en temps de paix. Notre petit homme fera sûrement un bon citoyen quand les jours meilleurs seront venus ! (Dessin en couleurs spécialement exécuté pour " Le Samedi " par notre artiste Le Roy.)

Il y a tant de molécules dans une simple goutte d'eau que si on pouvait les mettre toutes en tas d'un milliard de molécules chacun, il nous faudrait quarante siècles pour compter tous ces tas.

•

D'après les estimations de géologues, il y aurait encore, dans les entrailles du sol, du charbon pour près de quatre mille ans tandis que toutes les réserves de pétrole seraient épuisées dans une vingtaine d'années.

•

Beaucoup d'animaux sauvages vivent plus longtemps dans les jardins zoologiques que dans leur milieu naturel.

•

Environ quarante pour cent de l'énergile d'une automobile sont absorbés par le refroidissement de l'eau du radiateur.

•

Au cours de la construction d'une route en Rhodésie on trouva de riches dépôts de tungstène qui furent, naturellement, aussitôt, mis en exploitation.

•

La planète Jupiter n'est pas encore entièrement solidifiée et elle ne tourne pas sur elle-même avec la même vitesse dans toutes ses parties ; on connaît au moins huit zones de vitesses différentes.

•

C'est à Wasrington, D. C. que la population des Etats-Unis est de la plus grande densité ; elle est de sept mille personnes au mille carré.

•

Les habitants de l'île Tonga sont certainement parmi les plus heureux de cette terre, ils ne paient aucune taxe et ont gratuitement les soins médicaux et dentaires. Tous sont propriétaires de terrains fertiles et le climat de l'île est extrêmement agréable ; c'est un vrai paradis terrestre. Tasman découvrit cette île en 1643, et le capitaine Cook la visita en 1777.

•

On ne connaît aucun satellite à la planète Mercure ; elle peut cependant fort bien en avoir un ou plusieurs mais sa proximité du soleil la rend très difficile à observer.

•

Les serpents pythons respirent deux fois seulement par minute.

•

On a calculé que la pression au centre de la terre doit être de vingt-deux mille tonnes au pouce carré, mais sait-on exactement si les choses se passent au centre proportionnellement à ce qu'elles sont à la surface ?

•

Les cyclones résultent de la rencontre de deux couches d'air dont la différence de température est très grande.

•

Moscou est une ville d'une extrême propreté ; avant la guerre, toute personne qui laissait tomber volontairement un simple morceau de papier sur le sol s'exposait à être mise immédiatement à l'amende par le policeman témoin de la chose.

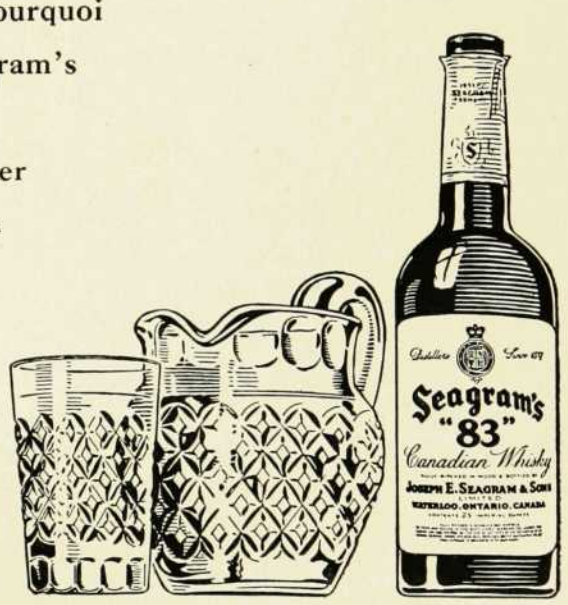
L'EAU
a l'honnêteté du soleil

Le soleil étincelant n'est pas flatteur—il ne respecte rien des artifices ou des trompe-l'oeil. Seule la beauté véritable peut soutenir la lumière de ses rayons implacables.

Pour faire apprécier le whisky, l'eau ou le soda sont également implacables. L'eau laisse au whisky toute son identité, en fait ressortir la saveur, le bouquet et l'arôme. C'est pourquoi nous vous invitons à éprouver le Seagram's "83" avec de l'eau.

Tout comme parfois il vous arrive de préférer la chandelle au soleil, vous voudrez parfois préférer un autre ingrédient. Mais, après l'avoir soumis à l'épreuve de l'eau, vous saurez qu'un whisky qui a si bon goût avec de l'eau doit s'accommoder parfaitement de n'importe quel autre compagnon. Et nous savons que vous ne voudrez pas autre chose que le Seagram's "83".

13 oz. $1.60 25 oz. $2.90 40 oz. $4.40



Seagram's "83"
WHISKY DE RYE CANADIEN

MAISON SEAGRAM...DEPUIS 1857 DISTILLATEURS DE FINS WHISKIES DE RYE CANADIENS

2144-R-22012

DOW



La Bière de Bon Goût

REÇU LE
14 MAI 1975
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC